



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD

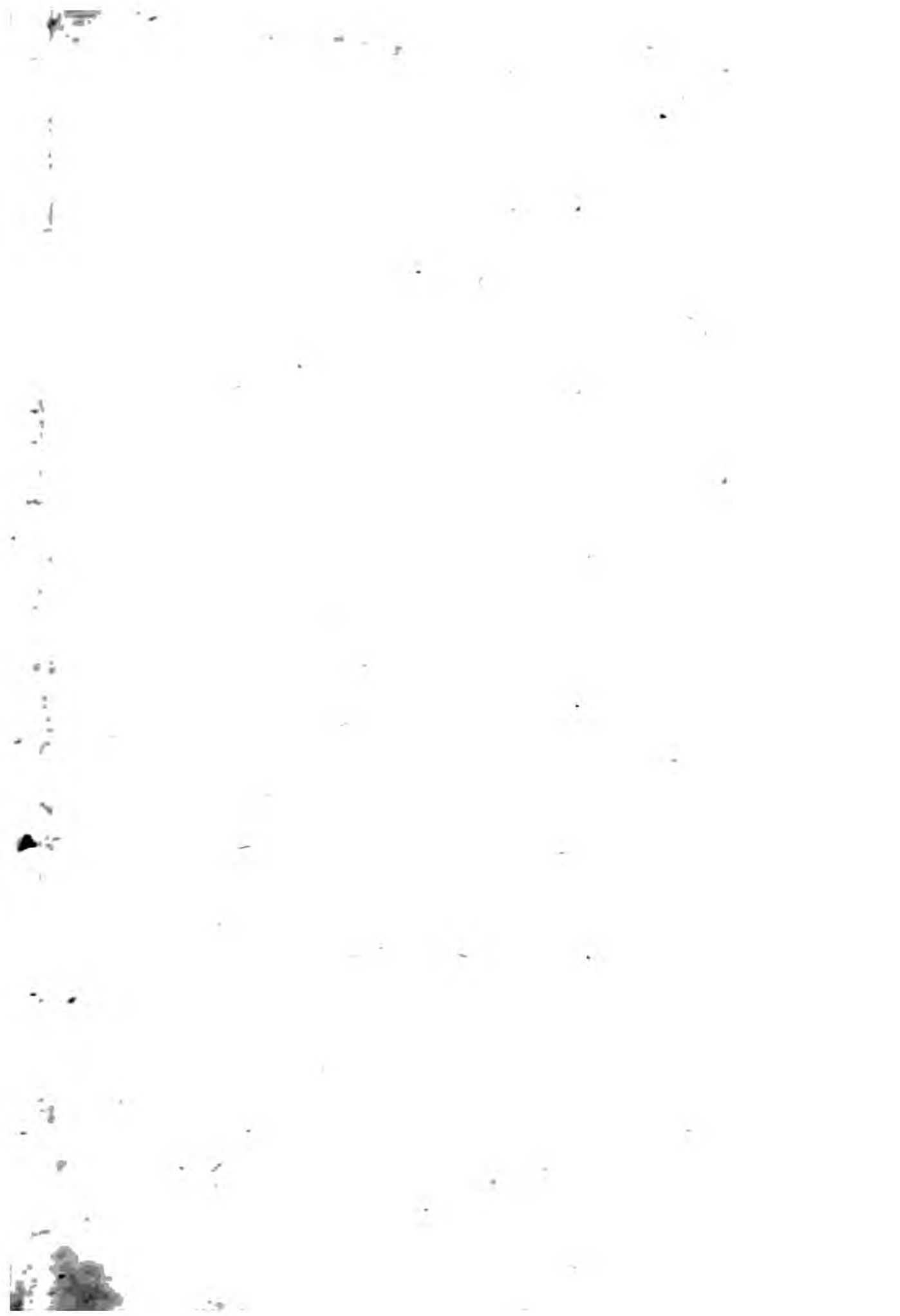
VOLTAIRE ROOM

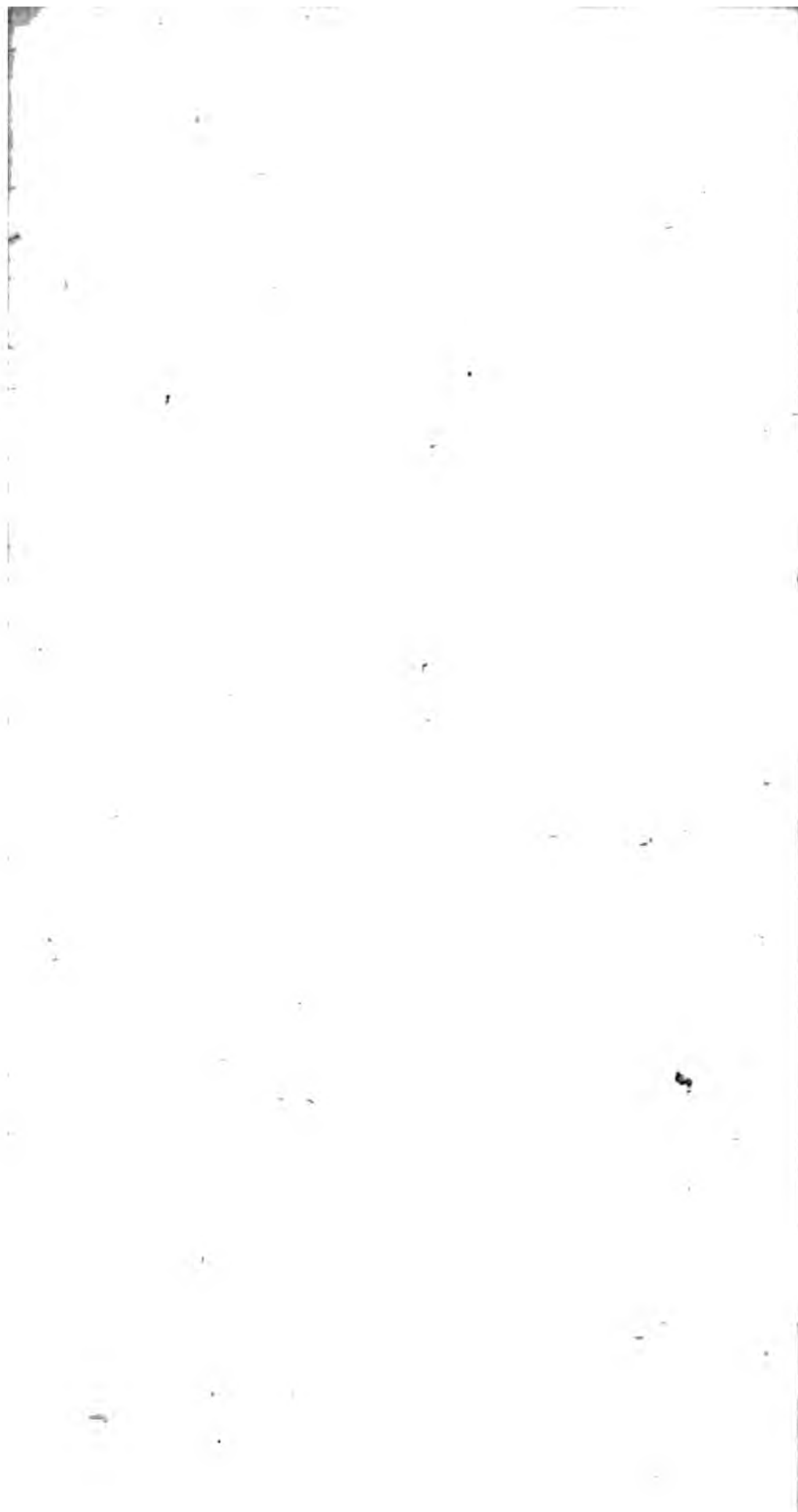


Theodore Besterman gift

VI. 1751

(3)





ŒUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

RECEIVED

1911

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

ŒUVRES
DE
M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

Considérablement augmentée,

Enrichie de Figures en taille-douce.

TOME III.



M. D C C. L I.

50

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

530 SOUTH EAST ASIAN AVENUE

CHICAGO, ILLINOIS 60607

TEL: 773-936-3700

FAX: 773-936-3701

WWW.PHYSICS.UCHICAGO.EDU

PHYSICS 101

LECTURE 1

MECHANICS

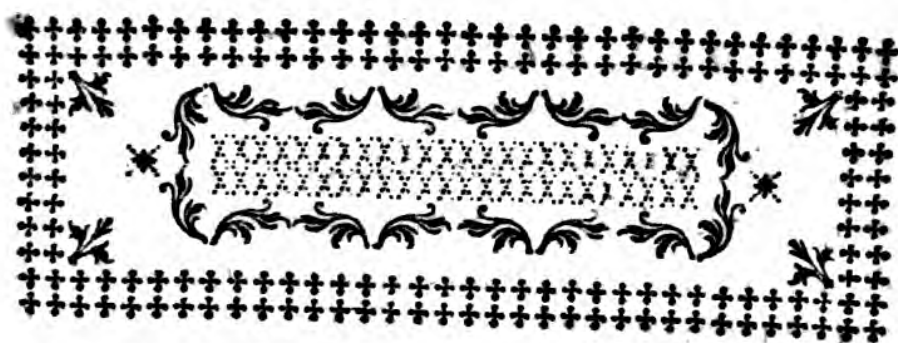
LECTURE 2

LECTURE 3

LETTRES.

Tome III.

A



L E T T R E
D E M O N S I E U R
L E C A R D I N A L
D E F L E U R Y,
A M O N S I E U R
D E V O L T A I R E.

L E T T R E I. *

JE reçois dans le moment, Monsieur, une seconde Lettre de vous, & je n'en perds pas un aussi pour y répondre, dans la crainte que Mr le Marquis de Beauveau ne soit parti de Berlin. Je ne puis qu'approuver le voyage que vous y allez faire, & vous êtes attaché par des titres trop justes & trop puissans au Roi de Prusse, pour ne pas lui donner cette marque de votre respect & de votre reconnaissance. Le seul motif de la Reine de Saba vous eût suffi pour ne pas vous y refuser.

* A Paris ce 14. Novembre 1740.

Je ne sçavois pas que le précieux présent que m'a fait Madame la Marquise du Châtelet de l'Anti-Machiavel, vint de vous ; il ne m'en est que plus cher, & je vous remercie de tout mon cœur. Comme j'ai peu de momens à donner à mon plaisir, je n'ai pu en lire jusqu'ici qu'une quarantaine de pages, & je tâcherai de l'achever dans ce que j'appelle fort improprement ma retraite ; car elle est par malheur trop troublée pour mon repos.

Quel que soit l'Auteur de cet Ouvrage, s'il n'est pas Prince, il mérite de l'être, & le peu que j'en ai lû, est si sage, si raisonnable, & renferme des principes si admirables, que celui qui l'a fait seroit digne de commander aux autres hommes, pourvû qu'il eût le courage de les mettre en pratique. S'il est né Prince, il contracte un engagement bien solennel avec le Public, & l'Empereur Antonin ne se seroit pas acquis la gloire immortelle, qu'il conservera dans tous les siècles, s'il n'avoit soutenu par la justice de son Gouvernement, la belle morale dont il avoit donné les leçons si instructives à tous les Souverains.

Vous me dites des choses si flatteuses pour moi, que je n'ai garde de les prendre à la lettre ; mais elles ne laissent pas de me faire un sensible plaisir, parce qu'elles sont du moins une preuve de votre amitié. Je serois infiniment touché, que Sa Majesté Prussienne pût trouver dans ma conduite quelque conformité avec ses principes ; mais du moins puis-je vous assurer que je sens & regarde les siens comme le mo-

LETTRES. 3

dèle du plus parfait & du plus glorieux Gouvernement. . . .

Je tombe sans y penser dans des réflexions politiques, & je finis en vous assurant que je tâcherai de ne pas me rendre indigne de la bonne opinion que Sa Majesté Prussienne daigne avoir de moi. Il a la qualité de Prince de trop, & s'il n'étoit qu'un simple particulier on se feroit un honneur de vivre avec lui en société. Je vous porte envie, Monsieur, d'en jouir, & vous félicite d'autant plus, que vous ne le devez qu'à vos talens & à vos sentimens, &c.

R É P O N S E

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE

A MONSIEUR

LE CARDINAL DE FLEURY.

LETTRE II. *

J'AI reçu, MONSIEUR, votre Lettre du 14. que Mr le Marquis de Beauveau m'a remise. J'ai obéi aux ordres que Votre Eminence ne m'a point

* A Berlin ce 26. Novembre 1740.

6

LETTRES.

donnés. J'ai montré votre Lettre au Roi de Prusse ; il est d'autant plus sensible à vos éloges , qu'il les mérite ; & il me paraît qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les Nations de l'Europe. Il est à souhaiter , pour leur bonheur , ou du moins pour celui d'une grande partie , que le Roi de France & le Roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire. La mienne est de faire des vœux , & de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect.

LETTRE

DE MONSIEUR

LE CARDINAL ALBÉRONI

A MR DE VOLTAIRE.

LETTRE III. *

IL m'est arrivé assez tard , Monsieur , la connaissance de la Vie que vous avez écrite du feu Roi de Suède , pour vous rendre bien des graces , pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma personne vous ont porté assez loin , puisqu'avec votre style sublime vous avez dit plus en

* A Rome le 10. Février 1735.

LETTRES. 7

deux mots de moi, que ce qu'a dit Pline de Trajan dans son Panegyrique. Heureux les Princes qui auront le bonheur de vous intéresser dans leurs faits ! Votre plume suffit pour les rendre immortels. A mon égard, Monsieur, je vous proteste les sentimens de la plus parfaite reconnaissance, & je vous assure, Monsieur, que personne au monde ne vous aime, ne vous estime & respecte plus que le Cardinal Albéroni.

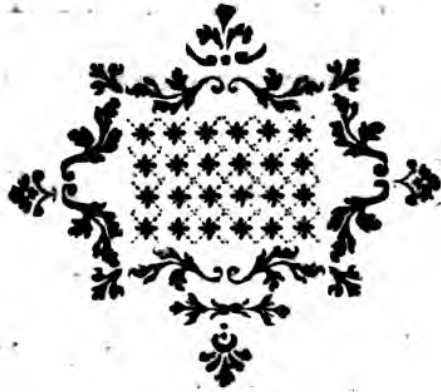
REPONSE DE MONSIEUR DEVOLTAIRE.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

LA Lettre dont Votre Eminence m'a honoré, est un prix aussi flatteur de mes Ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciement, Monseigneur, je n'ai été que l'organe du Public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le

vôtre. Quiconque ne les aime pas , pourra bien être un homme puissant ; mais ne sera jamais un grand-homme. Je voudrois être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir Votre Eminence. Mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les Arts , le Commerce , & remettre quelque splendeur dans un pays , qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde ; j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre , que sous celui de Votre Eminence , dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect , &c.



I. L E T T R E
D U
P R I N C E R O Y A L
D E P R U S S E
A M O N S I E U R
D E V O L T A I R E.

L E T T R E V. *

M O N S I E U R ,

QUOIQUE je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos Ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, & des Pièces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux Auteur, qui fait honneur à notre siècle & à l'esprit humain.

Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la dispute à qui d'eux ou des Anciens la préférence est dûe, vienne à renaître, que vous ferez pancher la balance de leur côté.

* Du 8. Août 1736.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent Poète , une infinité d'autres connaissances , qui à la vérité ont quelque affinité avec la Poësie ; mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais Poète ne cadença des pensées Métaphysiques ; l'honneur vous en étoit réservé le premier.

C'est ce goût que vous marquez dans vos Ecrits pour la Philosophie , qui m'engage à vous envoyer la Traduction que j'ai fait faire de l'accusation & de la justification du Sieur Wolf , le plus célèbre Philosophe de nos jours , qui pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la Métaphysique , & pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière également relevée, que précise & nette , est cruellement accusé d'Irreligion & d'Athéisme.

Tel est le destin des grands hommes , leur génie supérieur les expose toujours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le Traité de Dieu , de l'ame & du monde , émané de la plume du même Auteur. Je vous l'enverrai , Monsieur , dès qu'il sera achevé , & je suis sûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions , qui se suivent géométriquement , & connectent les unes avec les autres , comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur & le support que vous marquez pour tous ceux qui se vouent aux Arts & aux Sciences , me fait espérer que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instruc-

tions. Je nomme ainsi votre commerce de Lettres , qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer , sans déroger au mérite d'autrui , que dans l'Univers entier il n'y auroit guères d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître.

Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert , je peux vous dire que je trouve des beautés sans nombre dans vos Ouvrages. Votre Henriade me charme , & triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on a fait d'elle. La Tragédie de César nous fait voir des caractères soutenus. Les sentimens y sont tous magnifiques & grands ; & l'on sent que Brutus est ou Romain , ou Anglais ; Alzire ajoute aux graces de la nouveauté cet heureux contraste des mœurs des sauvages & des Européens. Vous faites voir par le caractère de Gusman , qu'un Christianisme mal entendu & guidé par le faux zèle , rend plus barbare & plus cruel que le Paganisme même.

Corneille , le grand Corneille , lui qui s'attiroit l'admiration de tout son siècle , s'il ressuscitoit de nos jours , il verroit avec étonnement , & peut-être avec envie , que la tragique Déesse vous prodigue avec profusion les graces dont elle étoit avare envers lui.

A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'Auteur de tant de chefs-d'œuvre ? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume , qui jadis traça si spirituellement & si également le Temple du Goût ?

C'est ce qui me fait desirer si ardemment d'avoir tous vos Ouvrages. Je vous prie, Monsieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous, sans réserve. Si parmi les Manuscrits il y en a quelqu'un que par une circonspection nécessaire vous trouviez à propos de cacher aux yeux du Public, je vous promets de les conserver, dans le sein du secret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier.

Je sçai malheureusement que la foi des Princes est un objet peu respectable de nos jours; mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception de la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos Ouvrages, que je ne le serois par la possession de tous les biens passagers & méprisables de la fortune, qu'un même hazard fait acquérir & perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos Ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance long-tems avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la Poësie étoit encore sur le pié où elle fut autrefois, sçavoir, que les Poëtes ne sçavoient que frédonner des Idiles ennuyeux, des Eglogues faites sur un même moule, des Stances insipides, ou que tout au plus ils sçavoient monter leur lyre sur le ton d'Elégie; j'y renoncerois à jamais: mais vous anoblissez cet Art, vous nous montrez des chemins

nouveaux & des routes inconnues aux * * * &
aux * * *

Vos Poësies ont des qualités qui les rendent respectables , & dignes de l'admiration & de l'étude des hounêtes gens. Elles sont un cours de morale où l'on apprend à penser & à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée , & nous insinue le goût des Sciences , d'une manière si fine & si délicate , que quiconque a lû vos Ouvrages , respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit : *Malheureux , laisse là un fardeau dont le poids surpasse tes forces ; l'on ne peut imiter Voltaire , à moins que d'être Voltaire même.* C'est dans ces momens , que j'ai senti que les avantages de la naissance servent à peu de choses , ou , pour mieux dire , à rien. Ce sont des distinctions étrangères de nous-mêmes , & qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables ?

Que ne doit-on pas aux gens que la nature a distingués par ce qu'elle les a fait naître ? Elle se plaît , à former des sujets qu'elle doue de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les Arts & les Sciences , & c'est aux Princes à récompenser leurs veilles. Eh ! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès ? Je ne craindrois autre chose , sinon , que le pays peu fertile en lauriers , n'en fournitroit pas autant que vos Ouvrages en méritent. Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au

point de pouvoir vous posséder , du moins puis-je
espérer de voir un jour celui que depuis si long-tems
j'admire de loin , & de vous assurer de vive voix
que je suis avec toute l'estime & la considération
dûe à ceux , qui suivant pour guide le flambeau de
la vérité, consacrent leurs travaux au bien public.

M O N S I E U R ,

Votre affectionné Ami,
F R E D E R I C , P. R. de Prusse.

R É P O N S E

D E

M R D E V O L T A I R E

A U

P R I N C E R O Y A L

D E P R U S S E.

L E T T R E V I. *

M O N S E I G N E U R ,

IL faudroit être insensible, pour n'être pas infini-
ment touché de la Lettre dont V. A. R. a dai-
gné m'honorer ; mon amour - propre en a été trop

* *A Paris le 26. Août 1736.*

flatté ; mais l'amour du genre-humain que j'ai eu toujours dans le cœur , & qui , j'ose dire , fait mon caractère , m'a donné un plaisir mille fois plus pur , quand j'ai vû qu'il y a dans le monde un Prince qui pense en homme , un Prince Philosophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a personne sur la terre qui ne doive des actions de graces aux soins que vous prenez de cultiver , par la saine Philosophie , une ame née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons Rois que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire , par connaître les hommes , par aimer le vrai , par détester la persécution & la superstition. Il n'y a point de Prince , qui en pensant ainsi , ne puisse ramener l'âge d'or dans ses Etats. Pourquoi si peu de Rois cherchent-ils cet avantage ? Vous le sentez , Monseigneur , c'est que presque tous songent plus à la Royauté qu'à l'humanité. Vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que si un jour le tumulte des affaires & la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère , vous serez adoré de vos Peuples & chéri du monde entier : les Philosophes , dignes de ce nom , voleront dans vos Etats ; & comme les Artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur Art est le plus favorisé , les hommes qui pensent viendront entourer votre Trône.

L'illustre Reine Christine quitta son Royaume pour aller chercher les Arts. Regnez , Monseigneur , & que les Arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des Sciences ; par les querelles des Sçavans. Vous voyez , Monseigneur , par les choses que vous daignez me mander , qu'ils sont hommes pour la plûpart ; comme les Courtisans même , ils sont quelquefois aussi avides , aussi intrigans , aussi faux , aussi cruels ; & toute la différence qui est entre les pestes de Cour & les pestes de l'Ecole , c'est que ces derniers sont plus ridicules.

Il est bien triste pour l'humanité , que ceux qui se disent les Déclarateurs des Commandemens célestes , les Interprètes de la Divinité , en un mot , les Théologiens , soient quelquefois les plus dangereux de tous ; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société , qu'obscurs dans leurs idées , & que leur ame soit gonflée de fiel & d'orgueil à proportion qu'elle est vuide de vérités. Ils voudroient troubler la terre par un sophisme , & intéresser tous les Rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*.

Tout être pensant , qui n'est pas de leur avis , est un Athée , & tout Roi qui ne les favorise pas , sera damné. Vous sçavez , Monseigneur , que le mieux qu'on puisse faire , c'est d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus Précepteurs , & ces ennemis réels du genre-humain. Leurs paroles , quand elles sont négligées , se perdent en l'air comme du vent ; mais si le poids de l'autorité s'en mêle , ce vent acquiert une force qui renverse quelquefois le Trône.

Je vois , Monseigneur , avec la joie d'un cœur rempli
d'amour

d'amour pour le bien public , la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité , & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les Newtons , les Leibnitz , les Bayles , les Lockes , ces ames si élevées & si douces , sont ceux qui nourrissent votre esprit , & que vous rejetez les autres alimens prétendus , que vous trouveriez empoisonnés , ou sans substance.

Je ne sçaurois trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eu de m'envoyer le petit Livre concernant Mr Wolf ; je regarde ses idées Métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit-humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde ; c'est tout ce qu'on peut espérer , je crois , de la Métaphysique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus ; les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense , ne sçavent si ce bâtiment est éternel , ni quel en est l'Architecte , ni pourquoi cet Architecte a bâti. Elles tâchent de conserver leur vie , de peupler leurs trous , & de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris ; & le divin Architecte qui a bâti cet Univers , n'a pas encore , que je sçache , dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste , c'est Mr Wolf. On peut le combattre ; mais il faut l'estimer ; sa Philosophie est bien loin d'être pernicieuse. Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai que de dire , comme il fait , que les hommes

doivent être justes , quand même ils auroient le malheur d'être Athées ?

Vous avez la bonté , Monseigneur , de me promettre de m'envoyer le Traité de Dieu , de l'ame & du monde. Quel présent , & quel commerce ! L'héritier d'une Monarchie veut bien , du sein de son Palais , envoyer des instructions à un Solitaire. Daignez me faire ce présent , Monseigneur , mon amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne ; la plupart des Princes craignent d'entendre la vérité , & ce sera vous qui l'enseignerez.

A l'égard des Vers dont vous me parlez , vous pensez sans doute sur cet article aussi sensément que sur tout le reste ; les Vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes ne méritent guères d'être lus ; vous sentez qu'il n'y auroit rien de plus méprisable que de passer sa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs , usés , qui ne méritent pas le nom de pensées. S'il y a quelque chose de plus vil , c'est de n'être que Poète Satirique , & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces Poètes sont dans le Parnasse , ce que sont dans les Ecoles ces Docteurs qui ne sçavent que des mots & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choses.

Si la Henriade a pû ne pas déplaire à V. A. R. j'en dois rendre grace à cet amour du vrai , à cette horreur que mon Poème respire pour les factieux , pour les persécuteurs , pour les superstitieux , pour les tyrans & pour les rebelles. C'est l'Ouvrage d'un honnête-homme , il doit trouver grace devant un Prince Philosophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres Ouvrages ; je vous obéirai , Monseigneur , vous serez mon Juge , & vous me tiendrez lieu du Public. Je vous soumettrai ce que j'ai hasardé en Philosophie ; vos lumières seront ma récompense ; c'est un prix que peu de Souverains peuvent donner. Je suis sûr de votre secret ; votre vertu doit égaler vos connaissances.

Je regarderai comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre Altesse Royale. On va à Rome pour voir des Eglises , des Tableaux , des Ruines & des Bas-relief. Un Prince tel que vous mérite bien mieux un voyage ; c'est une rareté bien plus merveilleuse. Mais l'amitié qui me retient dans la retraite où je suis , ne me permet pas d'en sortir. Vous paraissez plus homme que Prince , & vous permettez sans doute , Monseigneur , que les Amis soient préférés aux Rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie , foyez sûr , Monseigneur , que je ferai continuellement des vœux pour vous ; c'est-à-dire , pour le bonheur de tout un peuple. Mon esprit sera toujours au rang de vos sujets ; votre gloire me sera toujours chère. Je souhaiterai que vous ressembliez toujours à vous même , & que les autres Rois vous ressemblent.

Je suis avec un très-profond respect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble , &c.
V O L T A I R E.
B ij

A U
R O I D E P R U S S E.

L E T T R E V I I. *

SOLEIL, pâle flambeau de nos tristes hyvers,
 Toi qui de ce monde es le pere,
 Et qu'on a cru long-tems le pere des bons Vers,
 Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire,
 Soleil, par quel cruel destin
 Faut-il que dans ce mois où l'an touche à sa fin,
 Tant de vastes degrés t'éloignent de Berlin ?
 C'est là qu'est mon Héros, dont le cœur & la tête
 Rassemblerent tout le feu qui manque à ses Etats.
 Mon Héros, qui de Neifs achevoit la conquête,
 Quand tu fuyois de nos climats :
 Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le Pole Antartique ?
 Quels charmes ont pour toi les Nègres de l'Afrique ?
 Revole sur tes pas loin de ce triste bord,
 Imite mon Héros, vien éclairer le Nord.

C'est ce que je disois, SIRE, ce matin au Soleil
 votre Confrère, qui est aussi l'ame d'une partie de ce
 monde. Je lui en dirois bien davantage sur le compte
 de Votre Majesté, si j'avois cette facilité de faire
 des Vers, que je n'ai plus, & que vous avez. J'en
 ai reçu ici que vous avez faits dans Neifs, tout aussi

* A Cyrey ce 21. Décembre 1741.

LETTRES. 21

aifément que vous avez pris cette Ville. Cette petite anecdote , jointe aux Vers que votre humanité m'envoie immédiatement après la victoire de Moluits , fournit de bien finguliers Mémoires pour servir un jour à l'Histoire du Siècle.

Louis XIV. prit en hyver la Franche Comté ; mais il ne donna point de bataille , & ne fit point de Vers au camp devant Dole , ou devant Befançon. Ceux que Votre Majesté a faits dans Neifs ressemblent à ceux que Salomon faisoit dans sa gloire , quand il disoit , après avoir tâté de tout ; *Tout n'est que vanité* Il est vrai que le bon-homme parloit ainsi au milieu de trois cens femmes & de sept cens concubines ; le tout sans avoir donné de bataille , ni fait de siège. Mais n'en déplaise , SIRE , à Salomon & à vous , ou bien à vous & à Salomon , il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie ,
Revenir couvert de lauriers ,
Dans les bras de la Poësie ;
Donner aux Belles , aux Guerriers ,
Opéra , Bal & Comédie ;
Se voir craindre , chéri , respecté ,
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société ,
Bonheur si rarement goûté
Des Favoris de la Victoire ;
Savourer avec volupté
Dans des momens libres d'affaire
Les bons Vers de l'antiquité ,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité :

Semblable vie a de quoi plaire ;
 Elle a de la réalité ,
 Et le plaisir n'est point chimère.

Votre Majesté a fait bien des choses en peu de tems. Je suis persuadé qu'il n'y a personne sur la terre plus occupée qu'elle & plus entraînée dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant , qui met tant de choses dans sa sphère d'activité , vous conserverez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains , c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes à deux piés qui peuplent la terre , sont à une distance immense de votre personne , par leur ame comme par leur état. Il y a un beau Vers de Milton.

Amongst unequals no society.

Il y a encore un autre malheur , c'est que Votre Majesté peint si bien les nobles friponneries des Politiques , les soins intéressés des Courtisans , &c. qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce , & qu'elle croira qu'il est démontré en morale qu'on n'aime point un Roi pour lui-même. SIRE , que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur qui a bien des talens , & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire ? Or s'il arrive

L E T T R E S. 23

que par malheur ce génie supérieur soit Roi, son état en doit-il empirer? Et l'aimera-t-on moins, parce qu'il porte une Couronne? Pour moi je sens que la Couronne ne me refroidit point du tout. Je suis, &c.

L E T T R E
D U
R O I D E P R U S S E
A M O N S I E U R
D E V O L T A I R E.

L E T T R E V I I I. *

MON CHER VOLTAIRE,

JE crains de vous écrire; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander, que d'une espèce dont vous ne vous souciez guères, ou que vous abhorrez. Si je vous disois, par exemple, que des Peuples de différentes contrées d'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations pour se couper la gorge avec d'autres Peuples, dont ils ignoroient jusqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher jusques dans un pays fort éloigné: pourquoi? Parce que leur Maître a fait un Contrat avec un autre Prince, & qu'ils vouloient,

* *A Stouits ce 23. Mars 1742.*

joint ensemble , en égorger un troisième : vous me diriez que ces gens sont fous , fots & furieux , de se prêter au caprice & à la barbarie de leur Maître.

Si je vous disois que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais ; que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé , & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister : vous vous écrieriez : Ah , barbares ! Ah , brigands ! Inhumains que vous êtes , diriez-vous ; les injustes n'hériteront point du Royaume des Cieux , selon *saint Matthieu* , Chap. 12. v. 34.

Puisque je prévois ce que vous me diriez sur ces matières , je ne vous en parlerai point , je me contenterai de vous informer qu'un homme dont vous aurez entendu parler sous le nom du Roi de Prusse , apprenant que les États de son Allié l'Empereur étoient ruinés par la Reine d'Hongrie , est volé à son secours ; qu'il a joint ses troupes à celles du Roi de Pologne pour opérer une diversion en Basse-Autriche , & qu'il a si bien réussi , qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la Reine d'Hongrie pour le service de son Allié. Voilà de la générosité , diriez-vous ; voilà du Héroïsme. Cependant , cher Voltaire , le premier tableau & celui-ci sont les mêmes ; c'est la même femme qu'on représente , premièrement en cornettes de nuit , lorsqu'elle se dépouille de ses charmes , & ensuite avec son fard , ses dents & ses pompons. De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets ! Combien les jugemens ne varient-ils point ! les hommes condam-

nent

nent le soir ce qu'ils approuvoient le matin ; ce même Soleil qui leur plaisoit en son aurore , les fatigue en son couchant. De-là viennent ces réputations établies , effacées , & qui se rétablissent pourtant ; & nous sommes assez insensés pour nous donner , pour la réputation , du mouvement pendant notre vie entière. Est-il possible qu'on ne se soit pas détrompé de cette fausse monnoie depuis le tems qu'elle est connue ? &c.

A U

R O I D E P R U S S E.

L E T T R E I X. *

S I R E ,

PENDANT que j'étois malade , Votre Majesté a fait plus de belles actions que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvois répondre aux dernières bontés de Votre Majesté. Où aurois-je d'ailleurs adressé ma Lettre ? A Vienne ? A Presbourg ? A Témefwar ? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces Villes ; & même , s'il est un Etre qui puisse se trouver en plusieurs endroits à la fois , c'est assurément votre per-

* Nous n'avons pû trouver la date de cette Lettre. Il paroît qu'elle est de l'année 1742.

sonne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le font tous les Princes, & d'image très-pensante & très-agissante. Enfin, S I R E, je n'ai point écrit, parce que j'étois dans mon lit quand Votre Majesté couroit à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'Esculape les favoris
 Sembloient même me faire accroire,
 Que j'irois dans le seul pays,
 Où n'arrive point votre gloire ;
 Dans ce pays, dont par malheur,
 On ne voit point de Voyageur,
 Venir vous dire des nouvelles ;
 Dans ce pays, où tous les jours
 Les ames lourdes & cruelles,
 Et des Hongrois & des Pandours,
 Vont au Diable au son des tambours,
 Par votre ordre & pour vos querelles ;
 Dans ce pays dont tout Chrétien,
 Tout Juif, tout Musulman raisonne,
 Dont on parle en Chaire, en Sorbonne,
 Sans jamais en deviner rien,
 Ainsi que le Parisien,
 Badant crédule & satirique,
 Fait des Romans de politique ;
 Parle tantôt mal, tantôt bien,
 De Belle-Isle, & de vous peut-être ;
 Et dans son léger entretien
 Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pié sur le bord du Styx ; mais je suis très-fâché, S I R E, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vû passer. Les uns arrivoient de Schar-
 ding ; les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne cesserez-

Vous point, vous & les Rois vos Confrères, de ravager cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse ?

Au lieu de cette horrible guerre,
Dont chacun sent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon Abbé de Saint Pierre.

Il vous accorderoit tout aussi aisément que Lycurgue partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux Moines. Il établiroit les quinze Dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant que Henri IV. n'a jamais songé à un tel projet. Les Commis du Duc de Sully, qui ont fait ses Mémoires, en ont parlé ; mais le Secrétaire d'Etat Villeroy, Ministres des Affaires Etrangères, n'en parle point. Il est plaisant qu'on ait attribué à Henri IV. le projet de déranger tant de Trônes, quand il venoit à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, SIRE, que la Diette Européenne, ou Européenne, s'assemble pour rendre tous les Monarques modérés & contens, Votre Majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du siècle de Louis XIV. car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes Papiers de Bruxelles ; je les ferai transcrire pour obéir aux ordres de Votre Majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain : mais je travaillois principalement pour elle, & j'ai jugé que la sphère du monde n'étoit pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, SIRE,

d'envoyer dans un mois à Votre Majesté un énorme paquet , qui la trouvera au milieu de quelque bataille , ou dans une tranchée. Je ne sçai si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire , que vous l'étiez dans cette douce retraite de Rémusberg ?

Cependant , grand Roi , je vous aime
 Tout autant que je vous aimai ,
 Lorsque vous étiez renfermé
 Dans Rémusberg & dans vous-même ,
 Lorsque vous borniez vos exploits
 A combattre avec éloquence
 L'erreur , les vices , l'ignorance ,
 Avant de combattre des Rois.

Recevez , S I R E , avec votre bonté ordinaire ,
 mon profond respect , de cette tendre vénération qui
 ne finira jamais.

V O L T A I R E.



A U

R O I D E P R U S S E.

L E T T R E X. *

QUAND vous aviez un pere , & dans ce pere un
Maître ,

Vous étiez Philosophe , & viviez sous vos Loix.

Aujourd'hui mis au rang des Rois ,

Et plus qu'eux tous digne de l'être ,

Vous servez cependant vingt Maîtres à la fois.

Ces Maîtres sont Tyrans. Le premier c'est la gloire.

Tyrans dont vous aimez les fers ,

Et qui met au bout de nos Vers ,

Ainsi qu'en vos Exploits , *la brillante Victoire.*

La Politique à son côté ,

Moins éblouissante , aussi forte ,

Méditant , rédigeant , ou rompant un Traité ,

Vient mesurer vos pas que cette gloire emporte.

L'intérêt , la fidélité

Quelquefois s'unissant , & trop souvent contraires.

Des amis dangereux , des secrets adversaires :

Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux :

Tout écouter , tout voir , & tout faire à propos :

Payer les uns en espérance ,

Les autres en raisons , quelques-uns en bons mots ;

Faire chérir ses Loix , & craindre sa puissance ,

Que d'embarras ! que de travaux !

Regner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.

Qu'il en coûte d'être un Héros !

* A Paris ce 15. Mars 1742.

Il ne vous en coûte rien à vous, SIRE, tout cela est naturel ; vous faites de grandes , de sages actions , avec cette même facilité que vous faites de la Musique & des Vers , & que vous écrivez de ces Lettres , qui donneroient à un bel esprit de France une place distinguée parmi les beaux - esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance que Votre Majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée , & que mes Confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré.

Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le Projet que l'Abbé de Saint Pierre * a envoyé à Votre Majesté. Je présume qu'elle voit les choses que veut voir le Pacificateur trop mal écouté de ce monde , & que le Roi Philosophe sçait parfaitement ce que le Philosophe qui n'est pas Roi s'efforce en vain de deviner.

Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite , c'est une douzaine de Faiseurs & de Faiseuses de cabrioles , que Votre Majesté fait venir de France dans ses Etats. On ne danse guères que dans la Paix. Il est vrai que vous avez fait payer les violons à quelques Puissances voisines ; mais c'est pour le bien commun & pour le vôtre. Vous avez rétabli la Dignité

* L'Abbé de *Saint Pierre* a écrit une vingtaine de Volumes sur la Politique. Il envoyoit souvent au Roi de Prusse & à d'autres Princes , des projets d'une pacification générale. Le Cardinal du Bois appelloit ses Ouvrages , *les rêves d'un homme de bien*.

& les Prérogatives des Electeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'Arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un Empereur , il ne vous en manque que le Titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits , bien armés , bien vêtus , bien nourris , bien affectionnés. Vous avez gagné des Batailles & des Villes à leur tête : c'est à vous à danser. SIRE , Voiture vous auroit dit , *que vous avez l'air à la danse* ; mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands-hommes & avec les Rois , & il ne m'appartient pas de jouer aux *Proverbes* avec eux.

Au lieu de douze bons Académiciens , vous avez donc , SIRE , douze bons Danseurs. Cela est plus aisé à trouver , & beaucoup plus gai. On a vû quelquefois des Académiciens ennuyer un Héros , & des Acteurs de l'Opéra le divertir.

Cet Opéra dont Votre Majesté décore Berlin , ne l'empêche pas de songer aux Belles-Lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des âmes qui n'ont pas un seul goût , votre âme les a tous ; & si Dieu aimoit un peu le genre-humain , il accorderoit cette universalité à tous les Princes , afin qu'ils pussent discerner le bon en tout genre , & le protéger. C'est pour cela que je m'imagine qu'ils sont faits originairement.

Je connais quelques Acteurs pour la Tragédie , qui ne sont pas sans talens , & qui pourroient convenir à Votre Majesté ; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimatias Italiens , & à des gambades Françaises. Le Héros aimera toujours le Théâtre

qui représente les Héros. Puissiez-vous, S I R E, jouir bientôt de routes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toutes sortes de gloire. C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet, qui malheureusement ne vit point dans vos Etats; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, S I R E, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds respects.

A U

R O I D E P R U S S E.

L E T T R E X I. *

LE Salomon du Nord en est donc l'Alexandre;
 Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi.
 Vos ennemis doivent apprendre
 Qu'il faut que les Guerriers prennent de vous la loi,
 Comme on vit les Sçavans la prendre.
 J'aime peu les Héros, ils font trop de fracas;
 Je hais ces Conquérans, fiers ennemis d'eux-mêmes,
 Qui dans les horreurs des combats
 Ont placé le bonheur suprême,
 Cherchant par-tout la mort, & la faisant souffrir
 A cent mille hommes leurs semblables.
 Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
 O Ciel! que je dois vous haïr!

* A Paris ce 26. Mai 1742.

Je vous aime pourtant , malgré tout ce carnage
 Dont vous avez souillé les champs de nos Germains ,
 Malgré tous ces Guerriers que vos vaillantes mains
 Font passer au sombre rivage.

Vous êtes un Héros ; mais vous êtes un Sage :
 Votre raison maudit les exploits inhumains
 Où vous força votre courage.

Au milieu des canons sur des morts entassés ,
 Affrontant le trépas , & fixant la victoire ,
 Du sang des malheureux cimentant votre gloire ;
 Je vous pardonne tout , si vous en gémissiez.

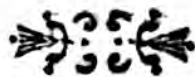
Je songe à l'humanité , SIR E , avant de songer
 à vous-même ; mais après avoir , en Abbé de Saint
 Pierre , pleuré sur le genre-humain , dont vous de-
 venez la terreur , je me livre à toute la joie que me
 donne votre gloire. Cette gloire sera complète , si
 Votre Majesté force la Reine de Hongrie à recevoir la
 Paix , & les Allemans à être heureux. Vous voilà le
 Héros de l'Allemagne , & l'Arbitre de l'Europe ; vous
 en ferez le Pacificateur , & nos Prologues d'Opera
 seront pour vous.

La fortune qui se joue des hommes , mais qui vous
 semble asservie , arrange plaisamment les événemens
 de ce monde. Je sçavois bien que vous feriez de gran-
 des actions ; j'étois sûr du beau siècle que vous alliez
 faire naître ; mais je ne me doutois pas , quand le
 Comte du Four alloit voir le Maréchal de Broglie ,
 & qu'il n'en étoit pas trop content , qu'un jour ce
 Comte du Four auroit la bonté de marcher avec une
 armée triomphante au secours du Maréchal , & le
 délivreroit par une victoire. Votre Majesté n'a pas

daigné jusqu'à présent instruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je croi, autre chose à faire que des relations : mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui disent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent, que mon Héros est toujours sensible, & que ce même homme qui fait tuer tant de monde, est au chevet du lit de Mr de Rotembourg. Voilà ce que vous ne mandez point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous sont toutes naturelles.

Continuez, S I R E ; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté ; que mon Alexandre redevienne Salomon le plutôt qu'il pourra, & qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son sujet, de celui qui viendrait passer sa vie à vos piés, si l'amitié, plus forte que les Rois & les Héros, ne le retenoit pas, & qui sera attaché à jamais à Votre Majesté avec le plus profond respect & la plus tendre vénération.

V O L T A I R E.



A U

R O I D E P R U S S E.

L E T T R E X I I. *

VOUS laissez reposer la foudre & les trompettes ,
 Et sans plus étaler ces raisons du plus fort ,
 Dans vos fiers Arsenaux , Magazins de la mort ,
 De vingt mille canons les bouches sont muettes.
 J'aime mieux des soupers , des Opéras nouveaux ,
 Des passe-piés Français , des frédons italiques ,
 Que tous ces bataillons d'assassins héroïques ,
 Gens sans esprit , & fort brutaux.

Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes ,
 Du Palais des plaisirs les colonnes brillantes ?
 Quand verrai-je à Charlotembour ,
 Du fameux Polignac , † les marbres respectables ,
 Des antiques Romains ces Monumens durables ,
 Accourir à votre ordre , embellir votre Cour ?
 Tous ces bustes fameux semblent déjà vous dire ,
 Que faisons-nous à Rome , au milieu des débris
 Et des beaux Arts , & de l'Empire ,
 Parmi ces Capuchons blancs , noirs , minimes , gris ,
 Arlequins en soutane , & Courtisans en mitre ,
 Portans au Capitole , au Temple des Guerriers ,
 Pour Aigle des *Agnus* , des bourdons pour lauriers ?

* *A Bruxelles ce 2. Septembre 1742.*

† En ce tems-là Frédéric le Grand III. Roi de Prusse avoit fait acheter à Paris toutes les Statues que le Cardinal de Polignac avoit fait venir de Rome.

Ah ! loin des Monsignors , tremblans dans l'Italie ,
Restons dans ce Palais , le Temple du génie ;
Chez un Roi , vraiment Roi , fixons-nous aujourd'hui ;
Rome n'est que la Sainte , & l'autre est avec lui.

Sans doute , S I R E , que les Statues du Cardinal
de Polignac vous disent souvent de ces choses - là.
Mais j'ai aujourd'hui à faire parler une beauté , qui
n'est pas de marbre , & qui vaut bien toutes vos
Statues.

Hier je fus en présence
De deux yeux mouillés de pleurs ,
Qui m'expliquoient leurs douleurs.
Avec beaucoup d'éloquence.
Ces yeux qui donnent des loix
Aux ames les plus rebelles ,
Font briller leurs étincelles
Sur le plus friand minois
Qui soit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux , S I R E , & ce très-joli visage , appar-
tiennent à Madame Valstein , ou Vallenstein , l'une
des petites-nièces de ce fameux Duc de Valstein , que
l'Empereur Ferdinand fit si proprement tuer au faut-
du-lit par quatre honnêtes Irlandois , ce qu'il n'eut
pas fait assurément s'il avoit pû voir sa petite-nièce.

Je lui demandai pourquoi
Ses beaux yeux versaient des larmes ?
Elle , d'un ton plein de charmes ,
Dit : C'est la faute du Roi.

Les Rois font ces fautes-là quelquefois , répondis-
je ; ils ont fait pleurer de beaux yeux , sans compter

Le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.

Leur tendresse , leur inconstance ,
Leur ambition , leurs fureurs ,
Ont fait souvent verser des pleurs
En Allemagne comme en France.

Enfin j'appris que la cause de sa douleur , vient de ce que le Comte de est pour six mois les bras croisés , par l'ordre de Votre Majesté , dans le Château de Vezel. Elle me demanda ce qu'il falloit qu'elle fit pour le tirer de-là. Je lui dis qu'il y avoit deux manières ; la première , d'avoir une armée de cent mille hommes , & d'assiéger Vezel. La seconde , de se faire présenter à Votre Majesté , & que cette façon-là étoit incomparablement la plus sûre.

Alors j'apperçus dans les airs
Ce premier Roi de l'Univers ,
L'Amour , qui de Valstein vous portoit la demande ,
Et qui disoit ces mots , que l'on doit retenir :
„ Alors qu'une belle commande ,
„ Les autres Souverains doivent tous obéir.



A U
R O I D E P R U S S E.

[L E T T R E X I I I . *

S I R E ,

J'A I reçu votre Lettre aimable ,
 Et vos Vers fins & délicats ,
 Pour prix de l'énorme fatras
 Dont , moi Pédant , je vous accable.
 C'est ainsi qu'un franc discoureur ,
 Croyant captiver le suffrage
 De quelque esprit supérieur ,
 En de longs argumens s'engage.
 L'homme d'esprit , par un bon mot ,
 Répond à tout ce verbiage ,
 Et le discoureur n'est qu'un sot.

Votre humanité est plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours Votre Majesté. Cela est bon pour des Princes de l'Empire , qui ne voient en vous que le Roi : mais moi qui vois l'homme , & qui ai quelquefois de l'entouffiasme , j'oublie dans mon yvresse le Monarque , pour ne songer qu'à cet homme enchanteur.

* A Paris ce 2. Octobre 1743.

Dites-moi , par quel Art sublime
 Vous avez pû faire à la fois
 Tant de progrès dans l'Art des Rois ,
 Et dans l'Art charmant de la rime ?
 Cet Art des Vers est le premier ,
 Il faut que le monde l'avoue ;
 Car des Rois que ce monde loue ,
 L'un fut prudent , l'autre guerrier ;
 Celui-ci , guai , doux & paisible ,
 Joignit le myrthe à l'olivier ,
 Fut indolent & familier ;
 Cet autre ne fut que terrible.
 J'admire leurs talens divers ,
 Moi qui compile leur Histoire.
 Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
 De faire de si jolis Vers.

Si la Reine de Hongrie , & le Roi mon Seigneur
 & Maître , voyoient la Lettre de Votre Majesté , ils
 ne pourroient s'empêcher de rire , malgré le mal
 que vous avez fait à l'une , & le bien que vous
 n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaison d'une
 Coquette , & même de quelque chose de mieux , qui
 a donné des faveurs un peu cuisantes , & qui se mo-
 que de ses Galants dans les remédes , est une chose
 aussi plaisante qu'en aient dit les Césars & les Antoi-
 nes , & les Octaves vos devanciers , gens à grandes
 actions & à bons mots. Faites comme vous l'enten-
 drez avec les Rois : battez les , quittez-lez , querel-
 lez - vous , racommodez - vous ; mais ne foyez ja-
 mais inconstant pour les particuliers qui vous ado-
 rent.

Vos faveurs étoient dangereuses
 Aux Rois qui le méritent bien.
 Tous ces Héros-là n'aiment rien ,
 Et leurs promesses sont trompeuses.
 Mais moi qui ne vous trompe pas ,
 Et dont l'amour toujours fidelle
 Sent tout le prix de vos appas ;
 Moi qui vous eusse aimé cruelle ,
 Je jouïrai sans repentir
 Des carettes & du plaisir
 Que fait votre Muse infidelle.

Il pleut ici de mauvais Livres & de mauvais Vers.
 Mais comme Votre Majesté ne juge pas de tous nos
 Guerriers par l'aventure de Lints , elle ne juge pas
 non plus de l'esprit des Français par les Etrences de
 la Saint Jean , ni par les grossièretés de *l'Abbé des
 Fontaines*.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos Sibarites de
 Paris. Voici le seul trait digne , je croi , d'être conté
 à Votre Majesté. Le Cardinal de Fleury , après avoir
 été assez malade , s'avisa il y a deux jours , ne sça-
 chant que faire , de dire la Messe à un petit Autel,
 au milieu d'un jardin , où il geloit. Mr Amelot &
 Mr de Breteuil arriverent , & lui dirent , qu'il se
 jouoit à se tuer. *Bon , bon , Messieurs* , dit-il , *vous
 êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans , quel hom-
 me ! S I R E , vivez autant , dussiez-vous dire la Messe
 à cet âge , & moi la servir. Je suis avec le plus pro-
 fond respect , &c.



A U

R O I D E P R U S S E.

L E T T R E X I V. *

S I R E,

JE reçois une Lettre de Berlin du 25. Décembre : Elle contient deux grands articles ; un plein de bonté , de tendresse & d'attention à me combler des bienfaits les plus flatteurs. Le second article est un Ouvrage bien fort de Métaphysique. On croiroit que cette Lettre est de Mr de Leibnitz ou de Mr Volfius , & cependant elle est d'un Roi. Vous m'ordonnez de me jeter dans la nuit de la Métaphysique , pour oser disputer contre les Leibnitzs, les Volfs & les Frédéricis. Me voilà comme Ajax , combattant dans l'obscurité , & disant aux Dieux , *Rendez - nous le jour.*

1. J'avoue d'abord que l'opinion de la *Raison suffisante* de Mrs Wolf & de Leibnitz est une idée très-belle ; c'est-à-dire , très-vraie : car enfin il n'y a rien qui n'ait une raison de son existence. Mais cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

2. Qu'entens-je par liberté ? Le pouvoir de penser

* On n'a pas trouvé la date dans la copie.

& d'opérer des mouvemens en conséquence ; pouvoir très-borné sans doute , comme toutes nos facultés. Car , S I R E , plus vous êtes grand , plus vous sentez que l'homme est peu de chose.

3. Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'est moi , je suis libre ; car être libre , c'est agir ; ce qui est passif n'est point libre. Est ce un autre qui agit pour moi ? Je suis donc trompé par cet autre , quand je croi être un agent.

4. Quel est cet autre qui me tromperoit ? S'il y a un Dieu , c'est lui qui me trompe continuellement : c'est l'Être infiniment sage , infiniment conséquent , qui sans raison suffisante s'occupe éternellement d'erreur , chose opposée directement à son essence , qui est la vérité. S'il n'y a point de Dieu ; qui est-ce qui me trompe ? Est-ce la matière , qui d'elle-même n'a point l'intelligence ?

5. Pour nous prouver , malgré ce sentiment intérieur , malgré ce sentiment que nous nous rendons de notre liberté ; pour nous prouver , dis-je , que cette liberté n'existe pas , il faut prouver nécessairement qu'elle est impossible. Cela me paraît incontestable. Voyons comment la liberté seroit impossible.

6. Cette liberté ne peut être impossible que de deux façons , ou parce qu'il n'y a aucun Être qui puisse la donner , ou parce qu'elle est en elle-même contradictoire avec notre malheureuse machine ; comme un carré rond est une contradiction , &c. Or l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en soi de contradictoire , reste à voir si l'Être infini & Créateur est

libre ; & si étant libre , il peut donner une petite partie de cet attribut à l'homme , comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

7. Si Dieu n'est pas libre , il n'est pas un agent , donc il n'est pas Dieu. Ou s'il est libre , s'il est tout-puissant , il suit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reste donc à sçavoir quelle raison on auroit de croire qu'il ne nous a pas fait ce présent.

8. On prétend que Dieu ne nous a pas donné la liberté , parce que si nous étions des agens , nous serions en cela indépendans de lui. Que feroit Dieu , dit-on , pendant que nous agirions nous-mêmes ? Je réponds , que Dieu fait , lorsque les hommes agissent , ce qu'il faisoit avant qu'ils fussent , & ce qu'il fera quand ils ne feront plus : que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses ouvrages , & que cette communication qu'il nous a fait d'un peu de liberté ne nuit en rien à sa puissance infinie.

9. On nous objecte que nous sommes quelquefois emportés malgré nous , &c. Je réponds : donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé , & la liberté est la santé de l'ame.

10. On objecte que l'assentiment de notre esprit est toujours nécessaire ; que la volonté suit cet assentiment , &c. donc , dit-on , nous voulons , nous agissons nécessairement. Je réponds , qu'en effet on désire nécessairement : mais désir & volonté sont deux choses très-différentes , & si différentes , qu'un homme veut & fait souvent ce qu'il ne désire pas. Com-

battre ses desirs est le plus bel effet de la liberté ; & je croi qu'une des grandes sources du mal-entendu qui est entre les hommes sur cet article , vient de ce que l'on confond souvent la volonté & le désir.

11. On objecte que si nous étions libres , il n'y auroit point de Dieu. Je crois , au contraire , que ce n'est que parce qu'il y a un Dieu , que nous sommes libres ; car si tout étoit nécessaire ; si ce monde existoit par lui même , d'une nécessité absolue inhérente dans sa nature , (ce qui fourmille de contradictions) il est certain qu'en ce cas tout s'opéreroit par des mouvemens liés nécessairement ensemble : donc il n'y auroit alors aucune liberté ; donc sans Dieu point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échappés sur cette matière à l'illustre Mr Leibnitz.

12. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté , est l'impossibilité d'accorder avec elle la préscience de Dieu ; & quand on me dit ; *Dieu sait ce que vous ferez dans vingt ans ; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue* : j'avoue que je suis à bout , & que tous les Philosophes qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la préscience Divine , ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'assez déterminés pour dire que Dieu peut très-bien ignorer l'avenir , à peu-près (s'il est permis de parler ainsi) comme un Roi peut ignorer ce que fera un Général à qui il aura donné carte-blanche. C'est le sentiment des.

Sociniens. On objecte à ces raisons-là , que Dieu voit en un instant l'avenir , le passé , le présent ; que l'Eternité est instantanée pour lui. Mais ils répondent , qu'ils n'entendent pas ce langage , & qu'une éternité , qui est un instant , leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourroit-on pas , sans être aussi hardi qu'eux , dire que Dieu prévoit nos actions libres , à - peu - près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra dans telle occasion un homme dont il connaît le caractère ? La différence sera , qu'un homme prévoit à tort & à travers , & que Dieu prévoit avec une justesse infinie. L'homme devine très-mal , & Dieu prévoit très-bien. C'est le sentiment de Clarke , ce grand férailleur en Métaphysique. J'avoue que tout cela me paraît très-hazardé , & que c'est un aveu plutôt qu'une solution de la difficulté. J'avoue enfin , S I R E , qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections ; mais on en fait d'aussi bonnes contre l'existence de Dieu ; & comme malgré les difficultés extrêmes contre la création & contre la Providence , je croi néanmoins la création & la Providence , aussi je me croi libre , (jusqu'à un certain point , s'entend) malgré les puissantes objections que l'on fera toujours contre cette malheureuse liberté.

Je croi donc écrire à Votre Majesté , non pas comme à un Automate créé pour être à la tête de quelques milliers de Marionnettes humaines ; mais comme à un Etre des plus libres & des plus sages

que Dieu ait jamais daigné créer. Si vous pensez, S I R E , que nous sommes de pures machines, que deviendrait l'amitié dont vous faites vos délices ? De quel prix seroient les grandes actions que vous ferez ? Quelle reconnaissance vous devra-t-on des soins que Votre Majesté prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs ? Comment enfin regarderiez-vous l'attachement qu'on a pour votre personne , les services qu'on vous rendra , le sang qu'on versera pour vous ? Quoi ! le plus généreux , le plus tendre , le plus sage des hommes verroit tout ce qu'on feroit pour lui plaire , du même œil dont on voit des roues de moulins tourner par le courant de l'eau , & se briser à force de servir ? Non , S I R E , votre ame est trop noble pour souffrir qu'on la prive ainsi de son plus beau partage , &c.



A M O N S I E U R
L E P R I N C E
D E V E N D Ô M E. *

L E T T R E X V.

DE Sully, salut & bon vin,
Au plus aimable de nos Princes,
De la part de l'Abbé Courtin,
Et d'un Rimailleur des plus minces,
Que son bon Ange & son Lutin
Ont envoyé dans ces Provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de Prédestiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front, respecté du tems,
Une fraîcheur toujours nouvelle,
Au bon Doyen de nos galans,
Donne une jeunesse éternelle.

* C'est le frere du Duc de Vendôme. Il étoit Grand-Prieur de France, L'Abbé Courtin étoit un de ses amis, fils d'un Conseiller-d'Etat, & homme de Lettres. Il étoit tel qu'on le dépeint ici.

L E T T R E S :

L'autre dans Papefigue est né ,
 Maigre , long , sec & décharné ,
 N'ayant eu croupe de sa vie ,
 Moins malin qu'on ne vous le dit ;
 Mais peut-être de Dieu maudit ,
 Puisqu'il aime & qu'il versifie.

Notre premier dessein étoit d'envoyer à Votre
 Altesse un Ouvrage dans les formes , moitié Vers ,
 moitié Prose , comme en usoient les *Chapelles* , les
des Barreaux , les *Hamiltons* , contemporains de
 l'Abbé , & nos Maîtres. J'aurois presque ajoûté
Voiture , si je ne craignois de fâcher mon Confrère ,
 qui prétend , je ne sçai pourquoi , n'être pas assez
 vieux pour l'avoir vû.

Comme il y a des choses assez hardies à dire par
 le tems qui court ; le plus sage de nous deux , qui
 n'est pas moi , ne vouloit en parler qu'à condition
 qu'on n'en sçauroit rien.

Il alla donc vers le Dieu du mystère ,
 Dieu des Normands , par moi très-peu fêté ,
 Qui parle bas , quand il ne peut se taire ,
 Baïsse les yeux & marche de côté.
 Il favorise , & certes c'est dommage ,
 Force fripons ; mais il conduit le sage.
 Il est au Bal , à l'Eglise , à la Cour ,
 Au tems jadis il a guidé l'amour..

Malheureusement ce Dieu n'étoit pas à Sully ; il étoit
 en tiers , dit-on , entre . . . & Madame de . . . sans
 cela nous eussions achevé notre Ouvrage sous ses
 yeux.

Nous

Nous eussions peint les Jeux voltigeans sur vos traces,
 Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
 Agréable dans le plaisir,
 Héroïque dans les disgraces.

Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
 Jours consacrés à la tendresse.
 Nous vous eussions avec adresse
 Fait la peinture des Amours,
 Et des Amours de toute espèce.
 Vous en eussiez vû de Paphos,
 Vous en eussiez vû de Florence,
 Mais avec tant de bienfiance,
 Que le plus âpre des dévots
 N'en eût pas fait la différence.

Bacchus y paraitroit de Tocane échauffé,
 D'un bonnet de pampre coëffé,
 Célébrant avec vous sa plus joyeuse Orgie,
 L'imagination seroit à son côté,
 De ses brillantes fleurs ornant la volupté
 Entre les bras de la folie,
 Petits soupers, jolis festins,
 Ce fut parmi vous que nâquirent
 Mille vaudevilles malins,
 Que les Amours à rire enclins,
 Dans leurs sotifiers recueillirent,
 Et que j'ai vûs entre leurs mains.
 Ah! que j'aime ces Vers badins,
 Ces riens naïfs & pleins de grace,
 Tels que l'ingénieux *Horace*
 En eût fait l'ame d'un repas,
 Lorsqu'à table il tenoit sa place,
 Avec Auguste & Mécénas.

Voilà un faible craïon du Portrait que nous vou-
 lions faire. Mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits ,
 Nous ne sommes point beaux esprits ,
 Et notre flageolet timide
 Doit céder cet honneur charmant ,
 Au luth aimable , au luth galant
 De ce Successeur de *Clément* ,
 Qui dans votre Temple réside. *
 Sçachez donc que l'oisiveté
 Fait ici notre grande affaire.
 Jadis de la Divinité
 C'étoit le partage ordinaire ,
 C'est le vôtre , & vous m'avouerez ,
 Qu'après tant de jours consacrés
 A Mars , à la Cour , à Cithère ,
 Lorsque de tout on a tâté ,
 Tout fait , ou du moins tout tenté ,
 Il est bien doux de ne rien faire.

* L'Abbé de *Chaulieu* demouroit au Temple , qui appartient aux Grands-Prieurs de France. C'étoit autrefois la demeure des Templiers.



A M O N S I E U R
L' A B B É D E C H A U L I E U .

L E T T R E X V I . *

A VOUS, l'*Anacréon* du Temple ;
A vous le Sage si vanté ,
Qui nous prêchez la volupté ,
Par vos Vers & par votre exemple ;
Vous , dont le luth délicieux ,
Quand la goutte au lit vous condamne ,
Rend des sons aussi gracieux
Que quand vous chantez la Tocane
Assis à la table des Dieux.

Je vous écris de Sully où Chapelle a demeuré ,
c'est-à-dire , s'est enivré deux ans de suite. Je vou-
drois bien qu'il eût laissé dans ce Château un peu de
son talent Poétique , cela accommoderoit fort ceux
qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il
vous l'a laissé tout entier , j'ai été obligé d'avoir re-
cours à la magie dont vous m'avez tant parlé.

* De Sully le 5. Juillet 1717.

Cette Lettre , mêlée de prose & de vers , est un des
premiers ouvrages de notre Auteur. *Chapelle* , dont il est
ici question , étoit un homme d'un génie facile & liber-
tin ; il avoit beaucoup bû , ce qui fit beaucoup de tort à
sa santé , & enfin à son esprit.

Et dans une tour assez sombre
 Du Château qu'habita jadis
 Le plus léger des beaux esprits ,
 Un beau soir j'évoquai son ombre :
 Aux Déités des sombres lieux
 Je ne fis point de sacrifice ,
 Comme ces fripons , qui des Dieux
 Chantoient autrefois le service ;
 Où la Sorcière *Pitonisse* ,
 Dont la grimace & l'artifice
 Avoient fait dresser les cheveux
 A ce sot Prince des Hébreux ,
 Qui crut bonnement que le Diable ,
 D'un Prédicateur ennuyeux ,
 Lui montrait le spectre effroyable.
 Il n'y faut point tant de façon ,
 Pour une ombre aimable & légère :
 C'est bien assez d'une chanson ,
 Et c'est tout ce que je puis faire.
 Je lui dis sur mon violon :
 Eh ! de grace , Monsieur *Chapelle* ,
 Quittez le manoir de *Pluton* ,
 Pour cet enfant qui vous appelle ;
 Mais non , sur la voûte éternelle ,
 Les Dieux vous ont reçu , dit-on ,
 Et vous ont mis entre *Apollon*
 Et le fils joufflu de *Semele*.
 Du haut de ce divin canton ,
 Descendez , aimable *Chapelle* ,
 Cette familière Oraison ,
 Dans la demeure fortunée
 Reçut quelque approbation ;
 Car enfin , quoique mal tournée ,
 Elle étoit faite en votre nom.
Chapelle vint. A son approche ,

Je sentis un transport soudain ;
 Car il avoit sa lire en main.
 Et son Gassendi * dans sa poche ;
 Il s'appuyoit sur *Bachaumon* ,
 Qui lui servit de compagnon
 Dans le récit de ce voyage ,
 Qui , du plus charmant badinage ,
 Fut la plus charmante leçon.

Je lui demandai comme il s'y prenoit autrefois
 dans le monde ,

Pour chanter toujours sur sa lyre
 Ces Vers aisés , ces Vers coulans ,
 De la nature heureux enfans ,
 Où l'Art ne trouve rien à dire.
 L'Amour , me dit-il , & le vin ,
 Autrefois me firent connaître
 Les graces de cet Art Divin :
 Puis à *Chaulieu* l'Epicurien
 Je servis quelque tems de Maître ;
 Il faut que *Chaulieu* soit le tien.

* *Gassendi* avoit élevé la jeunesse de *Chapelle* , qui devint grand Partisan du Système de Philosophie de son Précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivroit , il expliquoit le Système aux Convives , & lorsqu'ils étoient sortis de table , il continuoit la leçon au Maître-d'Hôtel.



A M O N S I E U R
D E F O N T E N E L L E.

L E T T R E X V I I I. *

L Es Dames qui sont à Villars , Monsieur , se sont gâtées par la lecture de vos Mondes. Il vaudroit mieux que ce fût par vos Eglogues , & nous les verrions plus volontiers ici Bergères , que Philosophes. Elles mettent à observer les Astres un tems qu'elles pourroient beaucoup mieux employer ; & comme leurs goûts décident des nôtres , nous nous sommes tous faits Physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure ,
Lits que de ses mains la nature ,
Dans ces jardins délicieux ,
Forma pour une autre aventure ,
Nous brouillons tout l'ordre des Cieux ;
Nous prenons Venus pour Mercure ;
Car vous sçavez qu'ici l'on n'a ,
Pour examiner les Planettes ,
Au lieu de vos longues lunettes ,
Que des lorgnettes d'Opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les Etoiles , nous négligeons fort le Soleil , à qui nous ne ren-

* De Villars le 1. Septembre 1720.

donc visite que lorsqu'il a fait deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin ; qu'ensuite, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière & de sa grandeur. Nous n'avons sçu cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, & nous avons pris le Soleil pour la Lune, tant il étoit pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayiez vû la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, Monsieur, comme à notre Maître. Vous sçavez rendre aimable les choses que beaucoup d'autres Philosophes rendent à peine intelligibles ; & la nature devoit à la France & à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les Sçavans, & pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
 Vous, qui par un vol imprévu,
 De Dédale prenant les ailes,
 Dans les Cieux avez parcouru
 Tant de carrières immortelles,
 Où Saint Paul avant vous a vû
 Force beautés surnaturelles,
 Dont très-prudemment il s'est tu.
 Du Soleil par vous si connu,
 Ne sçavez-vous point de nouvelles ?
 Pourquoi sur un char tout sanglant
 A-t-il commencé sa carrière ?
 Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
 Et sa grandeur & sa lumière ?

Que dira le *Boulainvilliers* *
 Sur ce terrible phénomène ?
 Va-t-il a des Peuples entiers
 Annoncer leur perte prochaine ?
 Verrons-nous des incursions,
 Des Edits , des Guerres sanglantes,
 Quelques nouvelles Actions,
 Ou le retranchement des Rentes ?
 Jadis quand vous étiez Pasteur,
 On vous eût vû sur la fougère
 A ce changement de couleur,
 Du Dieu brillant qui nous éclaire,
 Annoncer à votre Bergère
 Quelque changement dans son cœur.
 Mais depuis que votre Apollon
 Voulut quitter la Bergerie,
 Pour Euclide & pour Varignon,
 Et les rubans de Céladon,
 Pour l'Astrolabe d'Uranie,
 Vous nous parlerez le jargon
 De calcul , de réfraction.
 Mais daignez un peu , je vous prie,
 Si vous voulez parler raison,
 Nous l'habiller en Poésie :
 Car sçachez que dans ce canton
 Un trait d'imagination
 Vaut cent pages d'Astronomie.

* Le Comte de Boulainvilliers , homme d'une grande
 érudition , mais qui avoit la faiblesse de croire à l'Astro-
 logie. Le Cardinal de Fleury disoit de lui , qu'il ne con-
 naissoit ni l'avenir , ni le passé , ni le présent. Cepen-
 dant il a fait de très-belles recherches sur l'Histoire de
 France.



R É P O N S E
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

L E T T R E X I X. *

Vous dites donc , gens de Village,
Que le Soleil à l'horifon
Avoit assez mauvais visage.
Eh bien quelque subtil nuage
Vous avoit fait la trahifon.
De défigurer fon image.
Elle étoit là comme en prifon,
D'un air malade ; mais je gage
Que le drôle en fon haut étage
Ne craignoit point la pamoifon.

* Cette réponse de M. de Fontenelle est la feule qui nous foit tombée entre les mains. Il en fit une autre adreffée à Madame la Maréchale de Villars, qui vaut beaucoup mieux, & dans laquelle est ce vers : *Il faut des hochets pour tout âge.* Mais nous n'avons pu retrouver cette pièce.

Vous n'en sçauvez pas davantage ;
Et voici ma peroraïson.
Adieu , votre jeune faïson
A tout autre soïn vous engage ;
L'ignorance est son appanage ,
Avec les plaisirs à foïson ;
Convenable & doux assemblage !
J'avouerais bien , & j'en enrage ,
Que le sçavoir & la raïson
N'est presqu'aussi qu'un badinage ;
Mais badinage de grïson.
Que de son brillant équipage ,
Toujours de maison en maison
L'inquiet Phœbus déménage ;
Laissez-le en paix faire voyage ,
Rabattez-vous sur le gazon ;
Un gazon , canapé sauvage ,
Des soucis de l'humain lignage
Est un puissant contrepoïson.
Pour en avoir bien sçu l'usage ,
On chante encore en vieux langage
Martin , & l'adroite Alison.
Ce n'est pourtant pas que je doute ,
Qu'un beau jour qui sera bien noir ,
Le pauvre Soleil ne s'encroute ,
En nous disant , Messieurs , bon soir ;
Cherchez dans la céleste voute
Quelqu'autre qui vous fasse voir ;
Pour moi j'en ai fait mon devoir ,
Et moi-même ne vois plus goutte.

Encore un coup , Messieurs , bon soir :
Et peut-être en son désespoir
Osera-t-il rimer en oute ,
Si quelque Déesse n'écoute.
Mais sur notre triste manoir
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleste banqueroute !
On allumera maint bougeoir ,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir.
Tout sera pêle - mêle , & toute
Société sera dissoute ,
Sans qu'on dise jusqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la voute ,
Sans tester & sans laisser d'hoir ;
Et ce que le plus je redoute ,
Chacun demandera l'absoute ,
Et croira ne plus rien valoir.



A M O N S I E U R
 L E P R E S I D E N T
 H E N A U L T ,
 Auteur d'un Ouvrage excellent sur
 l'Histoire de France.

L E T T R E X V I I . *

O D É E S S E de la santé ,
 Fille de la sobriété ,
 Et mere des plaisirs du Sage ,
 Qui sur le matin de notre âge
 Fais briller ta vive clarté ,
 Et répans ta sérénité
 Sur le soir d'un jour plein d'orage.

O Déesse , exauce mes vœux ;
 Que ton étoile favorable
 Conduise ce mortel aimable :
 Il est si digne d'être heureux !
 Sur Henault tous les autres Dieux
 Versent la source inépuisable
 De leurs dons les plus précieux.
 Toi , qui seule tiendrais lieu d'eux ,
 Serois-tu seule inexorable ?

* A Cirey ce 1. Septembre 1744.

LETTERS.

61

Ramene à ses amis charmans,
Ramene à ces belles demeures
Ce bel-esprit de tous les tems,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui suspens
La course rapide du tems :
Il en fait un si bel usage !
Les devoirs & les agrémens,
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris si souvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en us pour un Sçavant ;
Et le Dieu joufflu de la table,
Pour un connaisseur si gourmand !
Qu'il vive autant que son Ouvrage ;
Qu'il vive autant que tous les Rois,
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faiblesse & le courage,
Les mœurs, les passions, les Loix,
Sans erreur & sans verbiage.
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractère,
De ses Chançons, de ses Ecrits.
Il a tout ; il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir :
Mais il n'a rien s'il ne digère.

Grand Dieu, je ne m'étonne pas ;
Qu'un ennuyeux, un *Des Fontaine*,
Entouré dans son galetas
De ses Livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme sans peine,
Et que le bouc soit gros & gras.
Jamais Eglé, jamais Sylvie,
Jamais Lisé à soupé ne prie,

Un Pédant à citations ,
 Sans goût , sans grace & sans génie ;
 Sa personne , en tous lieux honnie ,
 Est réduite à ses noirs gitons.
 Hélas ! les indigestions
 Sont pour la bonne compagnie.

Après cette Hymne à la santé , que je fais du meilleur de mon cœur , souffrez , Monsieur , que j'y ajoute mentalement un petit *Gloria Patri* pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous : mais c'étoit de vous que j'étois le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs , comme de raison ; buvez gaîment , si vous pouvez , vos eaux de Plombières , & revenez vite à Cirey avant que les Houzards Autrichiens viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. Souvenez-vous que dans la foule de ceux qui vous aiment , il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.



A M O N S I E U R
LE MARQUIS DE GALEAN
DES ISSARTS,

Ambassadeur de France auprès du Roi
de Pologne , Electeur de Saxe
Auguste II. Roi de Pologne.

L E T T R E X X. *

M O N S I E U R ,

L A Lettre aimable , dont vous m'honorez , me donne bien du plaisir & bien des regrets ; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pû être témoin du moment où Votre Excellence signoit le bonheur de la France ; j'ai pû voir la Cour de Dresde , & je ne l'ai point vûe. Je ne suis pas né heureux ; mais vous , Monsieur , avouez que vous êtes aussi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous aviez quitté à Versailles , un Roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux Rois tient mieux sa Cour ,
Quel est le plus doux , le plus juste ,
Et qui fait naître plus d'amour ,
Ou de Louis Quinze , ou d'Auguste.

* A Versailles le 7. Avril 1747.

La plus fine sagacité
 En ce point pourroit se confondre,
 Et je donne à votre équité
 Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il est difficile de sçavoir au juste la vérité dans ce monde ; & puis , Monsieur , les personnes qui la sçavent le mieux , sont celles qui la disent le moins. Par exemple , ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois Princesses que la Reine de Pologne a données à la France , à Naples , à Munich , pourront-ils jamais dire laquelle des trois Nations est la plus heureuse ?

Que même on demande à la Reine ,
 Quel plus beau présent elle a fait ,
 Et quel fut son plus grand bienfait ,
 On la rendra fort incertaine.
 Mais si de moi l'on veut sçavoir
 Qui des trois Peuples doit avoir
 La plus tendre reconnaissance
 Et nourrir le plus doux espoir ,
 Ne croyez pas que je balance.

En voyant Monseigneur le Dauphin avec Madame la Dauphine , je me souviens de Psiché , & je songe que Psiché avoit deux sœurs :

Chacune des deux étoit belle ,
 Tenoit une brillante Cour ,
 Eut un mari jeune & fidelle :
 Psiché seule épousa l'Amour.

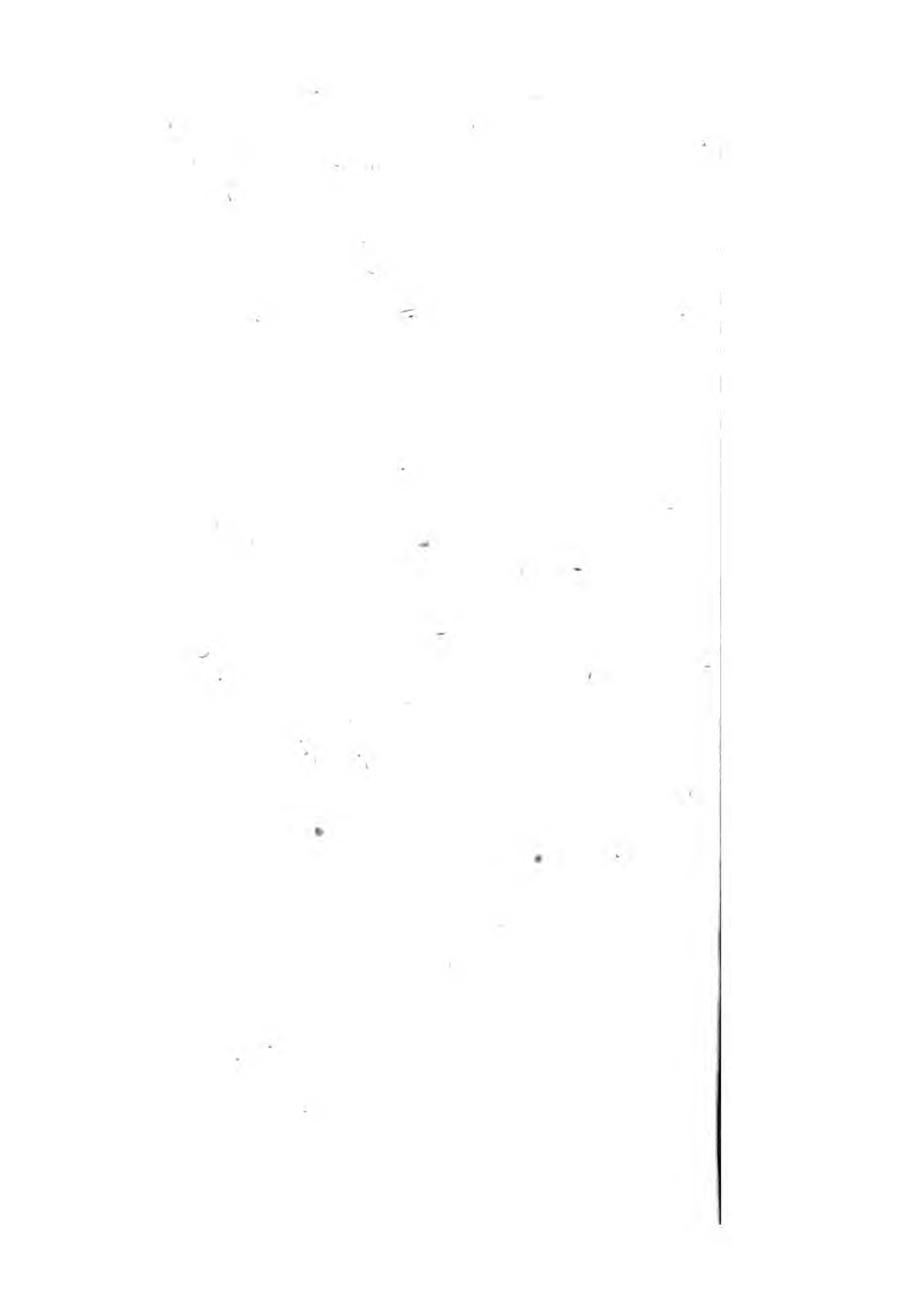
Mais il y auroit peut-être , Monsieur , un moyen de
 fuir

finir cette dispute , dans laquelle Pâris auroit coupé
sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Sçaura donner un bel enfant
Semblable à leur auguste mere.

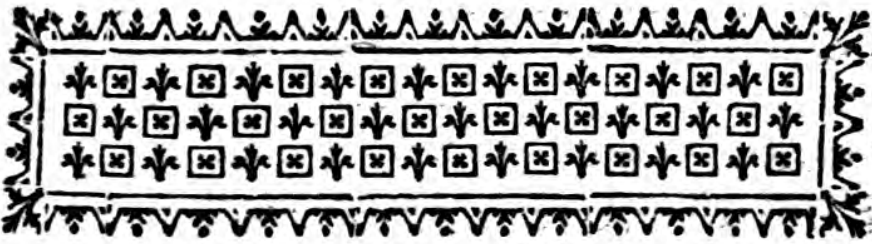
Vous voyez , Monsieur , que sans être politique , j'ai
l'esprit conciliant. Je compte bien vous faire ma cour
avec de tels sentimens , &c.





LET TRES
EN VERS.





R É P O N S E

A U N E L E T T R E

DONT LE ROI DE PRUSSE
honora l'Auteur à son avènement
à la Couronne.

L E T T R E I.

QUOI! vous êtes Monarque, & vous m'aimez encore!
 Quoi! le premier moment de cette heureuse aurore,
 Qui promet à la terre un jour si lumineux,
 Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
 O cœur toujours sensible! ame toujours égale!
 Vos mains du Trône à moi remplissent l'intervale.
 Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
 Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur.
 Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
 Du bonheur des humains sont les gages sincères.

Ah , Prince ! ah , digne espoir de nos cœurs captivés !
 Ah , regnez à jamais comme vous écrivez.
 Poursuivez , remplissez des vœux si magnanimes.
 Tout Roi jure aux Autels de réprimer les crimes ,
 Et vous , plus digne Roi , vous jurez dans mes mains
 De protéger les Arts & d'aimer les humains.
 Et toi , * dont la vertu brilla persécutée ,
 Toi , qui prouvas un Dieu , mais qu'on nommoit Athée ,
 Martyr de la raison , que l'envie en fureur
 Chassa de son pays par la main de l'erreur ,
 Revien , il n'est plus rien qu'un Philosophe craigne ,
 Socrate est sur le Trône , & la vérité regne.
 Cet or qu'on entassoit , ce pur sang des Etats ,
 Qui leur donne la mort en ne circulant pas ,
 Répandu par ses mains au gré de sa prudence ,
 Va ranimer la vie & porter l'abondance.
 Il ne recherche point ces énormes Soldats ,
 Ce superbe appareil inutile aux combats ,
 Fardeaux embarrassans , colosses de la guerre ,
 Enlevés † à prix d'or aux deux bouts de la terre ;
 Il veut dans ses guerriers le zèle & la valeur ,
 Et sans les mesurer , juge d'eux par le cœur.
 Ainsi pense le Juste , ainsi regne le Sage :
 Mais il faut au grand-homme un plus heureux partage ;

* Le Professeur Wolf , persécuté comme Athée par
 les Théologiens de l'Université de Hall , chassé par
 Frédéric II. sous peine d'être pendu , & fait Chancelier
 de la même Université à l'avènement de Frédéric III.
 surnommé le Grand.

* Un de ces Soldats , qu'on nommoit *Petit-Jean* ,
 avoit été acheté 24.000 liv.

Consulter la prudence , & suivre l'équité ,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que Juste, est dur; qui n'est que Sage, est triste;
Dans d'autres sentimens l'Héroïsme consiste ;
Le Conquérant est craint , le Sage est estimé :
Mais le Bienfaisant charme , & lui seul est aimé ;
Lui seul est véritablement Roi , sa gloire est toujours pure ,
Son nom parvient sans tâche à la race future.
A qui se fait chérir , faut-il d'autres exploits ?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente Rois ;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire ;
Connu par ses bienfaits , sa bonté fait sa gloire.
Jérusalem conquise , & ses murs abattus ,
N'ont point éternisé le grand nom de Titus ;
Il fut aimé ; voilà sa grandeur véritable.

O vous qui l'imitiez ; vous , son rival aimable ,
Effacez le Héros dont vous suivez les pas ;
Titus perdit un jour , & vous n'en perdrez pas.



A U

R O I D E P R U S S E .

L E T T R E I I . *

EH bien, mauvais plaisans, Critiques obstinés,
 Prétendus Beaux-Esprits à médire acharnés ;
 Qui parlant sans penser, fiers avec-ignorance,
 Mettez légèrement les Rois dans la balance ;
 Qui d'un ton décisif, aussi hardi que faux,
 Assurez qu'un Sçavant ne peut être un Héros ;
 Ennemis de la gloire & de la Poësie,
 Grands Critiques des Rois, allez en Silésie.
 Voyez cent bataillons près de Neiss écrasés :
 C'est là qu'est mon Héros. Venez, si vous l'osez.
 C'est lui-même ; c'est lui, dont l'ame universelle
 Courut de tous les Arts la carrière immortelle ;
 Lui qui de la nature a vû les profondeurs,
 Des Charlatans dévots confondit les erreurs ;
 Lui qui dans un repas, sans soins & sans affaire,
 Passoit les ignorans dans l'art heureux de plaire ;
 Qui sçait tout, qui fait tout, qui s'élançe à grands pas
 Du Parnasse à l'Olympe, & des Jeux aux Combats.
 Je sçai que Charles douze, & Gustave, & Turenne,
 N'ont point bû dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène.

* Ce 20. Avril 1743.

Mais

Mais enfin ces Guerriers , illustres ignorans ,
 En étant moins polis , n'en étoient pas plus grands.
 Mon Prince est au-dessus de leur gloire vulgaire ,
 Quand il n'est point Achille , il sçait être un Homère ,
 Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des sots ,
 Fertile en grands projets aussi-bien qu'en bons mots ,
 Et s'il se moque un peu de Genève & de Rome ,
 Il parle , agit , combat , écrit , regne en grand-homme.
 O vous , qui prodiguez l'esprit & les vertus !
 Reposez-vous , mon Prince , & ne m'effrayez plus ;
 Et quoique vous sçachiez tout penser & tout faire ,
 Songez que les boulets ne vous respectent guère ,
 Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots , }
 Peut casser d'un seul coup la tête d'un Héros ,
 Lorsque multipliant son poids par sa vitesse
 Il fend l'air qui résiste , & pousse autant qu'il presse.
 Eh ! que devient alors ce souffle , cet esprit ,
 Ce résultat des sens & d'un corps qui périt ,
 Cet être si vanté , qui se cherche & s'ignore ,
 Semblable au feu qui luit , s'éteint & s'évapore ?
 Un dur Anatomiste , élève d'Atropos ,
 Viendroit , Scalpel en main , disséquer mon Héros ;
 La voilà , dirait-il , cette cervelle unique ,
 Si belle , si féconde & si philosophique.
 Il montreroit aux yeux les fibres de ce cœur
 Généreux , bienfaisant , juste , plein de grandeur.
 Il couperoit.... mais non ces horribles images
 Ne doivent point fouiller les lignes de nos pages.
 Conservez , ô mes Dieux ! l'aimable Frédéric ,
 Pour son bonheur , pour moi , pour le bien du Public.

Vivez , Prince , & passez dans la paix , dans la guerre ,
 Sur-tout dans les plaisirs , tous les Ics de la terre ,
 Théodoric , Ulric , Genferic , Alaric ,
 Dont aucun ne vous vaut , selon mon pronostic.
 Mais lorsque vous aurez de victoire en victoire
 Arrondi vos Etats ainsi que votre gloire ,
 Daignez vous souvenir que ma tremblante voix ,
 En chantant vos vertus , présagea vos exploits.
 Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême ,
 Votre main mille fois m'écrivoit , *je vous aime*.
 Adieu , Grand Politique & rapide Vainqueur ,
 Trente Etats subjugués ne valent point un cœur.

A U

R O I D E P R U S S E .

L E T T R E I I I . *

DU Héros de la Germanie
 Et du plus bel esprit des Rois ,
 Je n'ai reçu depuis trois mois
 Ni beaux Vers , ni Prose polie ;
 Ma Muse en est en létargie.

* *A Paris ce 1. Novembre 1744. |*

EN VERS.

Je me réveille aux fiets accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui se mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la Renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette Déesse vagabonde,
De Frédéric & de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière;
Ces noms qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils sont toujours entrelassés.

Quels seront les heureux Poëtes,
Les Chantres boursoufflés des Rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?
C'est à vous seul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vû porter
La Lyre & la Lance d'Achille;
Vous qui rapide en votre style
Comme dans vos exploits divers
Faites de la Prose & des Vers,
Comme vous prenez une Ville.
D'Horace, heureux imitateur,
Sa gaité, son esprit, sa grace,
Ornent votre style enchanteur;
Mais votre Muse le surpasse

Dans un point cher à notre cœur ;
 L'Empereur protégeoit Horace,
 Et vous protégez l'Empereur.
 Fils de Mars & de Calliope,
 Et digne de ces deux grands noms,
 Faite le destin de l'Europe,
 Et daignez faire des Chançons ;
 Et quand Thémis avec Bellone,
 Par votre main raffermira
 Des Césars le funeste Trône ;
 Quand le Hongrois cultivera
 A l'abri d'une Paix profonde,
 Du Tokaj la vigne féconde ;
 Quand par-tout son vin se boira,
 Qu'en le bûyant on chantera
 Les Pacificateurs du monde ;
 Mon Prince à Berlin reviendra,
 Mon Prince à son Peuple qui l'aime,
 Libéralement donnera
 Un nouvel & bel Opéra,
 Qu'il aura composé lui-même.
 Chaque Auteur vous applaudira ;
 Car tout envieux que nous sommes
 Et du mérite & d'un grand nom,
 Un Poëte est toujours fort bon
 A la tête de cent mille hommes.
 Mais, croyez-moi, d'un tel secours
 Vous n'avez pas besoin pour plaire,
 Fussiez-vous pauvre comme Homère,
 Comme lui vous vivrez toujours.

Pardon , si ma plume légère ,
 Que souvent la vôtre enhardit ,
 Écrit toujours au bel-esprit ,
 Beaucoup plus qu'au Roi qu'on révère.
 Le Nord à vos sanglans progrès ,
 Vit des Rois le plus formidable ;
 Moi qui vous approchai de près ,
 Je n'y vis que le plus aimable.

A M O N S I E U R
 LE D U C D E S U L L Y.

L E T T R E I V. *

J' I R A I chez vous , Duc adorable ,
 Vous , dont le goût , la vérité ,
 L'esprit , la candeur , la bonté ,
 Et la douceur inaltérable ,
 Font respecter la volupté ,
 Et rendent la sagesse aimable.
 Que dans ce champêtre séjour ,
 Je me fais un plaisir extrême
 De parler sur la fin du jour ,
 De vers , de musique & d'amour ,
 Et pas un seul mot du Système , †

* A Paris le 18. Août 1720.

† Le Système de Mr. Lavoisier , qui bouleversa la France
 en 1720.

L E T T R E S

De ce Système tant vanté ,
 Par qui nos Héros de Finance
 Embourfent l'argent de la France ,
 Et le tout par pure bonté.
 Pareils à la vieille Sybille ,
 Dont il est parlé dans *Virgile* ,
 Qui possédant pour tout trésor ,
 Des recettes d'Energumène ,
 Prend du Troyen le rameau d'or ,
 Et lui rend des feuilles de chêne.

Peut-être les larmes aux yeux ,
 Je vous apprendrai pour nouvelle
 Le trépas de ce vieux gouteux ,
 Qu'anima l'esprit de *Chapelle*.
 L'éternel Abbé de *Chaulieu*
 Paraîtra bientôt devant Dieu ;
 Et si d'une Muse féconde ,
 Les Vers aimables & polis
 Sauvent une ame en l'autre monde ,
 Il ira droit en Paradis.
 L'autre jour à son agonie ,
 Son Curé vint de grand matin
 Lui donner en cérémonie ,
 Avec son Huile & son Latin ,
 Un passe-port pour l'autre vie.
 Il vit tous ses péchés lavez
 D'un petit mot de pénitence ,
 Et reçut ce que vous sçavez ,
 Avec beaucoup de bienfiance ;

EN VERS.

79

Il fit même un très-beau Sermon,
Qui satisfit tout l'Auditoire.

Tout haut il demanda pardon
D'avoir eu trop de vaine gloire.

C'étoit là, dit-il, le péché
Dont il fut le plus entiché ;

Car on sçait qu'il étoit Poète ;
Et que sur ce point tout Auteur,

Ainsi que tout Prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.

Il sera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeste ;

Sa perte au Parnasse est funeste ;
Presque seul il étoit resté

D'un siècle plein de politesse.

On dit qu'aujourd'hui la jeunesse

A fait à la délicatesse

Succéder la grossièreté,

La débauche à la volupté,

Et la vaine & lâche paresse

A cette sage oisiveté,

Que l'étude occupoit sans cesse.

Pour notre petit Génouville,

Si digne du siècle passé

Et des faiseurs de Vaudeville,

Il me paraît très-empressé

D'abandonner pour vous la Ville.

Le Systême n'a point gâté

Son esprit aimable & facile ;

Il a toujours le même style,

Et toujours la même gaité.
 Je sçai que par déloïauté,
 Ce fripon n'aguère a tâté
 De la Maîtresse tant jolie,
 Dont j'étois si fort entêté ;
 Il rit de cette perfidie,
 Et j'aurois pû m'en courroucer ;
 Mais je sçai qu'il faut se passer
 Des bagatelles dans la vie.

A M O N S I E U R
 L E D U C
 D E L A F E U I L L A D E .

L E T T R E V .

C O N S E R V E Z précieusement
 L'imagination fleurie
 Et la bonne plaisanterie,
 Dont vous possédez l'agrément,
 Au défaut du tempérament
 Dont vous vous vantez hardiment,
 Et que tout le monde vous nie.
 La Dame, qui depuis long-tems
 Connaît à fond votre personne,
 A dit : Hélas ! je lui pardonne

D'en vouloir imposer aux gens ;
 Son esprit est dans son printems ;
 Mais son corps est dans son automne,
 Adieu, Monsieur le Gouverneur,
 Non plus de Province frontière,
 Mais d'une beauté singulière,
 Qui par son esprit, par son cœur,
 Et par son humeur libertine,
 De jour en jour fait grand honneur
 Au Gouverneur qui l'endoctrine ;
 Priez le Seigneur seulement,
 Qu'il empêche que Cythérée
 Ne substitue incessamment
 Quelque jeune & frais Lieutenant,
 Qui feroit sans vous son entrée
 Dans un si beau Gouvernement.

A M R L E M A R É C H A L
 D E V I L L A R S.

L E T T R E V I. *

JE me flattois de l'espérance
 D'aller goûter quelque repos.
 Dans votre Maison de plaisance ;
 Mais *Vinache* † a ma confiance,

* En 1721.

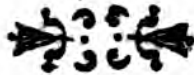
† Médecin empirique.

L E T T R E S

Et j'ai donné la préférence ,
 Sur le plus grand de nos Héros ,
 Au plus grand Charlatan de France.
 Ce discours vous déplaira fort ,
 Et je confesse que j'ai tort
 De parler du soin de ma vie ,
 A celui qui n'eut d'autre envie
 Que de chercher par-tout la mort.
 Mais souffrez que je vous réponde ,
 Sans m'attirer votre courroux ,
 Que j'ai plus de raison que vous
 De vouloir rester dans ce monde ;
 Car si quelque coup de canon ,
 Dans vos beaux jours brillans de gloire ,
 Vous eût envoyé chez Pluton ,
 Voyez la consolation
 Que vous auriez dans la nuit noire ,
 Lorsque vous sçauriez la façon
 Dont vous auroit traité l'Histoire ?
 Paris vous eût premièrement
 Fait un Service fort célèbre ,
 En présence du Parlement ;
 Et quelque Prélat ignorant
 Auroit prononcé hardiment
 Une longue Oraison funèbre ,
 Qu'il n'eût pas faite assurément.
 Puis en vertueux Capitaine
 On vous auroit proprement mis
 Dans l'Eglise de saint Denis ,
 Entre du Guesclin & Turenne.

Mais si quelque jour , moi chétif ,
 J'allois passer le noir esquif ,
 Je n'aurois qu'une vile bière ,
 Deux Prêtres s'en iroient gaiment ,
 Porter ma figure légère ,
 Et la loger mesquinement
 Dans un recoin du cimetière.
 Mes nièces , au lieu de prière ,
 Et mon Janséniste de frère , *
 Riroient à mon enterrement ;
 Et j'aurois l'honneur seulement ,
 Que quelque Muse médifante ,
 M'affubleroit pour monument
 D'une Epitaphe impertinente.
 Vous voyez donc très-clairement
 Qu'il est bon que je me conserve ,
 Pour être encor témoin long-tems
 De tous les exploits éclatans
 Que le Seigneur Dieu vous réserve.

* L'Auteur avoit un frère, Trésorier de la Chambre
 des Comptes, qui étoit en effet un Janséniste outré, &
 qui se brouilloit toujours avec son frere, toutes les fois
 que celui-ci disoit du bien des Jésuites.



A M A D A M E

D E G O N D R I N ,

Depuis Madame la Comtesse DE TOULOUSE,
sur le péril qu'elle avoit couru en
traversant la Loire en 1719.

L E T T R E VII.

S C A V E Z - V O U S , Gentille Douairiere,
Ce que dans Sully l'on faisoit,
Lorsqu'Eole vous conduisoit
D'une si terrible manière ?
Le malin Périgni rioit ,
Et pour vous déjà préparoit
Une Epitaphe familière ,
Disant qu'on vous repêcheroit
Incessamment dans la rivière ,
Et qu'alors il observeroit
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hazard lui cacheroit.
Cependant l'Espar , la Valière ,
Guiche , Sully , tout soupiroit ;
Rouffi parloit peu , mais juroit ;
Et l'Abbé Courtin qui pleuroit ,

EN VERS.

85

En voyant votre heure dernière,
Adressoit à Dieu sa prière,
Et pour vous tout bas murmuroit
Quelque Oraison de son Bréviaire,
Qu'alors, contre son ordinaire,
Dévotement il frédonnoit,
Dont à peine il se souvenoit,
Et que même il n'entendoit guère.
Mais quel spectacle ! j'envisage
Les Amours qui de tous côtés
S'opposent à l'affreuse rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois ; ils sont à la nage,
Et plongés jusqu'au cou dans l'eau ;
Ils conduisent votre bateau,
Et vous voilà sur le rivage.
GONDRI N, songez à faire usage
Des jours qu'Amour a conservés ;
C'est pour lui qu'il les a sauvés,
Il a des droits sur son ouvrage.



A M O N S I E U R
 D E G E N O N V I L L E ,
 S U R U N E M A L A D I E .

L E T T R E V I I I . *

NE me soupçonne point de cette vanité
 Qu'a notre ami *Chaulieu* de parler de lui-même ;
 Et laisse-moi jouir de la douceur extrême
 De t'ouvrir avec liberté
 Un cœur qui te plaît & qui t'aime.
 De ma Muse en mes premiers ans
 Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore ,
 Tu vis la calomnie avec ses noirs serpens ,
 Des plus beaux jours de mon printemps
 Obscurcir la naissante aurore.
 D'une injuste prison je subis la rigueur ;
 Mais tout au moins de mon malheur
 Je sçus tirer quelque avantage ;
 J'appris à m'endurcir contre l'adversité ,
 Et je me vis un grand courage
 Que je n'attendois pas de la légèreté
 Et des erreurs de mon jeune âge.

* Cette Lettre est de l'année 1719.

Dieux ! que n'ai-je eu depuis la même fermeté !

Mais à de moindres allarmes

Mon cœur n'a point résisté.

Tu sçais combien l'amour m'a fait verser de larmes ,

Fripon , tu le sçais trop bien ;

Toi dont l'amoureuse adresse

M'ôta mon unique bien ;

Toi dont la délicatesse ,

Par un sentiment fort humain ,

Aima mieux ravir ma Maîtresse

Que de la tenir de ma main.

Mais je t'aimai toujours , tout ingrat & vaurien ;

Je te pardonnai tout avec un cœur Chrétien ,

Et ma facilité fit grace à ta faiblesse.

Hélas ! Pourquoi parler encor de mes amours !

Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie ;

Aujourd'hui la maladie

En éteint le flambeau peut-être pour toujours.

De mes ans passagers la trame est racourcie ,

Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs ;

Mon cœur est étonné de se voir sans désirs.

Dans cet état il ne me reste

Qu'un assemblage vain de sentimens confus ,

Un présent douloureux , un avenir funeste ,

Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.

Pour comble de malheur , je sens de ma pensée

Se déranger les ressorts ;

Mon esprit m'abandonne , & mon ame éclipsee

Perd en moi de son être & meurt avant mon corps.

Est-ce là ce rayon de l'Essence Suprême

Qu'on nous peint, si lumineux ?
 Est ce là cet esprit survivant à nous-même ?
 Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux ;
 Hélas ! périroit-il de même !
 Je ne sçais ; mais j'ose espérer
 Que de la mort, du tems & des destins le maître,
 Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,
 Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

A M A D A M E

DE FONTAINE-MARTEL.*

L E T T R E I X. †

O Très-singulière Martel !
 J'ai pour vous estime profonde ;
 C'est dans votre petit hôtel,
 C'est sur vos soupers que je fonde
 Mon plaisir, le seul bien réel
 Qu'un honnête-homme ait en ce monde.
 Il est vrai qu'un peu je vous gronde ;
 Mais malgré cette liberté,
 Mon cœur vous trouve, en vérité,
 Femme à peu de femmes seconde ;

* La Comtesse de Fontaine-Martel, fille du Président Desbordes ; elle étoit telle qu'elle est peinte ici. Sa maison étoit très-libre & très-aimable.

† En 1732.

Car , fous vos cornettes de nuit ,
 Sans préjugés & fans faiblesse ,
 Vous logez esprit qui séduit
 Et qui tient fort à la sagesse.
 Or votre sagesse n'est pas
 Cette pointilleuse harpie ,
 Qui raisonne sur tous les cas ,
 Et qui , triste sœur de l'envie ,
 Ouvrant un gosier édenté
 Contre la tendre volupté ,
 Toujours prêche , argumente & crie ;
 Mais celle , qui , si doucement ,
 Sans effort & sans industrie ,
 Se bornant toute au sentiment ,
 Sçait jusques au dernier moment
 Répandre un charme sur la vie.
 Voyez-vous pas de tous côtés
 De très-décépites Beautés ,
 Pleurant de n'être plus aimables ,
 Dans leur besoin de passion ,
 S'affoler de dévotion ,
 Et rechercher l'ambition
 D'être bégueules respectables ?
 Bien loin de cette triste erreur ,
 Vous avez , au lieu des Vigiles ,
 Des soupers longs , gais & tranquilles ;
 Des Vers aimables & faciles ,
 Au lieu des fatras inutiles
 De *Quesnel* , & de *le Tourneur* ,
Voltaire , au lieu d'un Directeur ;
 Tome III.

Et pour mieux chasser toute angoisse ,
 Au Curé , préférant *Campra* , *
 Vous avez loge à l'Opéra ,
 Au lieu de banc dans la Paroisse ;
 Et ce qui rend mon sort plus doux ,
 C'est que ma Maîtresse chez vous ,
 La liberté , se voit logée ;
 Cette liberté mitigée ,
 A l'œil couvert , au front serein ,
 A la démarche dégagée ,
 N'étant ni Prude , ni Catin ,
 Décente , & jamais arrangée ,
 Souriant d'un souris badin
 A ces paroles chatouilleuses ,
 Qui font baisser un œil malin
 A Mesdames les Précieuses.
 C'est-là qu'on trouve la gaîté ,
 Cette sœur de la Liberté ,
 Jamais aigre dans la satire ,
 Toujours vive dans les bons mots ,
 Se moquant quelquefois des fots ,
 Et très-Souvent , mais à propos ,
 Permettant au sage de rire.
 Que le Ciel bénisse le cours
 D'un sort aussi doux que le vôtre ,
Martel ; l'automne de vos jours ,
 Vaut mieux que le printems d'un autre.

* Musicien qui a fait de jolis Opéra.

L E T T R E *

*Ecritte de Plombieres à M. PALLU ,
Intendant de Lyon.*

DU fond de cet antre pierreux ,
Entre deux montagnes cornues ,
Sous un ciel noir & pluvieux ,
Où les tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues ,
Près d'un bain chaud , toujours croté ,
Plein d'une eau qui fume & bouillonne ,
Où tout malade empaqueté ,
Et tout hypocondre entêté ,
Qui de son mal toujours raisonne ,
Se baigne , s'enfume & se donne
La question pour la santé.

De cet antre , où je vois venir
D'impotentes sempiternelles ,
Qui toutes pensent rajeunir ;
Un petit nombre de pucelles ;
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudroient le redevenir ;
Où par le Coche on nous amène
De vieux Citadins de Nancy ,
Avec l'attribut de Lorraine
Que nous rapporterons d'ici.

Août 1729.

H ij

De ces lieux , où l'ennui foisonne ,
J'ose encore écrire à *Paris*.

Malgré *Phæbus* qui m'abandonne ,
J'invoque l'amour & les ris ;
Ils connaissent peu ma personne ;
Mais c'est à *PALLU* que j'écris ,
Alcibiade me l'ordonne.

* Alcibiade , qu'à la Cour
Nous vîmes briller tour-à-tour ,
Par ses graces , par son courage ;
Gay , généreux , tendre , volage ,
Et séducteur comme l'amour ,
Dont il fut la brillante image.
L'amour , ou le tems l'a défait
Du beau vice d'être infidèle ;
Il prétend d'un Amant parfait
Être devenu le modèle.

J'ignore quel objet charmant
A produit ce grand changement
Et fait sa conquête nouvelle ;
Mais , qui que vous soyiez , la Belle ,
Je vous en fais mon compliment.

On pourroit bien , à l'avanture ,
Choisir un autre Greluchon ,
Plus Alcide pour la figure ,
Et pour le cœur plus Céladon ;
Mais quelqu'un plus aimable ? Non ,
Il n'en est point dans la nature ;
Car , Madame , où trouvera-t-on

* Le Duc de Richelieu.

D'un ami la discrétion ,
 D'un vieux Seigneur la politesse ,
 Avec l'imagination
 Et les graces de la jeunesse ,
 Un tour de conversation ,
 Sans empressement , sans paresse ,
 Et l'esprit monté sur le ton
 Qui plaît à gens de toute espèce ?
 Et n'est-ce rien d'avoir tâté
 Trois ans de la formalité
 Dont on assomme une Ambassade ,
 Sans nous avoir rien rapporté
 De la pesante gravité
 Dont cent Ministres font parade ?
 A ce portrait si peu flatté ,
 Qui ne voit mon Alcibiade ?

 A U M Ê M E ,

*Pour lui demander la grace d'un Juif arrêté
 par les Gardes de la Douane. . . . 1744.*

BEni soit l'ancien Testament , qui me fournit
 l'occasion de vous dire que de tous ceux qui adorent
 le Nouveau , il n'y a personne qui vous soit plus
 attaché que moi. Un descendant de Jacob , honnête
 Fripier , comme tous ces Messieurs , en attendant
 le Messie , attend aussi votre protection , dont il a

plus de besoin. Les Gens du premier métier de Saint Matthieu, qui fouillent les Juifs & les Chrétiens aux portes de votre Ville, ont saisi je ne fais quoi dans la culotte d'un Page Israélite appartenant au circoncis qui aura l'honneur de vous présenter ce billet en toute humilité. Permettez - moi, à tout hafard, de joindre mes Amen aux siens. Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris, comme Moïse vit Dieu, il me seroit bien doux de vous voir long-tems face à face (si le mot de face est fait pour moi.) Conservez vos bontés à votre ancien & éternel serviteur, qui vous aime de tout son cœur.

A M O N S I E U R
D E F O R M O N T ,

En lui renvoyant les Œuvres de Descartes
& de Mallebranche.

L E T T R E X I.

R I M E U R charmant, plein de raison,
Philosophe entouré de graces,
Epicure, avec Apollon,
S'empresse à marcher sur vos traces.
Je renonce au fatras obscur
Du grand reveur de l'Oratoire * ,

* Mallebranche.

Qui croit parler de l'esprit pur ,
Ou qui veut nous le faire accroire ;
Nous disant qu'on peut , à coup sûr ,
Entretenir Dieu dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour *René* * le Visionnaire ;
Songeur de la nouvelle Loi ,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire.
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles ;
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles ,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde Antiquité.
Dans sa cervelle trop féconde ,
Il prend d'un air fort important ,
Des dez pour arranger le monde ;
Bridoye en auroit fait autant.
Adieu. Je vais chez ma *Silvie* ;
Un esprit fait comme le mien ,
Goûte bien mieux son entretien ,
Qu'un Roman de Philosophie.
De ses attraits toujours frappé ,
Je ne la croi pas trop fidelle ;
Mais puisqu'il faut être trompé ,
Je ne veux l'être que par elle.

* Descartes.

A M O N S I E U R
L E P R É S I D E N T
H E N A U L T.

*L E T T R E X I I I . **

V O U S , qui de la Chronologie
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle Poësie ;
Vous , qui de la Philosophie
Avez fondé les profondeurs ,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagerent votre vie ;
H E N A U L T , dite-moi , je vous prie ,
Par quel art , par quelle magie ,
Parmi tant de succès flatteurs ,
Vous avez désarmé l'envie ;
Tandis que moi , placé plus bas ,
Qui devrois être inconnu d'elle ,
Je vois chaque jour la cruelle
Verfer ses poisons sur mes pas ;

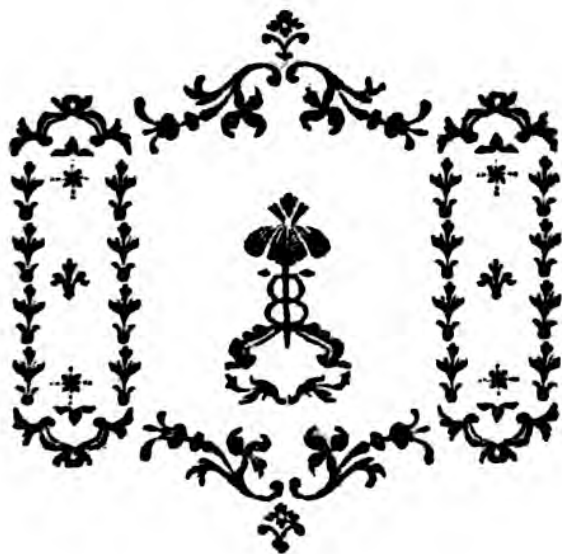
A Luneville ce 28 Novembre 1748.

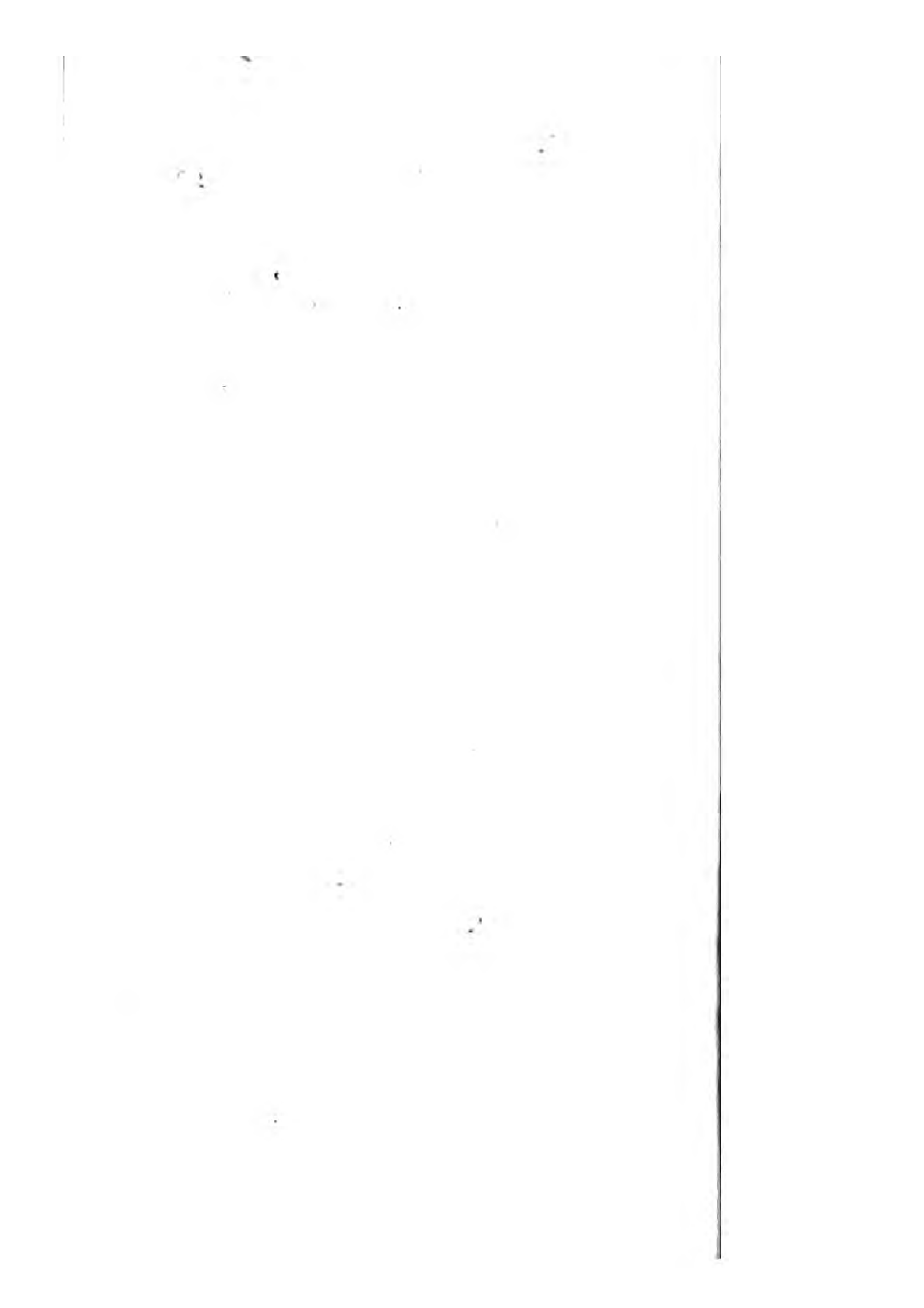
Il ne faut point s'en faire accroire ,
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du Temple de Mémoire ;
Aux fots vous fçûtes vous cacher ;
Je parus trop chercher la gloire ,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne , l'honneur d'un bocage ,
Domine sur mille arbrisseaux ,
On respecte ses verds rameaux ,
Et l'on danse sous son ombrage ;
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon ,
On l'en arrache avec colére.
Je plains le sort de tout Auteur ,
Que les autres ne plaignent guères ;
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur ,
Que des beaux esprits serviteur ,
Il évite ses chers Confrères.
Montagne , cet Auteur charmant ,
Tour-à-tour profond & frivole ,
Dans son château paisiblement ,
Loin de tout frondeur malévole ,
Doutoit de tout impunément ,
Et se moquoit très-librement
Des bavards fourés de l'Ecole ;
Mais quand son élève Charon ,
Plus retenu , plus méthodique ,
De sagesse donna leçon ,

L E T T R E S

Il fut prêt de périr , dit-on ,
 Par la haine théologique.
 Les lieux , les tems , l'occasion
 Font votre gloire ou votre chute ;
 Hier on aimoit votre nom ,
 Aujourd'hui l'on vous persécute.
 La Grèce à l'insensé Pyrrhon
 Fait élever une statue ;
 Socrate prêche la raison ,
 Et Socrate boit la ciguë.
 Heureux qui dans d'obscurs travaux
 A soi-même se rend utile ;
 Il faudroit , pour vivre tranquile ,
 Des amis & point de rivaux.
 La gloire est toujours inquiète ,
 Le bel esprit est un tourment ,
 On est dupe de son talent ;
 C'est comme une épouse coquette ,
 Il lui faut toujours quelque amant ;
 Sa vanité qui vous obsède ,
 S'expose à tout imprudemment ;
 Elle est des autres l'agrément ,
 Et le mal de qui la possède.
 Mais finissons ce triste ton ,
 Est-il si malheureux de plaire ?
 L'envie est un mal nécessaire ,
 C'est un petit coup d'aiguillon
 Qui vous force encor à mieux faire ;
 Dans la carrière des vertus
 L'ame noble en est excitée ;

Virgile avoit son Mœvius ,
Hercule avoit son Euristée.
Que m'importent de vains discours ,
Qui s'envolent & qu'on oublie ;
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des Cours ,
Sans intrigue , sans jalousie ,
Auprès d'un Roi sans Courtisans ,
Près de Boufflers & d'Emilie ,
Je les vois & je les entens ,
Il faut bien que je fasse envie.

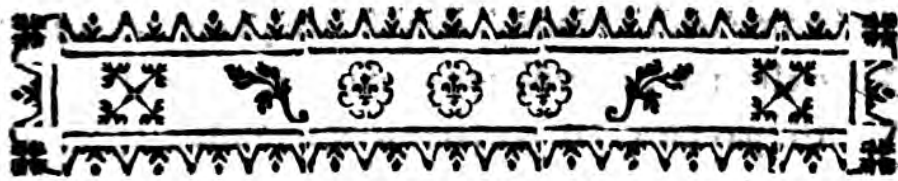




DISCOURS
EN VERS.



(1)



I. DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

AMI, dont la vertu, toujours facile & pure,
 A suivi par raison l'instinct de la nature ;
 Qui sçais à ton état conformer tes desirs,
 Satisfait sans fortune, & sage en tes plaisirs ;
 Heureux qui, comme toi, docile à son génie,
 Dirigea prudemment la course de sa vie ;
 Son cœur n'entend jamais la voix du repentir ;
 Enfermé dans sa sphère, il n'en veut point sortir.
 Les états sont égaux ; mais les hommes différent.
 Où l'imprudent périt, les habiles prospèrent.
 Le bonheur est le port où tendent les humains.
 Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains.
 Le Ciel, pour aborder cette rive étrangère,
 Accorde à tout mortel une barque légère.
 Ainsi que les secours, les dangers sont égaux.
 Qu'importe, quand l'orage a soulevé les eaux,
 Que ta poupe soit peinte & que ton mât déploie
 Une voile de pourpre & des cables de soye ?
 L'Art du Pilote est tout ; & pour dompter les vents
 Il faut la main du sage & non des ornemens.

Eh quoi ! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre ?
 N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
 Le Ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?

La femme d'un Commis , dans le fond d'un Bureau ;
 Vaut-elle une Princesse auprès du Trône assise ?
 N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'Eglise ,
 D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou verd ,
 Que d'aller , d'un vil froc , obscurément couvert ,
 Recevoir à genoux , après Laude ou Matine ,
 De son Prieur cloîtré vingt coups de discipline ?
 Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux ,
 Qu'un Clerc enseveli dans un Greffe poudreux ?
 Non ; Dieu seroit injuste , & la sage nature
 Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
 Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
 Au char de la fortune attache le bonheur ?
 Un jeune Colonel a souvent l'impudence
 De passer en plaisirs un Maréchal de France.
Etre heureux comme un Roi , dit le peuple hébété ,
 Hélas ! pour le bonheur que fait la Majesté ?
 En vain sur ses grandeurs un Monarque s'appuye ,
 Il gémit quelquefois , & bien souvent s'ennuye .
 Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil .
 Animal composé de bassesse & d'orgueil ,
 Accablé de dégoûts en inspirant l'envie ,
 Tour à tour on t'encense & l'on te calomnie .
 Di-moi ; qu'as-tu gagné dans la chambre du Roi ?
 Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi .
 Sur les épaisses Tours de notre Observatoire ,
 Un jour en consultant leur céleste grimoire ,
 Des enfans d'Uranie un essain curieux ,
 D'un tube de cent piés braqué contre les Cieux ,
 Epioit les secrets du monde planétaire ;
 Un manant s'écria , ces sorciers ont beau faire ,

Les Astres sont pour nous aussi-bien que pour eux.
 On en peut dire autant du secret d'être heureux.
 Le simple, l'ignorant, pourvû d'un instinct sage,
 En est tout aussi près au fond de son village,
 Que le fat important qui pense le tenir,
 Et le triste sçavant qui croit le définir.

On dit qu'avant la boëte apportée à Pandore,
 Nous étions tous égaux; nous le sommes encore.
 Avoir les mêmes droits à la félicité,
 C'est pour nous la parfaite & seule égalité.
 Voi-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres,
 Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
 Qui détournent ces eaux, qui la bêche à la main,
 Fertilisent la terre en déchirant son sein?
 Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
 De ces Pasteurs galans qu'a chantés *Fontenelle*.
 Ce n'est point *Timarette*, & le tendre *Tyrçis*,
 De roses couronnés, sous des myrthes assis,
 Entrelassant leurs noms sur l'écorce des chênes,
 Vantant avec esprit leurs plaisirs & leurs peines.
 C'est *Pierrot*, c'est *Colin*, dont les bras vigoureux
 Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
 Je les vois halerans & couverts de poussière,
 Bravant dans ces travaux, chaque jour répétés,
 Et le froid des hyvers & le feu des étés.
 Ils chantent cependant; leur voix fausse & rustique
 Gaiment de *Pellegrin* détonne un vieux Cantique.
 La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
 Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
 Si *Colin* voit Paris, ce fracas de merveilles

Sans rien dire à son cœur assourdit ses oreilles.
 Il ne désire point ces plaisirs turbulens ;
 Il ne les conçoit pas , il regrette ses champs.
 Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle ,
 Et tandis que Damis , courant de belle en belle ,
 Sous des lambris dorés & vernis par Martin ,
 Des intrigues du tems composant son destin ,
 Duppé par sa maîtresse , & haï par sa femme ,
 Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa flâme ,
 Quitte *Æglé* qu'il aimoit , pour *Cloris* qui le fuit ,
 Et prend pour volupté le scandale & le bruit ;
Colin , plus vigoureux , & pourtant plus fidèle ,
 Revole vers *Lisette* en la saison nouvelle.
 Il vient , après trois mois de regrets & d'ennui ,
 Lui présenter des dons aussi simples que lui.
 Il n'a point à donner ces riches bagatelles
 Qu'*Hébert* vend à crédit pour tromper tant de belles.
 Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur ;
 Il n'en a pas besoin ; c'est le fard du bonheur.

L'Aigle fière & rapide , aux aîles étendues ,
 Suit l'objet de sa flâme élançé dans les nues.
 Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
 Cherche en paix sa génisse & plaît en mugissant.
 Au retour du Printems la douce *Philoméle*
 Attendrit par ses chants sa compagne fidelle ;
 Et du sein des buissons , le moucheron léger
 Se mêle , en bourdonnant , aux insectes de l'air.
 De son être content , qui d'entr'eux s'inquiète
 S'il est quelqu'autre espèce , ou plus ou moins parfaite ?
 Et qu'importe à mon sort , à mes plaisirs présens ,
 Qu'il soit d'autres heureux , qu'il soit des biens plus grands

Mais quoi ! cet indigent , ce mortel famélique ,
 Cet objet dégoûtant de la pitié publique ,
 D'un cadavre vivant traînant le reste affreux ,
 Respirant pour souffrir , est-il un homme heureux ?
 Non , sans doute ; & Thamas qu'un esclave détrône ,
 Ce Visir déposé , ce Grand qu'on emprisonne ,
 Ont-ils des jours serains , quand ils sont dans les fers ?
 Tout état a ses maux , tout homme a ses revers.
 Moins hardi dans la paix , plus actif dans la guerre ,
 Charle auroit sous ses loix retenu l'Angleterre ,
 Et *Dufresni* , plus sage & moins dissipateur ,
 Ne fût point mort de faim , digne mort d'un Auteur.
 Tout est égal enfin : la Cour a ses fatigues ;
 L'Eglise a ses combats ; la Guerre a ses intrigues.
 Le mérite modeste est souvent obscurci.
 Le malheur est par-tout ; mais le bonheur aussi.
 Ce n'est point la grandeur , ce n'est point la bassesse ,
 Le bien , la pauvreté , l'âge mûr , la jeunesse ,
 Qui fait ou l'infortune , ou la félicité.

Jadis le pauvre *Irus* , honteux & rebuté ,
 Contemplant de *Crésus* l'orgueilleuse opulence ,
 Murmuroit hautement contre la Providence.
 Que d'honneurs ! disoit-il ; que d'éclat ! que de bien !
 Que *Crésus* est heureux ! Il a tout , & moi rien.
 Comme il disoit ces mots , une armée en furie
 Attaque en son Palais le Tyran de Carie.
 De ses vils Courtisans il est abandonné ;
 Il fuit ; on le poursuit : il est pris , enchaîné ;
 On pille ses trésors , on ravit ses maîtresses ;
 Il pleure ; il apperçoit au fort de ses détresses ,

108 I. DISCOURS.

Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus boit avec les vainqueurs.
O Jupiter ! dit-il ; O sort inexorable !
Irus est trop heureux , je suis seul misérable.
Ils se trompoient tous deux ; & nous nous trompons tous,
Quand du destin d'un autre , avidement jaloux ,
Nous cédon's à l'éclat qu'un beau dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abysme.
La joie est passagère , & le rire est trompeur.

Hélas ! Où donc chercher , où trouver le bonheur ?
En tous lieux , en tout tems , dans toute la nature ;
Nulle part tout entier , par-tout avec mesure ;
Et par-tout passager , hors dans son seul Auteur.
Il est semblable au feu , dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue ,
Descend dans les rochers , s'élève dans la nue ,
Va rougir le corail dans le sable des mers ,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.
Mortel , en quelque état que le Ciel t'ait fait naître ,
Sois soumis , sois contents , & rend grace à ton Maître.



II. DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

DA N S le cours de nos ans , étroit & court passage,
 Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
 Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
 Dépend-il de moi-même ? Est ce un présent des Cieux ?
 Est-il comme l'esprit , la beauté , la naissance ,
 Partage indépendant de l'humaine prudence ?
 Suis-je libre en effet ? ou mon ame & mon corps
 Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
 Enfin , ma volonté qui me meut , qui m'entraîne ,
 Dans le palais de l'ame , est-elle esclave ou reine ?
 Obscurément plongé dans ce doute cruel ,
 Mes yeux chargés de pleurs se tournoient vers le Ciel ;
 Lorsqu'un de ces esprits , que le souverain Etre
 Plaça près de son Trône , & fit pour le connaître ,
 Qui respirent dans lui , qui brûlent de ses feux ,
 Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux ;
 Car on voit quelquefois ces fils de la lumière ,
 Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossière ,
 Et fuir obstinément tout Docteur orgueilleux ,
 Qui dans sa chaire assis , pense être au-dessus d'eux ;
 Et le cerveau troublé des vapeurs d'un système ,
 Prend ses brouillards épais pour le jour du Ciel même .

110 II. DISCOURS.

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble, & ton ame sincère,
Puisqu'elle sçait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi ;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout Ette qui pense,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant,
C'est l'attribut divin de l'Ette Tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'Univers nâquit.
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, & Roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains la nature est forcée,
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphirs,
A ta propre pensée, & même à tes désirs.
Ah ! sans la liberté que seroient donc nos ames ?
Mobiles agités par d'invisibles flâmes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre Ette, en un mot, rien ne seroit à nous.
D'un Artisan suprême, impuissantes machines,
Automates pensans, mûs par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.
Comment sans liberté serions-nous ses images ?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.

DE LA LIBERTÉ. 111

Dans les Cieux, sur la terre, il n'est plus de justice,
Pucelle est sans vertus, * Desfontaines sans vice.

Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce cahos du monde est fait pour les méchans.

L'oppresser insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Miriwis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'Auteur :
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole ;
C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix
Seroit l'Auteur du trouble & le Dieu des forfaits.
Les tristes Partisans de ce dogme effroyable
Diroient-ils rien de plus, s'ils adoroient le diable ?

J'étois, à ce discours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laisse encor à peine entrevoir la lumière.

J'osai répondre enfin d'une timide voix :
Interprète sacré des éternelles loix,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de faiblesses
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
Il le suit, il s'égare ; & toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce Roi du monde, & si libre & si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage ?

* L'Abbé Pucelle, célèbre Conseiller au Parlement.
L'Abbé Desfontaines, homme souvent repris de Justice,
& qui tenoit une boutique ouverte, où il vendoit des
louanges & des satires.

112 II. DISCOURS.

L'Esprit consolateur à ces mots répondit :
 Quelle douleur injuste accable ton esprit !
 La liberté , dis-tu , t'est quelquefois ravie :
 Dieu te la devoit-il immuable , infinie ,
 Egale en tout état , en tout tems , en tout lieu ?
 Tes destins font d'un homme , & tes vœux font d'un Dieu .
 Quoi ! dans cet Océan , cet atôme qui nage ,
 Dira : L'immensité doit être mon partage .
 Non , tout est faible en toi , changeant & limité ;
 Ta force , ton esprit , tes talens , ta beauté .

La nature , en tout sens , a des bornes prescrites ,
 Et le pouvoir humain seroit seul sans limites !
 Mais , di-moi , quand ton cœur formé de passions ,
 Se rend malgré lui-même à leurs impressions ;
 Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue ,
 Tu l'avois donc en toi , puisque tu l'as perdue ?
 Une fièvre brûlante attaquant tes ressorts ,
 Vient à pas inégaux miter ton faible corps .
 Mais quoi ! par ce danger répandu sur ta vie
 Ta santé pour jamais n'est point anéantie .
 On te voit revenir des portes de la mort ,
 Plus ferme , plus content , plus tempérant , plus fort .
 Connais mieux l'heureux don que ton chagrin reclame .
 La liberté dans l'homme est la santé de l'ame .
 On la perd quelquefois : la soif de la grandeur ,
 La colère , l'orgueil , un amour suborneur ,
 D'un désir curieux les trompeuses faillies ;
 Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
 Mais contre leur assaut tu seras raffermi ;
 Prend ce livre sensé , consulte cet ami ,

(Un ami , don du Ciel , & le vrai bien du sage :)
 Voilà l'*Helvétius* , * le *Sylva* , le *Vernage* ,
 Que le Dieu des humains , prompt à les secourir ,
 Daigne leur envoyer sur le point de périr.
 Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée ,
 Quand il est en péril ait une autre pensée ?
 Voi de la liberté cet ennemi mutin ,
 Aveugle partisan d'un aveugle destin.
 Entend comme il consulte , approuve , délibère ;
 Entend de quel reproche il couvre un adversaire ;
 Voi comment d'un rival il cherche à se venger ;
 Comme il punit son fils , & le veut corriger.
 Il le croyoit donc libre ? Oui , sans doute , & lui-même
 Dément à chaque pas son funeste système.
 Il mentoit à son cœur , en voulant expliquer
 Ce dogme absurde à croire , absurde à pratiquer.
 Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave ,
 Il agit comme libre , & parle comme esclave.
 Sûr de ta liberté , rapporte à son Auteur
 Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur ;
 Commande à ta raison d'éviter ces querelles ,
 Des tyrans de l'esprit disputes immortelles ;
 Ferme en tes sentimens , & simple dans ton cœur ,
 Aime la vérité , mais pardonne à l'erreur.
 Fui les emportemens d'un zèle atrabilaire ;
 Ce mortel qui s'égare est un homme , est ton frère ;
 Sois sage pour toi seul , compatissant pour lui ;
 Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui.

* Fameux Médecins de Paris.
 Tome III.

114 II. DISCOURS.

Ainsi parloit la voix de ce Sage suprême :
Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même ;
J'allois lui demander , indiscret dans mes vœux ,
Des secrets réservés pour les peuples des Cieux ;
Ce que c'est que l'esprit , l'espace , la matière ,
L'éternité , le tems , le ressort , la lumière ,
Etranges questions , qui confondent souvent
Le profond * s'Gravesande , & le subtil Mairant ,
Et qu'expliquoit en vain , dans ses doctes chimères ,
L'Auteur des Tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais déjà s'échappant à mon œil enchanté ,
Il voloit au séjour où luit la vérité.
Il n'étoit pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-Haut , que je ne puis comprendre.
Mes yeux d'un plus grand jour auroient été blessés ,
Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit assez.

* Mr s'Gravesande , Professeur à Leide , le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de Nevvton. Mr Dortous de Mairant , Gentilhomme de Béliers , Secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris.



III. DISCOURS.

DE L'ENVIE.

SI l'homme est créé libre, il doit se gouverner ;
 Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
 On ne le sçait que trop ; ces tyrans sont les vices.
 Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
 Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
 Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
 Ce bourreau de l'esprit, quel est-il ? C'est l'envie.
 L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie,
 Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer.
 Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
 Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;
 Semblable à ce Géant si connu dans la Fable,
 Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé,
 L lançant en vain les feux dont il est embrasé.
 Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde ;
 Il croit pouvoir donner des secouffes au monde ;
 Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé :
 L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
 J'ai vû des Courtisans, yvres de fausse-gloire,
 Détester dans Villars l'éclat de la victoire.
 Ils haïssoient le bras qui faisoit leur appui.
 Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.
 Ce Héros eut raison, quand cherchant les batailles,
 Il disoit à Louis : *Je ne crains que Versailles.*

116 III. DISCOURS.

Contre vos Ennemis je marche sans effroi :

Défendez-moi des miens , ils sont près de mon Roi.

Cœurs jaloux ! A quels maux êtes-vous donc en proie ?

Vos chagrins sont formés de la publique joie ;

Convives dégoûtés , l'aliment le plus doux ,

Aigri par votre bile , est un poison pour vous.

O vous , qui de l'honneur entrez dans la carrière ,

Cette route à vous seule appartient-t-elle entière ?

N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?

Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient ,

Qui de l'Asie esclave , oppresseurs arbitraires ,

Pensent ne bien regner qu'en étranglant leurs freres ?

Lorsqu'aux jeux du Théâtre, écueil de tant d'esprits ,

Une affiche nouvelle entraîne tout Paris ;

Quand *Dufréne* * & *Goffin* , d'une voix attendrie ,

Font parler *Orosmane* , *Alzire* , *Zénobie* ;

Le spectateur content , qu'un beau trait vient saisir ,

Laisse couler des pleurs , enfans de son plaisir ;

Rufus désespéré , que ce plaisir outrage ,

Pleure aussi dans un coin ; mais ses pleurs sont de rage.

Hé bien ! pauvre affligé , si ce fragile honneur ,

Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur ,

Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime ;

Mérite un tel succès , compose , efface , lime.

Le public applaudit aux vers du *Glorieux* ;

Est-ce un affront pour toi ? Courage , écris , fais mieux ;

Mais garde-toi sur-tout , si tu crains les critiques ,

D'envoyer à Paris tes *Aïeux Chimériques*. †

* *Dufréne* , célèbre Acteur de Paris. *Mademoiselle Goffin* , Actrice pleine de graces , qui joua *Zaire*.

† Mauvaise Comédie , qui n'a pu être jouée.

Ne fais plus grimacer tes odieux portraits ,
 Sous des craïons grossiers , pillés chez *Rabelais*.
 Tôt ou tard on condamne un rimeur fatirique ,
 Dont la moderne Muse emprunte un air gothique ,
 Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot ,
 Couvre son peu d'esprit des phrases de *Marot*.
 Ce jargon dans un conte est encor supportable ;
 Mais le vrai veut un air , un ton plus respectable.
 Si tu veux , faux dévot , séduire un sot lecteur ,
 Au miel d'un froid sermon, mêle un peu moins d'aigreur,
 Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage ;
 Singe de la vertu , masque mieux ton visage ;
 La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager ;
 C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.
 Erige un monument plus haut que son trophée ;
 Mais pour siffler *Rameau* , l'on doit être un Orphée ;
 Il faut être Pfiché pour censurer Vénus.
 Eh ! Pourquoi censurer ? Quel triste & vain abus !
 On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.
 Qu'a servi contre Bayle une infâme cabale ?
 Par le fougueux Jurieu * Bayle persécuté
 Sera des bons esprits à jamais respecté ,

* Jurieu étoit un Ministre Protestant , qui s'acharna contre Bayle & contre le bon sens ; il écrivit en fol , & il fit le Prophète : il prédit que le Royaume de France éprouveroit des révolutions , qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle , on sçait que c'est un des grands-hommes que la France ait produits. Le Parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique , en faisant valoir son Testament , qui devoit être annullé comme celui d'un Réfugié , selon la rigueur de la loi , & qu'il déclara valide , comme le Testament d'un homme qui avoit éclairé le monde & honoré sa Patrie. L'Arrêt fut rendu sur le rapport de M. de Sénau , Conseiller.

118 III. DISCOURS.

Et le nom de Jurieu , son rival fanatique ,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Souvent dans ses chagrins un misérable Auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.

Au lever de Séjan , chez Nestor , chez Narcisse ,
Il distile à longs traits son absurde malice.

Pour lui tout est scandale & tout impiété.

Affurer que ce globe en sa course emporté
S'élève à l'Equateur , en tournant sur lui-même ;
C'est un raffinement d'erreur & de blasphème.

Malbranche est Spinosiste , & Locke en ses écrits ,
Du poison d'Epicure infecte les esprits.

Pope est un scélérat , de qui la plume impie
Ose vanter de Dieu la clémence infinie ,

Qui prétend follement , ô , le mauvais Chrétien !

Que Dieu nous aime tous , & qu'ici tout est bien.

Cent fois plus malheureux , & plus infâme encore ,
Est ce fripier d'écrits , que l'intérêt dévore ,

Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs ;
Méprisable en son goût , détestable en ses mœurs ;

Médisant qui se plaint des brocards qu'il effuie ;

Satirique ennuyeux , disant que tout l'ennuie ;

Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris ,

Et le prouvant très-bien , du moins par ses écrits.

On peut à Despréaux pardonner la satire ;

Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.

Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs

Pouvoit de sa piquûre adoucir les douleurs.

Mais pour un lourd frelon , méchamment imbécile ,

Qui vit du mal qu'il fait & nuit sans être utile ,

On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
 Qui fatigue l'oreille & qui choque les yeux.
 Quelle étoit votre erreur ? O vous, Peintres vulgaires !
 Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
 Dans ce Cloître où *Bruno* semble encor respirer,
 Par une lâche envie ont pû défigurer *
 Du *Zeuxis* des Français les sçavantes Peintures :
 L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures ;
 Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;
 Ces traits en sont plus beaux, & vous plus odieux.

Détestons à jamais un si dangereux vice.

Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice
 D'un critique modeste, & d'un vrai bel-esprit,
 Qui, lorsque *Richelieu* follement entreprit
 De rabaisser du *Cid* la naissante merveille,
 Tandis que *Chapelain* osoit juger *Corneille* ;
 Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
 Dit, pout tout jugement, je voudrois l'avoir fait.
 C'est ainsi qu'un grand cœur sçait penser d'un grand-
 homme.

A la voix de *Colbert*, *Bernini* vint de Rome,
 De † *Perrault*, dans le Louvre, il admira la main.
 Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
 Des travaux si parfaits, un si rare génie,
 Falloit-il m'appeller du fond de l'Italie ?
 Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
 L'envie est à ses piés, la paix est dans son cœur.

* Quelques Peintres, jaloux du Sueur, gâtèrent ses Tableaux, qui sont aux Chartreux.

† La belle façade du vieux Louvre est de M. Perrault.

120 III. DISCOURS.

Qu'il est grand , qu'il est doux de se dire à soi-même :
Je n'ai point d'ennemis , j'ai des rivaux que j'aime !
Je prens part à leur gloire , à leurs maux , à leurs biens,
Les Arts nous ont unis , leurs beaux jours sont les miens.
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes , ces sapins , qui s'élevant ensemble ;
Un suc toujours égal est préparé pour eux ,
Leur pié touche aux enfers , leur cime est dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable , & leur pompeuse tête ,
Résiste , en se touchant , aux coups de la tempête ;
Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du tems ;
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer , en sifflant , des guerres intestines ,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.



IV. DISCOURS.

I V. D I S C O U R S.

DE LA

MODÉRATION EN TOUT:

Dans l'Etude, dans l'Ambition, dans les
Plaisirs.

A M. H. * *

TOUT vouloir est d'un fou, l'excès est son partage ;
La modération est le trésor du sage.
Il sçait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance,
La nature est ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut sçavoir.
La raison te conduit ; avance à sa lumière ;
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter,
Là commence un abysme, il le faut respecter.

Réaumur & Buffon, qui d'une main si sûre
Ont percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendront-ils jamais par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps ?

122 IV. DISCOURS.

Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
 N'ont jamais adouci leur cruel caractère ;
 Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
 Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
 D'où vient qu'avec cent piés, qui semblent inutiles,
 Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
 Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
 S'enterre, & ressuscite avec un corps nouveau,
 Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
 S'élançe dans les airs en déployant ses aïles ?
 Le très-sage *Dufay* * parmi ses plans divers,
 Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers,
 Me dira-t-il pourquoi la tendre fenfitive
 Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive ?
 Malade & dans un lit, de douleurs accablé,
 Par l'éloquent *Sylva* vous êtes consolé ;
 Il sçait l'art de guérir autant que l'art de plaire ;
 Demandez à *Sylva* par quel secret mystère
 Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
 Se transforme en un lait doucement préparé ;
 Comment toujours filtré dans ces routes certaines,
 En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ;
 A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
 Fait palpiter mon corps & penser mon cerveau ?
 Il lève au Ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
 Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.

* M. *Dufay* étoit Directeur du Jardin du Roi, qui avoit été très-négligé jusqu'à lui, & qui a été ensuite porté par M. de *Buffon* à un point qui fait l'admiration des Etrangers. On y conserve, outre les Plantes, beaucoup d'autres raretés.

DE LA MODE'RATION, &c. 123

Revole *Maupertuis* de ces déserts glacés,
Où les raïons du jour sont fix mois éclipsés ;
Apôtre de *Newton*, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, vien la faire connaître.
Héros * de la Physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense & l'exacte mesure,
De la terre étonnée ont fixé la figure ;
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur.
Vous connaissez les loix qu'établit son Auteur :
Parlez ; enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de Cieux, graviter tant de mondes ?
Pourquoi vers le Soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné ?
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures ?
Vous ne le sçavez point. Votre sçavant compas
Mesure l'Univers & ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infailible,
Le dehors d'un Palais à l'homme inaccessible,
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits,
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vûe
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue.
Je n'imiterai point ce malheureux sçavant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.

* Messieurs de *Maupertuis*, *Clairaut*, le *Monnier*, &c. allèrent en 1736. à *Torno*, mesurer un degré du Méridien.



24 IV. DISCOURS.

Modérons-nous sur-tout dans notre ambition ,
C'est du cœur des humains la grande passion.
L'empesé Magistrat , le Financier sauvage ,
La Prude aux yeux dévots , la Coquette volage ,
Vont en poste à Versailles essuyer des mépris ,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitans des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse ;
Platon va raisonner à la Cour de Denis ;
Racine Janséniste est auprès de Louis.
L'Auteur voluptueux , qui célébra Glicère ,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercénaire.
S'ils ont cherché la Cour , ils ont porté des fers ;
Mais leur sagesse au moins les rendit plus légers.
Horace modéré , vécut riche & tranquile.
Qui veut tout , n'obtient rien ; le discret est l'habile.
O vous , qui ramenez dans les murs de Paris ,
Tous les excès honteux des mœurs des Sibaris ,
Qui plongés dans le luxe , énervés de mollesse ,
Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse ,
Apprenez , insensés , qui cherchez le plaisir ,
Et l'art de le connaître , & celui de jouir ;
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison , & par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hyver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir , c'est d'une main légère ;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés ,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.

DE LA MODÉRATION, &c. 129

Il ne faut point tout voir , tout sentir , tout entendre.

Quittons les voluptés pour sçavoir les reprendre :

Le travail est souvent le pere du plaisir.

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

Le bonheur est un bien que nous vend la nature.

Il n'est point ici-bas de moissons sans culture.

Tout veut des soins , sans doute , & tout est acheté.

Regardez Lucullus, de sa table entêté ,

Au sortir d'un spectacle , où de tant de merveilles

Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles ;

Il se traîne à souper plein d'un secret ennui ,

Cherchant en vain la joie , & fatigué de lui.

Son esprit offusqué d'une vapeur grossière ,

Jette encor quelques traits sans force & sans lumière ;

Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer ,

Malheureux ! il n'a pas le tems de désirer.

Jadis trop caressé des mains de la mollesse ,

Le plaisir s'endormit au sein de la paresse ;

La langueur l'accabla ; plus de chants , plus de vers ,

Plus d'amour ; & l'ennui détruisoit l'Univers.

Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine ,

Mit auprès du plaisir le travail & la peine ;

La crainte l'éveilla , l'espoir guida ses pas ,

Ce Cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ,

Je le dis aux amans , je le répète aux belles.

Damon , tes sens trompeurs & qui t'ont gouverné ,

T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné ;

Tu crois dans les douceurs qu'un tendre amour aprête ,

Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête.

126 IV. DISCOURS.

Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux ,

Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.

Ah ! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire ,

Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire ,

Un esprit vrai , sensé , fécond , ingénieux ,

Sans humeur , sans caprice , & sur-tout vertueux.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.

O divine amitié ! Félicité parfaite !

Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis ,

Change en bien tous les maux où le Ciel m'a soumis ;

Compagne de mes pas dans toutes mes demeures ,

Dans toutes les saisons & dans toutes les heures.

Sans toi , tout homme est seul ; il peut , par ton appui ,

Multiplier son être & vivre dans autrui.

Idole d'un cœur juste , & passion du sage ,

Amitié , que ton nom couronne cet ouvrage ,

Qu'il préside en mes vers, comme il regne en mon cœur !

Tu m'appris à connaître , à chanter le bonheur.



V. DISCOURS.
 SUR
 LA NATURE
 DU PLAISIR.*

AU ROI DE PRUSSE,
 alors PRINCE ROYAL.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
 Fermer le Ciel au monde, & d'un ton despotique
 Damnant le genre-humain, qu'il prétend convertir,
 Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
 Sur les pas de *Calvin*, ce fou sombre & sévère,
 Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colère.
 Je croi voir d'un Tyran le Ministre abhorré,
 D'esclaves qu'il a fait tristement entouré,
 Dictant d'un air hydeux ses volontés sinistres.
 Je cherche un Roi plus doux, & de plus doux Ministres.
 Timon se croit parfait, depuis qu'il n'aime rien.
 Il faut que l'on soit homme afin d'être Chrétien.

* Cette pièce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un Dieu, & tout sentiment agréable prouve un Dieu bienfaisant.

128 V. DISCOURS.

Je suis homme , & d'un Dieu je chéris la clémence.
Mortels ! venez à lui , mais par reconnaissance.
La nature , attentive à remplir vos désirs ,
Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté toute entière ;
Par le seul mouvement il conduit la matière ;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence ;
Par lui le corps agit , le cœur sent , l'esprit pense ,
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux ,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les Cieux ,
Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture ,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature ,
Ou que l'amour vous force en des momens plus doux ,
A produire un autre être , à revivre après vous.
Par-tout d'un Dieu clément la bonté salutaire ,
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels , en un mot , n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaisir , sans ce charme vainqueur ,
Qui des loix de l'hymen eût subi l'esclavage ?
Quelle beauté jamais auroit eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé ,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé ,
De conduire avec crainte une enfance imbécille ,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile ?
Ah ! dans tous vos états , en tout tems , en tout lieu ,
Mortels à vos plaisirs reconnaissez un Dieu ,
Que dis-je , à vos plaisirs ? C'est à la douceur même ,
Que je connais de Dieu la sagesse suprême.

SUR LA NATURE DU PLAISIR. 129

Ce sentiment si prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle affidu,
D'une voix salutaire incessamment nous crie :
Ménagez, défendez, conservez votre vie.

Si l'on croit les dévots, l'amour-propre est damné,
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats, c'est un don de Dieu même,
Tout amour vient du Ciel; Dieu nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos
fils,

Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis.
Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame;
Notre esprit est porté sur ces aîles de flâme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a par bonté donné les passions. *
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.

* Comme presque tous les mots d'une Langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici qu'on entend par ce mot de *Passions*, des désirs vifs & continués de quelque bien que ce puisse être. Ce mot vient de *Pâtir*, *souffrir*, parce qu'il n'y a aucun désir sans souffrance; désirer un bien, c'est souffrir l'absence de ce bien; c'est *Pâtir*; c'est avoir une passion, & le premier pas vers le plaisir est essentiellement un soulagement de cette souffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces désirs vifs & continus, appelés *Passions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le désir de réussir dans son art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des Sciences, sont des passions qui n'ont rien de criminel. Il seroit à souhaiter que les Langues eussent des mots pour exprimer les désirs habituels, qui en soi sont indifférens, ceux qui sont vertueux, ceux qui sont coupables; mais il n'y a aucune Langue au monde qui ait des signes représentatifs de chacune de nos idées, & on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on se sert quelquefois du même instrument pour des ouvrages de différentes natures.

J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,
 Qui tenant ses désirs enchaînés sous sa loi,
 S'arrache au genre - humain pour Dieu qui nous ~~fit~~
 naître ;

Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître ;
 Et brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,
 Fuit les plaisirs permis , par un plaisir plus grand.
 Mais que fier de ses croix , vain de ses abstinences ,
 Et sur-tout en secret lassé de ses souffrances ,
 Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
 L'hymen , le nom de pere , & la société ;
 On voit de cet orgueil la vanité profonde ;
 C'est moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde ;
 On lit dans ses chagrins le regret des plaisirs.
 Le Ciel lui fit un cœur , il lui faut des désirs.
 Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
 Prétend m'ôter à moi , me priver de mon être.
 Dieu , si nous l'en croyons , seroit servi par nous ,
 Ainsi qu'en son Sérail un Musulman jaloux ,
 Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Afie ,
 Que le fer a privés des sources de la vie. *

Vous , qui vous élevez contre l'humanité,
 N'avez-vous lû jamais la docte antiquité ?
 Ne connaissez-vous point les filles de Pélie ?
 Dans leur aveuglement voyez votre folie.
 Elles croyoient dompter la nature & le tems ,
 Et rendre leur vieux pere à la fleur de ses ans.

* Cela ne regarde que les esprits outrés , qui veulent
 ôter à l'homme tous les sentimens.

SUR LA NATURE DU PLAISIR. 131

Leurs mains par piété dans son sang se plongèrent,
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgerent.
Voilà votre portrait, Stoïques abusés,
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Usez ; n'abusez point. Le sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Epiétète & Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines.
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes ;
Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, & soufflez sans tempêtes ;
Soleil, sans nous brûler, marche & lui sur nos têtes.
Dieu des êtres pensans, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la solitude :
Voilà mes passions. Vous, qui les approuvez,
Vous, l'honneur de ces arts par vos mains cultivez,
Vous, dont la passion nouvelle & généreuse,
Est d'éclairer la terre & de la rendre heureuse ;
Grand Prince, esprit sublime, heureux présent du ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Eternel !
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie,
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés,
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés.



VI. DISCOURS.
DE LA NATURE
DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préside à tes concerts,
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, & de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux. Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux & Pascal en ont fait la Satyre.
Pope & le grand *Leibnitz*, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu,
Ils descendent à l'homme, ils s'élèvent à Dieu.
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature ?
Sois l'Oedipe nouveau de cette énigme obscure.
Chacun a dit son mot, on a long-tems rêvé,
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé ?
Je sçai bien qu'à souper chez *Laïs* ou *Catulle*,
Cet examen profond passe pour ridicule.
Là pour tout argument, quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
Autre tems, autre étude, & la raison sévère
Trouve accès à son tour, & peut ne point déplaire,
Dans le fond de son cœur, on se plaît à rentrer,
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.

DE LA NATURE DE L'HOMME. 133

Le grand monde est léger, inappliqué, volage,
Sa voix trouble & séduit : est-on seul, on est sage.

Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,

Des fanges de la terre, au Trône de son Roi.

Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible

Du monde des esprits & du monde sensible,

Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,

Que *Pope* après *Platon* crut voir dans l'Univers.

Vous me pressez en vain. Cette vaste science,

Ou passe ma portée, ou me force au silence.

Mon esprit reflerré sous le compas Français,

N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.

Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.

A Bourge un Bachelier peut percer ce mystère.

Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas

Hazarder pour un mot de dangereux combats.

Ecoutez seulement un récit véritable,

Que peut-être *Fourmont* * prendra pour une fable,

Et que je lus hier dans un livre Chinois,

Qu'un Jésuite à Péquin traduisit autrefois.

Un jour quelques souris se disoient l'une à l'autre :

Que ce monde est charmant ! quel empire est le nôtre !

Ce Palais si superbe est élevé pour nous,

De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous.

Voi-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure,

Ils y furent créés des mains de la nature.

Ces montagnes de lard, éternels alimens,

Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des tems ;

* Homme très-sçavant dans l'Histoire des Chinois,
& même dans leur Langue.

134 VI. DISCOURS.

Oui, nous sommes, grand Dieu, si l'on en croit nos sages,
Le chef d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.

Les chats sont dangereux & prompts à nous manger ;
Mais c'est pour nous instruire & pour nous corriger.

Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nazillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Disoient: Tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes,
Le Ciel pour nos besoins fait verdier les campagnes.

L'âne païssoit auprès, & se mirant dans l'eau,
Il rendit grace au Ciel en se trouvant si beau.

Pour les ânes, dit-il, le Ciel a fait la terre ;
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes désirs,
Il bâtit mon sérail, il conduit mes plaisirs.

Respectueux témoin de ma noble tendresse,
Ministre de ma joie, il m'amène une ânesse,
Et je ris quand je vois cet esclave orgueilleux,
Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.

L'homme vint, & cria: Je suis puissant & sage,
Cieux, terres, élémens, tout est pour mon usage.
L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux.
Les vents sont mes couriers, les astres mes flambeaux.
Ce globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient & préside aux étoiles.
Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop ferré.
Mais enfin de ce monde, & l'oracle & le maître,
Je ne suis point encor ce que je devois être.

DE LA NATURE DE L'HOMME. 135

Quelques Anges alors , qui là-haut dans les Cieux
Réglent ces mouvemens imparfaits à nos yeux ,
En faisant tournoyer ces immenses planètes ,
Disoient , Pour nos plaisirs , sans doute , elles sont faites ;
Puis de là sur la terre ils jettoient un coup d'œil ,
Ils se moquoient de l'homme & de son sot orgueil.
Le *Tien** les entendit ; il voulut que sur l'heure
On les fît assembler dans sa haute demeure ,
Ange , homme , quadrupède , & ces êtres divers ,
Dont chacun forme un monde en ce vaste Univers.

*Ouvrage de mes mains , enfans du même pere ,
Vous portez , leur dit-il , mon divin caractère ;
Vous êtes nés pour moi , rien ne fut fait pour vous.
Je suis le centre unique où vous répondez tous.*

Des destins & des tems , connaissez le seul Maître.

Rien n'est grand ni petit , tout est ce qu'il doit être.

D'un parfait assemblage instrumens imparfaits ,

Dans votre rang placés , demeurez satisfaits.

L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse ?

Un vieux lettré Chinois , qui toujours sur les bancs

Combattit la raison par de beaux argumens ,

Plein de *Confucius* , & sa logique en tête ,

Distinguant , concluant , présenta sa requête.

Pourquoi suis je en un point resserré par les tems ?

Mes jours devroient aller par de-là vingt mille ans.

Ma taille , pour le moins , dût avoir cent coudées.

D'où vient que je ne puis , plus prompt que mes idées ,

* Dieu des Chinois.

136 VI. DISCOURS.

Voyager dans la lune , & réformer son cours ?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours ?
Pourquoi ne puis-je , au gré de ma pudique flâme ,
Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme ?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits ?
Tes Pourquoi , dit le Dieu , ne finiroient jamais.
Bientôt tes questions vont être décidées :
Va chercher ta réponse au pays des idées :
Pars. Un Ange aussi tôt l'emporte dans les airs ,
Au sein du vuide immense où se meut l'Univers ,
A travers cent Soleils entourés de planettes ,
De lunes , & d'anneaux , & de longues comettes.
Il entre dans un globe , où d'immortelles mains
Du Roi de la nature ont tracé les desseins ,
Où l'œil peut contempler les images visibles ,
Et des mondes réels & des mondes possibles.
Mon vieux lettré chercha d'esperance animé ,
Un monde fait pour lui , tel qu'il l'auroit formé.
Il cherchoit vainement : l'Ange lui fit connaître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans ,
Faisant la guerre au Ciel , ou plutôt au bon sens ,
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière ,
Ce petit amas d'eau , de sable & de poussière ,
N'eût jamais pû suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfans d'un autre genre-humain.
Le Chinois argumente ; on le force à conclure ,
Que dans tout l'Univers chaque être a sa mesure.
Que l'homme n'est point fait pour ces vastes desirs ;
Que sa vie est bornée , ainsi que ses plaisirs ;

Que

DE LA NATURE DE L'HOMME. 137.

Que Dieu seul a raison , sans qu'il nous en informe.

Le lettré convaincu de sa sottise énorme ,

S'en retourne ici bas , ayant tout approuvé ;

Mais il y murmura quand il fut arrivé.

Convertir un Docteur est une œuvre impossible.

Matthieu * *Garò* chez nous eut l'esprit plus flexible ;

Il loua Dieu de tout. Peut-être qu'autrefois

De longs ruisseaux de lait serpenoient dans nos bois ;

La lune étoit plus grande & la nuit moins obscure ;

L'hyver se couronnoit de fleurs & de verdure ;

L'homme , ce roi du monde , & roi très-fainéant ,

Se contemploit à l'aise , admiroit son néant ,

Et formé pour agir , se plaisoit à rien faire.

Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire ;

Contentons-nous des biens qui nous sont destinés ,

Passagers comme nous & comme nous bornés.

Sans rechercher en vain ce que peut notre Maître ,

Ce que fut notre monde , & ce qu'il devoit être ,

Observons ce qu'il est , & recueillons le fruit

Des trésors qu'il renferme & des biens qu'il produit.

Si du Dieu qui nous fit, l'éternelle puissance

Eût à deux jours au plus borné notre existence ,

Il nous auroit fait grace , il faudroit consumer

Ces deux jours de la vie à lui plaire , à l'aimer ;

Le tems est assez long pour quiconque en profite ;

Qui travaille & qui pense en étend la limite.

* Voyez la Fable de la Fontaine.

En louant Dieu de toute chose ,

Garò retourne à la maison.

Tome III.

* M

138 VI. DISCOURS, &c.

On peut vivre beaucoup sans végéter long-tems,
Et je vais te prouver par mes raisonnemens . . .
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire ;
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma Muse avec simplicité,
Sur des tons différens chantoit la vérité,
Lorsque de la nature éclaircissant les voiles,
Nos Français à *Quito* cherchoient d'autres étoiles ;
Que *Clairaut*, *Maupertuis*, entourés de glaçons,
D'un secteur à lunette étonnoient les Lapons ;
Tandis que d'une main stérilement vantée, *
Le hardi *Vaucanson*, rival de *Prométhée*,
Sembloit, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des Cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des Cités, sur les bords du *Permesse*,
Je suivois la nature & cherchois la sagesse,
Et des bords de la sphère où s'emporta *Milton*,
Et de ceux de l'abîme où pénétra *Newton*,
Je les voyois franchir leur carrière infinie ;
Amant de tous les arts & de tout grand génie ;
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique absurde & du vil délateur,
Ami sans artifice, auteur sans jalousie ;
Adorateur d'un Dieu, mais sans hypocrisie,
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué,
Et sçachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

* Il n'avoit pas encore été récompensé.

O D E S.

M i)



O D E

S U R.

LE FANATISME. *

CHARMANTE & sublime Emilie,
 Amante de la vérité;
 Ta solide Philosophie
 T'a prouvé la Divinité.
 Tu connais cet Etre suprême;
 Dans ton cœur est sa bonté même;
 Dans ton esprit est sa grandeur:
 Tu parais son plus bel ouvrage,
 Et tu lui rends un digne hommage,
 Exempt de faiblesse & d'erreur.



Mais si les traits de l'Athéisme
 Sont repouffés par ta raison,
 De la coupe du Fanatisme
 Ta main renverse le poison:

* Cette Ode est de l'an 1732. Elle est adressée à l'illustre Madame la Marquise du Chastelet, qui s'est rendue par son génie l'admiration de tous les vrais Savans, & de tous les bons Esprits de l'Europe.

Tu fers la Justice éternelle,
 Sans l'âcreté de ce faux-zèle
 De tant de Dévots * mal-faisans;
 Tel qu'un sujet sincère & juste
 Sçait approcher d'un Trône auguste,
 Sans les vices des Courtisans.



Ce Fanatisme sacrilége
 Est sorti du sein des Autels;
 Il les profane, il les assiége,
 Il en écarte les mortels.
 O Religion bien-faisante !
 Ce farouche ennemi se vante
 D'être né dans ton chaste flanc.
 Mere tendre, Mere adorable !
 Croira-t-on qu'un fils si coupable
 Ait été formé de ton sang ?



On a vû du moins des Athées
 Sociables dans leurs erreurs ;
 Leurs opinions infectées
 N'avoient point corrompu leurs mœurs.
Des Barreaux fut doux, juste, aimable ; †
 Le Dieu que son esprit coupable

* Faux-Dévots.

† Il étoit Conseiller au Parlement ; il paya à des Plaideurs les frais de leur Procès, qu'il avoit trop différé de rapporter.

O D E S.

143

Avoit follement combattu ,
Prenant pitié de sa faiblesse ,
Lui laissa l'humaine sagesse ,
Et les ombres de la vertu.



Je sentirois quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux ,
Qui nieroit l'utile existence
De l'astre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton Etre suprême ,
Grand Dieu ! c'est un moindre blasphême ,
Et moins digne de ton courroux ,
Que de te croire impitoyable ,
De nos malheurs insatiable ,
Jaloux , injuste comme nous.



Lorsqu'un mortel atrabilaire ,
Nourri de superstition ,
A , par cette affreuse chimère ,
Corrompu sa Religion ;
Le voilà stupide & farouche ,
Le fiel découle de sa bouche ,
Le Fanatisme arme son bras ,
Et dans sa piété profonde ,
Sa rage immoleroit le monde
A son Dieu qu'il ne connaît pas.

O D E S.

Ce Sénat proscrit dans la France ,
 Cette infâme Inquisition ,
 Ce Tribunal , où l'ignorance
 Traina si souvent la raison ;
 Ces Midas , en mitre , en soutane ,
 Au Philosophe de Toscane ,
 Sans rougir ont donné des fers ;
 Aux piés de leur docte assemblée
 Abjurez , sage *Galilée* ,
 Le système de l'Univers.



Ecoutez ce signal terrible
 Qu'on vient de donner dans Paris ;
 Regardez ce carnage horrible ;
 Entendez ces lugubres cris.
 Le frere est teint du sang du frere ;
 Le fils assassine son pere ;
 La femme égorge son époux ;
 Leurs bras sont armés par des Prêtres.
 O Ciel ! sont-ce là les Ancêtres
 De ce peuple léger & doux ?



Janfénistes & Molinistes ,
 Vous qui combattez aujourd'hui
 Avec les raisons des Sophistes ,
 Leurs traits , leur bile & leur ennui ;
 Tremblez

Tremblez qu'enfin votre querelle
 Dans vos murs un jour ne rappelle
 Ces tems de vertige & d'horreur.
 Craignez ce zèle qui vous presse ;
 On ne sent pas dans son yvresse
 Jusqu'ou peut aller sa fureur.



Vous riez des Sages d'Athènes,
 Que la terre a trop respectés ;
 Vous dissipez leurs ombres vaines
 Par vos immortelles clartés ;
 Mais au moins, dans leur nuit profonde,
 Conducteurs aveuglés du monde,
 Ils n'étoient point persécuteurs ;
 Imitiez l'esprit pacifique
 Et du lycée, & du portique,
 Quand vous condamnez leurs erreurs.



Malheureux, voulez-vous entendre
 La loi de la Religion ?
 Dans Marseille il falloit l'apprendre
 Au sein de la contagion ,
 Lorsque la tombe étoit ouverte ,
 Lorsque la Provence couverte
 Par les semences du trépas ,
 Pleurant ses Villes désolées ,
 Et ses campagnes dépeuplées ,
 Fit trembler tant d'autres Etats.

O D E S :

Belzuns , * ce Pasteur vénérable ,
 Sauvoit son peuple périssant ;
Langeron , guerrier secourable ,
 Bravoit un trépas renaissant.
 Tandis que vos lâches Cabales ,
 Dans la mollesse & les scandales ,
 Occupoient votre oisiveté
 De la dispute ridicule
 Et sur Quênel & sur la Bulle ,
 Qu'oubliera la postérité.



Pour instruire la race humaine ,
 Faut-il perdre l'humanité ?
 Faut-il le flambeau de la haine
 Pour éclairer la vérité ?
 Un ignorant , qui de son frere
 Soulage en secret la misère ,
 Est mon exemple & mon Docteur ;
 Et l'esprit hautain qui dispute ,
 Qui condamne , qui persécute ,
 N'est qu'un détestable imposteur.

* M. de Belzuns , Evêque de Marseille , & M. de Lan-
 geron , Commandant , alloient porter eux-mêmes les se-
 cours & les remèdes aux pestiférés moribonds , dont les
 Médecins & les Prêtres n'osoient approcher.



O D E

POUR MESSIEURS

D E

L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

*Qui ont été au Cercle Polaire , & sous
l'Equateur , déterminer la figure
de la Terre.*

O Vérité sublime ! O céleste Uranie !
Esprit né de l'Esprit qui forma l'Univers,
Qui mesure des Cieux la carrière infinie,
Et qui pese les airs.



Tandis que tu conduis sur les gouffres de l'onde,
Ces Sages , ces Héros , Ministres de tes Loix ;
De l'ardent Equateur , ou du Pole du Monde
Entends ma faible voix.



Que font tes vrais enfans , vainqueurs de la nature ?
Ils arrachent son voile ; & ces rares esprits
Fixent la pesanteur , la masse & la figure
De l'Univers surpris.

Les Enfers sont émus au bruit de leur voyage,
 Je vois paraître au jour les ombres des Héros,
 De ces Grecs renommés, qu'admira le rivage
 De l'antique Colcos.



Argonautes fameux, demi-Dieux de la Grèce,
 Castor, Pollux, Orphée, & vous heureux Jason;
 Vous, de qui la valeur & l'amour & l'adresse
 Ont conquis la Toison.



En voyant les travaux & l'art de nos grands-hommes,
 Que vous êtes honteux de vos travaux passés!
 Votre siècle est vaincu par le siècle où nous sommes:
 Venez, & rougissez.



Quand la grâce parloit, l'Univers en silence
 Respectoit le mensonge annobli par sa voix;
 Et l'admiration, fille de l'ignorance,
 Chanta de vains exploits.



Heureux qui les premiers marchent dans la carrière;
 N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés.
 Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entière,
 Demeurent oubliés.

Le mensonge réside au Temple de Mémoire ;
 Il y grava des mains de la crédulité
 Tous ces fastes des tems destinés pour l'Histoire
 Et pour la vérité.



Utanie , abaïffez ces triomphes des Fables ;
 Effacez tous ces noms qui nous ont abusés ;
 Montrez aux Nations les Héros véritables
 Que vous seule instruïsez.



Le Génois , qui chercha , qui trouva l'Amérique ,
 Cortez , qui la vainquit par de plus grands travaux ,
 En voyant des François l'entreprise héroïque ,
 Ont prononcé ces mots :



L'ouvrage de nos mains n'avoit point eu d'exemple ,
 Et par nos descendans ne peut être imité :
 Ceux à qui l'Univers a fait bâtir des Temples
 L'avoient moins mérité.



Nous avons fait beaucoup , vous faites davantage ;
 Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit :
 Plutus guida nos pas dans ce monde sauvage ;
 La vertu vous conduit.

Comme ils parloient ainsi , *Newton* dans l'Empirée ;
Newton les regardoit , & du Ciel entr'ouvert ,
 Confirmez , disoit-il , à la terre éclairée ,
 Ce que j'ai découvert.



Tandis que des humains le troupeau méprisable ,
 Sous l'empire des sens indignement vaincu ,
 De ses jours indolens traînant le fil coupable ,
 Meurt sans avoir vécu.



Donnez un digne effor à votre ame immortelle ;
 Eclaircz des esprits nés pour la vérité :
 Dieu vous a confié la plus vive étincelle
 De la Divinité.



De la raison qu'il donne , il aime à voir l'usage ;
 Et le plus digne objet des regards éternels ,
 Le plus brillant spectacle est l'ame d'un vrai Sage
 Instruisant les mortels.



Mais sur-tout écarter ces serpens détestables ,
 Ces enfans de l'envie , & leur souffle odieux ;
 Qu'ils n'empoisonnent pas ces ames respectables
 Qui s'élèvent aux Cieux.

Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse,
 De ses croassemens importuner le Ciel,
 Agir avec bassesse, écrire avec audace,
 Et s'abreuver de fiel.



Imitez ces esprits, ces fils de la lumière,
 Confidens du Très-haut, qui vivent dans son sein,
 Qui jettent comme lui, sur la nature entière,
 Un œil pur & serein.

O D E

S U R

LA PAIX DE M. DCC. XXXVI.

L'ETNA renferme le tonnerre
 Dans ses épouvantables flancs ;
 Il vomit le feu sur la terre,
 Il dévore ses habitans.
 Fuyez, Driades gémissantes,
 Ces campagnes toujours brûlantes,
 Ces abysses toujours ouverts,
 Ces torrens de flâmes & de souphre,
 Echappés du sein de ce gouffre,
 Qui touche aux voûtes des Enfers.

N iij

O D E S.

Plus terrible dans ses ravages ,
 Plus fier dans ses débordemens ,
 Le Pô renverse ses rivages
 Cachés sous ses flots écumans ;
 Avec lui marchent la ruine ,
 L'effroi , la douleur , la famine ;
 La mort , les désolations ;
 Et dans les fanges de Ferrare
 Il entraîne à la mer avare
 Les dépouilles des Nations.



Mais ces débordemens de l'onde ;
 Et ces combats des élémens ,
 Et ces secouffes qui du monde
 Ont ébranlé les fondemens ;
 Fléaux que le Ciel en colère
 Sur ce malheureux hémisphère
 A fait éclater tant de fois ,
 Sont moins affreux , sont moins sinistres
 Que l'ambition des Ministres ,
 Et que les discordes des Rois.



De l'Inde aux bornes de la France ,
 Le Soleil , en son vaste tour ,
 Ne voit qu'une famille immense
 Que devoit gouverner l'amour.
 Mortels , vous êtes tous des freres.
 Jetez ces armes mercénaires.

Que cherchez-vous dans les combats ?
Quels biens poursuit votre imprudence ?
En aurez-vous la jouissance
Dans l'horrible nuit du trépas ?



Encor si pour votre patrie
Vous sçaviez vous sacrifier !
Mais, non , vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cause inique
De quelque Tyran politique
Que vos yeux ne connaissent pas ;
Et vous n'êtes dans vos misères
Que des assassins mercénaires ,
Armés pour des Maîtres ingrats.



Tels sont ces oiseaux de rapine
Et ces animaux malfaisans ,
Apprivoisés pour la ruine
Des paisibles hôtes des champs ;
Aux sons d'un instrument sauvage ,
Animés, ardens, pleins de rage ,
Ils vont d'un vol impétueux ,
Sans choix , sans intérêt , sans gloire ;
Saisir une folle victoire ,
Dont le prix n'est jamais pour eux.

O D E S.

O superbe , ô triste Italie !
 Que tu plains ta fécondité !
 Sous tes débris ensevelie ,
 Que tu déplores ta beauté !
 Je vois tes moissons dévorées
 Par les nations conjurées
 Qui te flattoient de te venger.
 Faible , désolée , expirante ,
 Tu combats d'une main tremblante
 Pour le choix d'un Maître étranger.



Que toujours armés pour la guerre ,
 Nos Rois soient les Dieux de la paix ;
 Que leurs mains portent le tonnerre
 Sans se plaire à lancer ses traits.
 Nous chérissions un Berger sage ,
 Qui dans un heureux pâturage
 Unit les troupeaux sous ses loix ;
 Malheur au Pasteur sanguinaire ,
 Qui les expose en téméraire ,
 A la dent du tyran des bois.



Eh ! que m'importe la victoire
 D'un Roi qui me perce le flanc ,
 D'un Roi dont j'achette la gloire
 De ma fortune & de mon sang.
 Quoi ! dans l'horreur de l'indigence ,
 Dans les langueurs , dans la souffrance ,

Mes jours feront-ils plus serains ,
Quand on m'apprendra que nos Princes ,
Aux Frontières de nos Provinces ,
Nagent dans le sang des Germains ?



Colbert , toi qui dans ta patrie
Amenas les Arts & les Jeux ;
Colbert , ton heureuse industrie
Sera plus chere à nos neveux ,
Que la vigilance inflexible
De Louvois , dont la main terrible
Embrasoit le Palatinat ;
Et qui sous la mer irritée ,
De la Hollande épouvantée ,
Vouloit anéantir l'Etat.



Que L O U I S jusqu'au dernier âge ,
Soit honoré du nom de G R A N D ;
Mais que ce nom s'accorde au Sage ;
Qu'on le refuse au Conquérant.
C'est dans la paix que je l'admire ;
C'est dans la paix que son Empire
Fleurissoit sous ses justes Loix ;
Quand son Peuple , aimable & fidèle ,
Fut des Peuples l'heureux modèle ,
Et lui le modèle des Rois.

O D E
A U
R O I D E P R U S S E,
S U R
S O N A V È N E M E N T A U T R Ô N E :

EN F I N voici le jour le plus beau de ma vie,
Que le monde attendoit & que vous seul craignez,
Le grand jour où la terre est pour vous embellie,
Le jour où vous regnez.



Fuyez loin de son Trône, imposteurs fanatiques,
Vils tyrans des esprits, sombres persécuteurs ;
Vous, dont l'ame implacable & les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.



Quoi ! je t'entens encor, absurde calomnie ;
C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui poursuivis
Et Descartes & Bayle, & ce puissant génie
Successeur de Leibnits.

Tu prenois sur l'Autel un glaive qu'on révère
Pour frapper saintement les plus sages humains ;
Mon Roi va te percer du fer que le vulgaire
Adoroit dans tes mains.



Il te frappe , tu meurs , il venge notre injure ,
La vérité renaît , l'erreur s'évanouit ,
La terre élève au Ciel une voix libre & pure ,
Le Ciel se réjouit.



Et vous , de Borgia détestables maximes ,
Science d'être injuste à la faveur des Loix ,
Art d'opprimer la terre , Art malheureux des crimes ,
Qu'on nommoit l'Art des Rois.



Périssent à jamais vos leçons tyranniques ;
Le crime est trop facile , il est trop dangereux ,
Un esprit faible est fourbe , & les grands Politiques
Sont les cœurs généreux.



Ouvrons du monde entier les Annales fidelles ,
Voyons-y les tyrans ; ils sont tous malheureux ;
Les foudres qu'ils portoient dans leurs mains criminelles ,
Sont retombés sur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans la
 rage ;
 Mais Antonin , Trajan , Marc-Aurèle , Titus ,
 Ont eu des jours sereins , sans nuit & sans orage ,
 Purs comme leurs vertus.



Ils renaîtront en vous , ces vrais Héros de Rome ,
 A les remplacer tous vous êtes destiné ;
 Regnez , vivez heureux , que le plus honnête-homme
 Soit le plus fortuné.



Un Philosophe regne ; ah ! le siècle où nous sommes
 Le desiroit sans doute , & n'osoit l'espérer ;
 Seul il a mérité de gouverner les hommes ;
 Il sçait les éclairer.



On a vû trop long-tems l'orgueilleuse ignorance
 Ecrafant sous ses pieds le mérite abattu ,
 Insulter aux talens , aux arts , à la science ,
 Autant qu'à la vertu.



Avec un ris moqueur , avec un ton de maître ,
 Un esclave de Cour , enfant des voluptés ,
 S'est écrié souvent , est-on fait pour connaître
 Est-il des vérités ?

Il n'en est point pour vous , ame stupide & fière ,
 Absorbé dans la nuit , vous méprisez les Cieux ,
 Le Salomon du Nord apporte la lumière ,
 Barbare , ouvrez les yeux.

O D E

S U R L A M O R T

D E

L'EMPEREUR CHARLES VI.

2. Novembre 1740.

IL tombe pour jamais ce Cédre , dont la tête
 Défia si long-tems les vents & la tempête ,
 Et dont les grands rameaux ombrageoient tant d'Etats ;
 En un instant frappée
 Sa racine est coupée
 Par la faux du trépas.



Voilà ce Roi des Rois , & ses grandeurs suprêmes ;
 La mort a déchiré ses trente Diadèmes ,
 D'un front chargé d'ennuis , dangereux ornement.
 O race auguste & fière !
 Un reste de poussière
 Est ton seul monument.

Son nom même est détruit ; le tombeau le dévore ;
 Et si le faible bruit s'en fait entendre encore ,
 On dira quelquefois , il regnoit , il n'est plus ;
 Eloges funéraires
 De tant de Rois vulgaires
 Dans la foule perdus.



Ah ! s'il avoit lui-même en ces plaines fumantes
 Qu'Eugène ensanglanta de ses mains triomphantes ,
 Conduit de ses Germains les nombreux armemens ,
 Et raffermi l'Empire
 De qui la gloire expire
 Sous les fiers Ottomans.



S'il n'avoit pas languï dans sa Ville allarmée ,
 Redoutable en sa Cour aux chefs de son armée ,
 Punissant ses guerriers par lui-même avilis ;
 S'il eût été terrible
 Au Sultan invincible ,
 Et non pas à Wallis.



! Ou si plus sage encor , & détournant la guerre ,
 Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre
 Les beaux jours , les vertus , l'abondance & les arts ,
 Et cette paix profonde
 Que sçut donner au monde
 Le second des Césars.

La renommée alors en étendant ses ailes ,
 Eût répandu sur lui les clartés immortelles ,
 Qui de la nuit du tems percent les profondeurs ,
 Et son nom respectable
 Eût été plus durable
 Que ceux de ses vainqueurs.



Je ne profane point les dons de l'harmonie ;
 Le sévère Apollon défend à mon génie
 De verser , en bravant & les mœurs & les Loix ,
 Le fiel de la satyre
 Sur la tombe où respire
 La Majesté des Rois.



Mais , ô vérité sainte ! O juste renommée !
 Amour du genre-humain , dont mon ame enflammée
 Reçoit avidement les ordres éternels ;
 Dicter à la mémoire
 Les leçons de la gloire
 Pour les biens des mortels.



Rois, la mort vous appelle au Tribunal auguste
 Où vous êtes pesés aux balances du Juste.
 Votre siècle est témoin ; le Juge est l'avenir.
 Demi-Dieux mis en poudre ,
 Lui seul peut vous absoudre ,
 Lui seul peut vous punir.

O D E

A LA REINE DE HONGRIE.

Faite le 30. Juin de 1742.

FILLE de ces Héros que l'Empire eut pour Maîtres,
 Digne du Trône auguste où l'on vit tes Ancêtres,
 Toujours près de leur chûte, & toujours affermis;
 Princesse magnanime,
 Qui jouïs de l'estime
 De tous tes ennemis.



Le Français généreux, si fier & si traitable,
 Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable,
 Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
 Inonde ton Empire,
 Te combat & t'admire,
 T'adore & te poursuit.



Par des nœuds étouffans, l'altière Germanie
 A l'Empire Français malgré soi réunie,
 Fait de l'Europe entière un objet de pitié,
 Et leur longue querelle
 Fut cent fois moins cruelle
 Que leur triste amitié.

Ainsi de l'Equateur & des antres de l'Ourse,
 Les vents impétueux emportent dans leur course
 Deux nuages épais, l'un à l'autre opposés;
 Et tandis qu'ils s'unissent,
 Les foudres retentissent
 De leurs flancs embrasés.



Quoi ! des Rois bienfaisans ordonnent ces ravages !
 Ils annoncent le calme, ils forment les orages !
 Ils prétendent conduire à la félicité
 Les nations tremblantes
 Par les routes sanglantes
 De la calamité !



O Vieillard vénérable, * à qui les destinées
 Ont de l'heureux Nestor accordé les années,
 Sage, que rien n'allarme & que rien n'éblouit,
 Veux-tu priver le monde
 De cette paix profonde
 Dont ton ame jouit ?



Ah ! s'il pouvoit encore au gré de sa prudence,
 Tenant également le glaive & la balance,
 Fermer par des ressorts aux mortels inconnus,
 De sa main respectée,
 La porte ensanglantée
 Du Temple de Janus.

* Le Cardinal de Fleury.

Si de l'or des Français les sources égarées ;
 Ne fertilisoient plus de lointaines contrées ,
 Rapportoient l'abondance au sein de nos remparts ;
 Embellissoient nos Villes ,
 Arrosoient les asyles
 Où languissoient les Arts.



Beaux Arts , enfans du Ciel, de la paix & des graces ;
 Que Louis en triomphe amena sur ses traces ,
 Ranimez vos travaux si brillans autrefois ,
 Vos mains découragées ,
 Vos lyres négligées ,
 Et vos tremblantes voix.



De l'immortalité vos succès sont le gage.
 Tous ces Traités rompus , & suivis du carnage ;
 Ces triomphes d'un jour , si vains , si célébrés ,
 Tout passe , & tout retombe
 Dans la nuit de la tombe ,
 Et vous seuls demeurez.



 STANCES

SUR

LES POÈTES ÉPIQUES.

PLEIN de beautés & de défauts,
 Le vieil *Homère* a mon estime ;
 Il est, comme tous ses Héros,
 Babillard outré, mais sublime.



Virgile orne mieux la raison,
 A plus d'art, autant d'harmonie ;
 Mais il s'épuise avec *Didon*,
 Et rate à la fin *Lavinie*.



De faux brillans, trop de magie,
 Mettent le *Tasse* un cran plus bas.
 Mais que ne tolere-t-on pas
 Pour *Armide* & pour *Herminie* ?



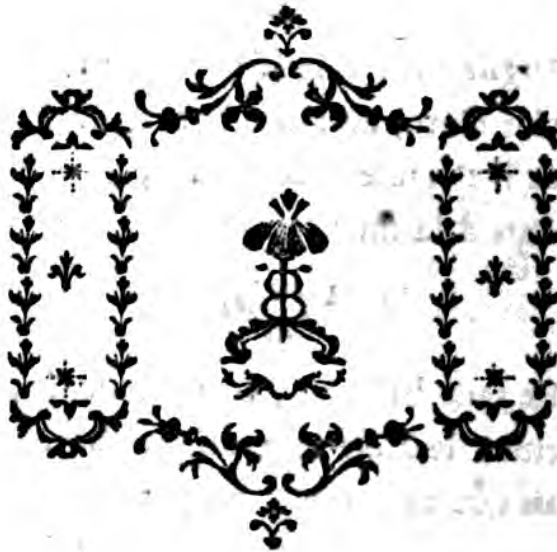
Milton, plus sublime qu'eux tous,
 A des beautés moins agréables ;
 Il semble chanter pour les Fous,
 Pour les Anges & pour les Diables.

STANCES.

Après *Milton*, après le *Tasse*,
Parler de moi seroit trop fort,
Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place.



Vous, en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur,
Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde.



STANCES.

SI vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuscule de mes jours
Réjoignez, s'il se peut, l'aurore.



Des beaux lieux, où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient son Empire,
Le tems qui me prend par la main
M'avertit que je me retire.



De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.



Laiïsons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportemens ;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la sagesse.



Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du Ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie.

STANCES.

On meurt deux fois, je le vois bien :
 Cesser d'aimer & d'être aimable,
 C'est une mort insupportable ;
 Cesser de vivre ce n'est rien.



Ainsi je déplorais la perte
 Des erreurs de mes premiers ans,
 Et mon ame aux désirs ouverte.
 Regrettoit ses égaremens.



Du Ciel alors daignant descendre
 L'amitié vint à mon secours ;
 Elle étoit peut-être aussi tendre,
 Mais moins vive que les amours.



Touché de sa beauté nouvelle,
 Et de sa lumière éclairé,
 Je la suivis ; mais je pleurai
 De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

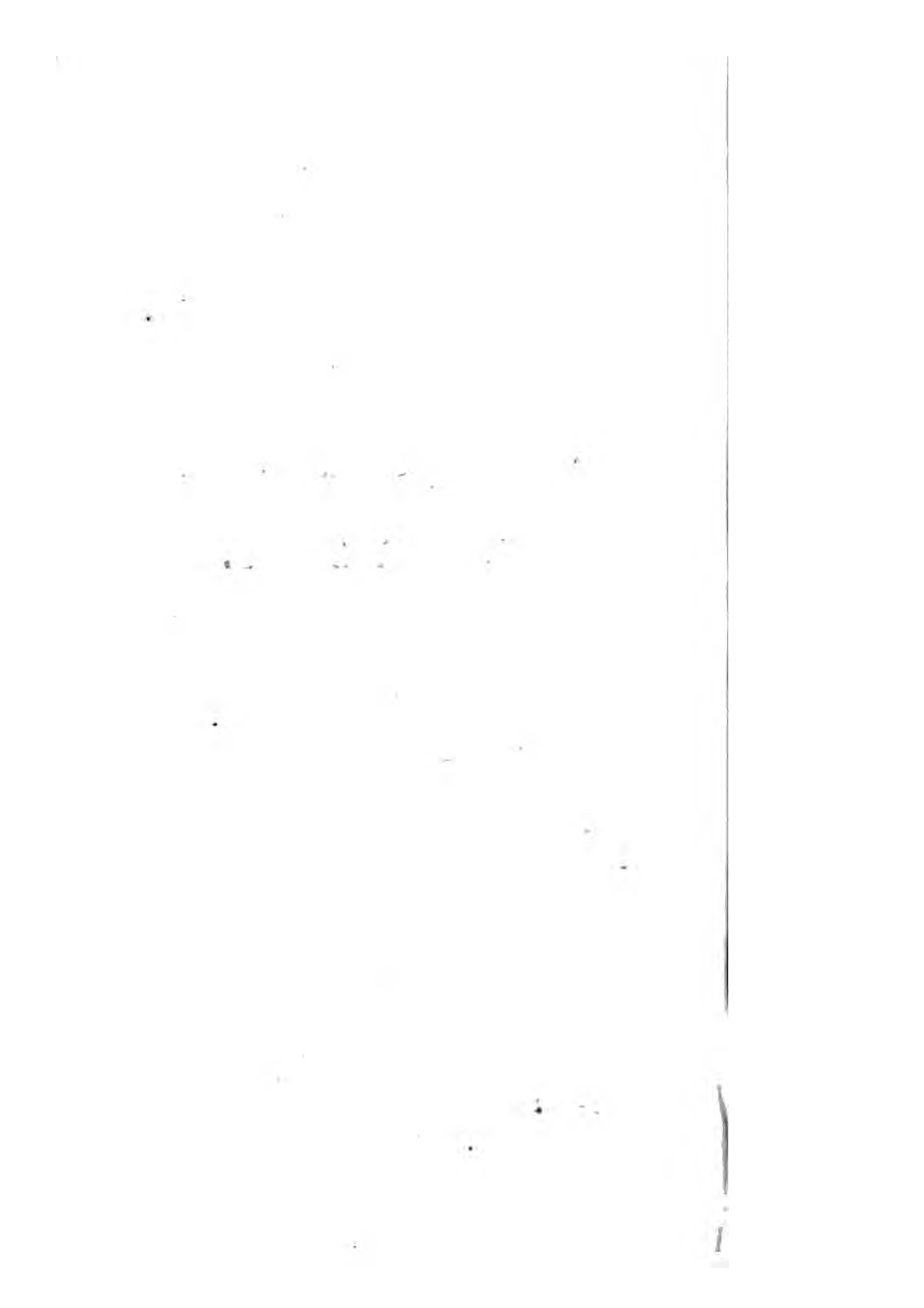


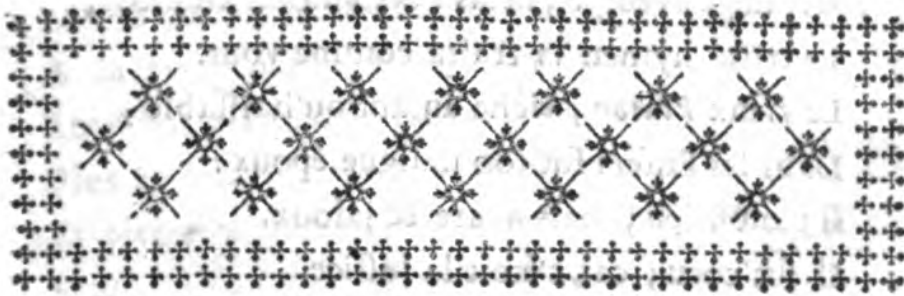
P O È S I E S

D I V E R S E S.

Tome III.

P





L E

C A D E N A T. *

JE triomphois; l'Amour étoit le maître,
 Et je touchois à ces momens trop courts
 De mon bonheur & du vôtre, peut-être;
 Mais un Tyran veut troubler nos beaux jours;
 C'est votre époux. Géolier sexagénaire,
 Il a fermé le libre Sanctuaire
 De vos appas; & trompant nos desirs,
 Il tient la clef du séjour des plaisirs:
 Pour éclaircir ce douloureux mystère,
 D'un peu plus haut reprenons cette affaire.

Vous connaissez la Déesse *Cérès*.

Or, en son tems *Cérès* eut une fille,
 Semblable à vous, à vos scrupules près:
 Brune, piquante, honneur de sa famille,
 Tendre sur-tout, & menant à sa cour
 L'aveugle enfant que l'on appelle *Amour*.

* Cette Pièce est fort ancienne. L'Auteur n'avoit que 18. ans quand il la fit, au sujet d'une Dame qui étoit en effet dans le cas dont il est ici question.

Un autre aveugle , hélas ! bien moins aimable ,
 Le triste hymen la traita comme vous .
 Le vieux *Pluton* , riche autant qu'haïssable ,
 Dans les Enfers fut son indigne époux :
 Il étoit Dieu ; mais avare & jaloux .
 Il fut cocu ; car c'étoit la justice .
Pirithoüs , son fortuné rival ,
 Beau , jeune , adroit , complaisant , libéral ,
 Au Dieu *Pluton* donna le bénéfice
 De cocuage . Or ne demandez pas
 Comment un homme avant sa dernière heure
 Pût pénétrer dans la sombre demeure .
 Cet homme aimoit , l'amour guida ses pas :
 Mais aux Enfers , comme aux lieux où vous êtes ,
 Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes .
 De sa chaudière , un traître d'espion
 Vit le grand cas , & dit tout à *Pluton* ;
 Il ajoûta , que même à la fourdine
 Plus d'un damné festoyoit *Proserpine* .
 Le Dieu cornu , dans son noir Tribunal ,
 Fit convoquer son Sénat infernal ;
 Il assembla les détestables ames
 De tous ses Saints dévolus aux Enfers ,
 Qui dès long-tems en cocuage experts ,
 Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes .
 Un Florentin lui dit : Frere & Seigneur ,
 Pour détourner la maligne influence
 Dont votre Altesse a fait l'expérience ,
 Tuer la Dame est toujours le meilleur .
 Mais , las , Seigneur ! la vôtre est immortelle ;

Je voudrois donc , pour votre fûreté ,
 Qu'un Cadenat de structure nouvelle
 Fût le garant de sa fidélité :
 A la vertu par la force affervie ,
 Lors vos plaisirs borneront son envie :
 Plus ne sera d'Amant favorisé.
 Et plût aux Dieux que quand j'étois en vie
 D'un tel secret je me fusse avisé !
 A ce discours les damnés applaudirent ,
 Et sur l'airain les Parques l'écrivirent.
 En un moment , feux , enclumes , fourneaux ,
 Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tisiphone , de ces lieux ferrurière ,
 Au Cadenat met la main la première :
 Elle l'acheve , & des mains de *Pluton*
Proserpina reçut ce triste don.
 On m'a conté , qu'essayant son ouvrage ,
 Le cruel Dieu fut ému de pitié ;
 Qu'avec tendresse il dit à sa moitié :
 Que je vous plains , vous allez être sage !
 Or , ce secret aux Enfers inventé ,
 Chez les humains tôt après fut porté ;
 Et depuis ce , dans Venise & dans Rome ,
 Il n'est Pédant , Bourgeois , ni Gentilhomme ,
 Qui pour garder l'honneur de sa maison
 De Cadenats n'ait sa provision.
 Là , tout jaloux , sans craindre qu'on le blâme ,
 Tient sous la clef la vertu de sa femme.
 Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
 Chez les méchants on se gâte sans peine .

Et le galant vit fort à la Romaine.
 Mais son trésor est il en sûreté ?
 A ces projets l'Amour sera funeste ;
 Ce Dieu charmant fera notre vengeur ;
 Car vous m'aimez ; & quand on a le cœur
 De femme honnête , on a bientôt le reste.

L'ANTI-GITON. *

A MADemoiselle

LE COUVREUR.

O Du Théâtre, aimable Souveraine !
 Belle *Clodé*, fille de *Melpomène* !
 Puissent ces Vers de vous être goûtés,
 Amour le veut , Amour les a dictés.
 Ce petit Dieu , de son aîle légère ,
 Un arc en main parcouroit l'autre jour
 Tous les recoins de votre Sanctuaire ;
 Car le Théâtre appartient à l'Amour :
 Tous ses Héros sont enfans de Cithère.
 Hélas , Amour ! que tu fus consterné,
 Lorsque tu vis ce Temple profané,
 Et ton Rival , de son culte hérétique ,
 Etablissant l'usage antiphysique ,
 Accompagné de ses Mignons fleuris ,
 Fouler aux piés les myrthes de Cypris !

* Cette Pièce est de l'année 1722.

Cet ennemis jadis eut dans Gomore
 Plus d'un Autel, & les auroit encore,
 Si par le feu son pays consumé,
 En lac un jour n'eût été transformé.
 Ce Conte n'est de la Métamorphose,
 Car gens de bien m'ont expliqué la chose
 Très-doctement, & partant ne veux pas
 Mécroire en rien la vérité du cas.
 Ainsi que Loth, chassé de son asyle,
 Ce pauvre Dieu courut de ville en ville.
 Il vint en Grèce, il y donna leçon
 Plus d'une fois à *Socrate*, à *Platon* ;
 Chez des Héros il fit sa résidence,
 Tantôt à Rome, & tantôt à Florence;
 Cherchant toujours, si bien vous l'observez,
 Peuples polis, & par art cultivés.
 Maintenant donc le voici dans Lutece,
 Séjour fameux des effrénés desirs,
 Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce,
 Quoiqu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
 Là, pour tenter notre faible nature,
 Ce Dieu paraît sous humaine figure.
 Il n'a point l'air de ce pesant Abbé,
 Brutalement dans le vice absorbé,
 Qui tourmentant en tout sens son espèce,
 Mord son prochain, & corrompt la jeunesse;
 Lui, dont l'œil louche, & le muffle effronté,
 Font frissonner la tendre volupté,
 Et qu'on prendroit, dans ses fureurs étranges,
 Pour un Démon qui viole des Anges.

Ce Dieu sçait trop , qu'en un pédant crasseux,
Le plaisir même est un objet hideux.

D'un beau Marquis il a pris le visage ,
Le doux maintien , l'air fin , l'adroit langage ,
Trente Mignons le suivent en riant ;
Phylis le lorgne , & soupire en fuyant.

Ce faux Amour se pavane à toute heure ,
Sur le Théâtre aux Muses destiné
Où par *Racine* en triomphe amené ,
L'Amour galant choisissoit sa demeure ;
Que dis-je ? Hélas ! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Désespéré , confus ,
Des fiers succès du Dieu qu'on lui préfère ,
L'Amour honnête est allé chez sa mere ,
D'où rarement il descend ici-bas.

Belle *Cloé* , ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. *Cloé* pour vous entendre ,
Du haut des Cieux j'ai vû ce Dieu descendre.
Sur le Théâtre il vole parmi nous ,
Quand sous le nom de *Phédre* ou de *Monime* ,
Vous partagez entre *Racine* & vous
De notre encens le tribut légitime.
Que si voulez que cet enfant jaloux ,
De ces beaux lieux désormais ne s'envole ,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux :
Il vous créa la Prêtresse du Temple :
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple :
Prêchez donc vite , & venez dès ce jour ,
Sacrifier au véritable Amour.

LETTRE
SUR
LA TRACASSERIE,*
A MONSIEUR
DE BUSSI,
EVÊQUE DE LUÇON.

ORNEMENT de la bergerie,
Et de l'Eglise & de l'amour ;
Aussi tôt que Flore , à son tour ,
Peindra la campagne fleurie ,
Revoyez la Ville chérie ;
Est-il pour vous d'autre patrie ?
Et seroit-il dans l'autre vie
Un plus beau Ciel , un plus beau jour ;
Si l'on pouvoit de ce séjour
Exiler la TRACASSERIE ?
Evitons ce monstre odieux
Monstre femelle , dont les yeux
Portent un poison gracieux
Et que le Ciel , en sa furie ,

* En 1724.

De notre bonheur envieux,
 A fait naître dans ces beaux lieux
 Au sein de la galanterie.
 Voyez-vous comme un miel flâteur
 Distille de sa bouche impure ?
 Voyez-vous comme l'imposture
 Lui prête un secours séducteur ?
 Le courroux étourdi la guide,
 L'embarras, le soupçon timide,
 En chancelant suivent ses pas.
 Des faux rapports, l'erreur avide
 Court au-devant de la perfide,
 Et la caresse dans ses bras.
 Que l'amour, secouant ses aîles,
 De ces commerces infidèles
 Puisse s'envoler à jamais :
 Qu'il cesse de forger des traits
 Pour tant de beautés criminelles.
 Je hais bien tout mauvais railleur,
 De qui le bel esprit bâtife
 Du nom d'ennui, la paix du cœur,
 Et la constance de sottise.
 Heureux qui voit couler ses jours
 Dans la mollesse & l'incurie,
 Sans intrigues, sans faux détours,
 Près de l'objet de ses amours
 Et loin de la coquetterie.
 Que chaque jour rapidement
 Pour de pareils amans s'écoule ;
 Ils ont tous les plaisirs en foule.

Hors ceux du raccommodement.
 Rendez-nous donc votre présence,
 Galant Prieur de Frigolet,
 Très-aimable, & très-frivolet,
 Venez voir votre humble Valet
 Dans le Palais de la Constance;
 Les Graces, avec complaisance,
 Vous suivront en petit-colet;
 Et moi, leur serviteur folet,
 J'ébaudirai Votre Excellence,
 Par des airs de mon flageolet,
 Dont l'amour marque la cadence,
 En faisant des pas de ballet.

A M O N S I E U R

D E G E R V A S I,

M É D E C I N.

TU revenois couvert d'une gloire éternelle,
 Le Gévaudan * surpris t'avoit vû triompher
 Des traits contagieux d'une Peste cruelle,
 Et ta main venoit d'étouffer
 De cent poisons cachés la semence mortelle.
 Dans *Maisons* cependant je voyois mes beaux jours
 Vers leurs derniers momens précipiter leurs cours.

* M. de Gervasi, célèbre Médecin de Paris, avoit été
 envoyé dans le Gévaudan pour la Peste, & à son retour
 il est venu guérir l'Auteur de la Petite-Vérole, dans le
 Château de *Maisons*, à six lieues de Paris, en 1723.

Déjà près de mon lit la mort inexorable
 Avoit levé sur moi sa faux épouvantable.
 Le vieux Nocher des Morts à sa voix accourut.
 C'en étoit fait , sa main tranchoit ma destinée :
 Mais tu lui dis , Arrête. . . & la mort étonnée
 Reconnut son vainqueur , frémit & disparut.
 Hélas ! si comme moi l'aimable Génonville ,
 Avoit de ta présence eu le secours utile ,
 Il vivroit , & sa vie eût rempli nos souhaits ;
 De son cher entretien je goûterois les charmes ,
 Mes jours , que je te dois , renaîtroient sans allarmes ,
 Et mes yeux , qui sans toi se fermoient pour jamais ,
 Ne se rouvroient point pour répandre des larmes.
 C'est toi , du moins , c'est toi par qui dans ma douleur
 Je peux jouïr de la douceur
 De plaire & d'être cher encore
 Aux illustres amis dont mon destin m'honore.
 Je reverrai *Maisons* , dont les soins bienfaisans
 Viennent d'adoucir ma souffrance ;
Maisons en qui l'esprit tient lieu d'expérience ,
 Et dont j'admire la prudence
 Dans l'âge des égaremens.
 Je me flâte en secret qu'à mon dernier Ouvrage
 Le vertueux Sully donnera son suffrage ;
 Que son cœur généreux , avec quelque plaisir ,
 Au sortir du tombeau me reverra paraître ,
 Et que Mariamne peut être
 Pourra par ses malheurs enchanter son loisir.
 Beaux Jardins de Villars , ombrages toujours frais,
 C'est sous vos feuillages épais

Que je retrouverai ce Héros plein de gloire ,
 Qui nous a ramené la paix
 Sur les aîles de la victoire.
C'est là que Richelieu , par son air enchanteur ,
Par ses vivacités , son esprit & ses graces ,
Dès qu'il reparaitra sçaura joindre mon cœur
A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces.
Et toi , cher Bullingbrook , Héros qui d'Apollon
 As reçu plus d'une Couronne ;
 Qui réunis en ta personne
 L'éloquence de Cicéron ,
L'esprit de Mécénas , l'agrément de Pétrone :
Enfin donc je respire , & respire pour toi ;
Je pourrai désormais te parler & t'entendre.
Mais Ciel ! quel souvenir vient ici me surprendre ?
 Celle qui m'a donné sa foi ,
 Qui fut si fidèle & si tendre ,
Daignera-t-elle encor jeter les yeux sur moi ?
Hélas ! en descendant sur le sombre rivage ,
Dans mon cœur expirant je portois son image ;
Son amour , ses vertus , ses graces , ses appas ,
 Les plaisirs goûtés dans ses bras ,
A ces derniers momens flâtoient encor mon ame ,
Je brûlois en mourant d'une immortelle flâme.
Grands Dieux ! me faudroit il regretter le trépas ?
M'auroit-elle oublié ? Seroit-elle volage ?
Que dis-je , malheureux ! où vais-je m'engager ?
 Quand on porte sur le visage ,
D'un mal si redouté le fatal témoignage ,
 Est-ce à l'amour qu'il faut songer ?

A U X M Â N E S

DE MONSIEUR

DE G É N O N V I L L E , *

Conseiller au Parlement , & intime
Ami de l'Auteur.

Toi , que le Ciel jaloux ravit dans ton printems ;
Toi , de qui je conserve un souvenir fidèle ;
 Vainqueur de la mort & du tems ;
 Toi , dont la perte , après dix ans ,
 M'est encore affreuse & nouvelle ;
Si tout n'est pas détruit , si sur les sombres bords
Ce souffle si caché , cette faible étincelle ,
Cet esprit , le moteur & l'esclave du corps ,
Ce je ne sçai quel sens , qu'on nomme ame immor-
 telle ,
Reste inconnu de nous est vivant chez les morts ;
S'il est vrai que tu sois , & si tu peux m'entendre ,
O ! mon cher G É N O N V I L L E , avec plaisir reçois
Ces vers & ces soupirs que je donne à ta cendre ,
Monument d'un amour immortel comme toi.

* Cette Pièce est de 1729. Il n'y avoit pas tout-à-fait dix ans que M. de Génonville étoit mort.

Il te souvient du tems où l'aimable *Egérie*,
Dans les beaux jours de notre vie,
Écouteoit nos chansons, partageoit nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs ;
Tout réunissoit nos trois cœurs.
Que nous étions heureux ! même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance,
Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance ?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs :
Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfans de l'allégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le Ciel, en récompense, accorde à ta Maîtresse
Des grandeurs & de la richesse,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur tems, la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aîle du bel âge ;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.
Nous chantons quelquefois & tes vers & les miens,
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes,
Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens,
Nous lisons tes Ecrits, nous les baignons de larmes,
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,

Ou toujours remplis d'eux , ou toujours hors d'eux-
 même ,
 Au monde , à l'inconstance ardens à se livrer ,
 Malheureux , dont le cœur ne sçait pas comme on
 aime ,
 Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

L A M O R T

DE MADemoiselle

L E C O U V R E U R ,

F A M E U S E A C T R I C E .

Q U E vois-je , quel objet ! Quoi ! ces lèvres char-
 mantes ,
 Quoi ! ces yeux d'où partoient ces flâmes éloquentes
 Eprouvent du trépas les livides horreurs ?
 Muses , Graces , Amours , dont elle fut l'image ,
 O mes Dieux & les siens , secouez votre ouvrage.
 Que vois je ? C'en est fait , je t'embrasse , & tu meurs.
 Tu meurs ; on sçait déjà cette affreuse nouvelle :
 Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.
 J'entens de tous côtés les beaux Arts éperdus ,
 S'écrier , en pleurant , Melpomène n'est plus.
 Que direz-vous , race future ,
 Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure ,

Qu'à

Qu'à ces Arts défolés font des hommes cruels ?

Ils privent de la sépulture

Celle qui dans la Grèce auroit eu des Autels.

Quand elle étoit au monde , ils soupiroient pour elle ;

Je les ai vû soumis , autour d'elle empressez :

Sitôt qu'elle n'est plus , elle est donc criminelle ?

Elle a charmé le monde , & vous l'en punissez.

Non , ces bords déformais ne seront plus profane ,*

Ils contiennent ta cendre ; & ce triste tombeau

Honoré par nos chants , consacré par tes mânes ,

Est pour nous un temple nouveau.

Voilà mon S. Denis ; oui , c'est là que j'adore

Tes talens , ton esprit , tes graces , tes appas.

Je les aimai vivans , je les encense encore ,

Malgré les horreurs du trépas ,

Malgré l'erreur & les ingrats ,

Que seuls de ce tombeau l'opprobre deshonore.

Ah ! verrai-je toujours ma faible nation ,

Incertaine en ses vœux , flétrir ce qu'elle admire ,

Nos mœurs avec nos Loix toujours se contredire ,

Et le François volage endormi sous l'empire

De la superstition ?

Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre

Que les mortels osent penser ?

Ô rivale d'Athène ! ô Londres ! heureuse terre ,

Ainsi que des tyrans vous avez sçu chasser

Les préjugés honteux qui vous livroient la guerre.

C'est là qu'on sçait tout dire & tout récompenser ;

* Elle est enterrée sur le bord de la Seine.

Nul art n'est méprisé ; tout succès a sa gloire ;
 Le vainqueur de *Tallard* , le fils de la victoire ,
 Le sublime *Dryden* , & le sage *Addisson* ,
 Et la charmante *Ophils* , & l'immortel *Newton* ,
 Ont part au Temple de Mémoire.

Et *Le Couvreur* à Londres auroit eu des tombeaux
 Parmi les beaux esprits , les Rois & les Héros.
 Quiconque a des talens , à Londres est un grand-
 homme.

L'abondance & la liberté
 Ont après deux mille ans chez vous ressuscité
 L'esprit de la Grèce & de Rome.
 Des lauriers d'Apollon , dans nos stériles champs,
 La feuille négligée est-elle donc flétrie ?
 Dieux ! Pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
 Et de la gloire & des talens ?



R É P O N S E

A UNE DAME,

OU SOI-DISANT TELLE. *

T U commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître.

Tu me louerás bien moins ; mais il faut t'avouer
Ce que je suis, ce que je voudrois être.

J'aurai vû dans trois ans passer quarante hyvers,
Apollon présidoit au jour qui m'a vû naître,
Au sortir du berceau j'ai bégayé des Vers,
Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son Sanctuaire :
Mon cœur vaincu par lui, se rangea sous sa loi,
D'autres ont fait des Vers par le désir d'en faire,
Je fus Poète malgré moi.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame.
Tout art a mon hommage & tout plaisir m'enflâme.
La Peinture me charme ; on me voit quelquefois
Au Palais de Philippe, ou dans celui des Rois,
Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant *Cagliari* † saisir l'esprit divin,

* En 1734. il y eut un homme de Bretagne qui s'avisa
d'écrire des Lettres à plusieurs gens d'esprit de Paris,
sous le nom d'une femme. Chacun y fut attrapé, & cette
meprise attira cette réponse.

† Paul Véronèse.

Et dévorer des yeux la touche noble & sûre

De *Raphaël* & du *Poussin*.

De ces appartemens qu'anime la Peinture ,

Sur les pas du plaisir je vole à l'Opéra.

J'applaudis tout ce qui me touche ,

La fertilité de *Campra* ,

La gaité de *Mouret* , les graces de *Destouche* , *

Péclissier par son art , le *Maure* par sa voix , †

Tour-à-tour ont mes vœux & suspendent mon choix.

Quelquefois embrassant la science hardie ,

Que la curiosité

Honora par vanité

Du nom de Philosophie ,

Je cours après *Newton* dans l'abyssme des Cieux ;

Je veux voir si des nuits la Courière inégale ,

Par le pouvoir changeant d'une force centrale ,

En gravitant vers nous s'approche de nos yeux ,

Et pèse d'autant plus , qu'elle est près de ces lieux ,

Dans les limites d'un ovale.

J'en entens raisonner les plus profonds esprits ,

Maupertuis & *Clairaut* , calculante Cabale :

Je les vois qui des Cieux franchissent l'intervale ,

Et je vois trop souvent , que j'ai très-peu compris.

De ces obscurités , je passe à la Morale ,

Je lis au cœur de l'homme , & souvent j'en rougis.

J'examine avec soin les informes écrits ,

Les monumens épars , & le style énergique

De ce fameux *Pascal* , ce dévot satyrique.

* Musiciens agréables.

† Actrices de ce tems-là.

Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflâmer.

Je combats ses rigueurs extrêmes.

Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes.

Je voudrois malgré lui leur apprendre à s'aimer.

Ainsi mes jours égaux , que les Muses remplissent ,

Sans soins , sans passion , sans préjugés fâcheux ,

Commencent avec joie & vivement finissent

Par des soupers délicieux.

L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines.

La tardive raison vient de briser mes chaînes ,

J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté.

J'ai passé l'heureux tems fait pour la volupté.

Est-il donc vrai , Grands Dieux ! il ne faut plus que

j'aime !

La foule des beaux Arts , dont je veux tour-à-tour

Remplir le vuide de moi même ,

N'est point encor assez pour remplacer l'amour.



A U C A M P,

D E V A N T

P H I L I P S B O U R G ;

Le 3. Juillet 1734.

C'EST ici que l'on dort sans lit,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois & j'entens l'atmosphère,
Qui s'embrase & qui retentit
De cent décharges de tonnerre,
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit & rit :
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sous par jour.
Je les vois prodiguant leur vie
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange & de lauriers,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme, nommé la gloire,
A l'œil superbe, au front poudreux,
Portant au cou crayate noire,

D I V E R S E S.

124

Ayant sa trompette en sa main ,
Sonnant la charge & la victoire ,
Et chantant quelques airs à boire ,
Dont ils répètent le refrain.

O Nation brillante & vaine !
Illustres fous , peuple charmant ,
Que la gloire à son char enchaîne ,
Il est beau d'affronter gaiement
Le trépas & le Prince Eugène.

Mais , hélas ! quel sera le prix
De vos héroïques prouesses ?
Vous serez cocus dans Paris
Par vos femmes & vos maîtresses.

L E

M O N D A I N . *

R E G R E T T E R A qui veut le bon vieux tems
Et l'âge d'or , & le regne d'Astrée ,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée ,
Et le Jardin de nos premiers Parens.
Moi , je rends grace à la nature sage ,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge ,

* Cette Pièce est de 1736. C'est un badinage, dont le fond est très-philosophique & très-utile ; son utilité se trouve expliquée dans la Pièce suivante. Voyez aussi la Lettre de M. de Melon à Madame la Comtesse de Verrue.

Tant décrié par nos tristes frondeurs ,
 Ce tems profane est tout fait pour mes mœurs ;
 J'aime le luxe & même la mollesse ;
 Tous les plaisirs , les Arts de toute espèce ;
 La propreté , le goût , les ornemens :
 Toute honnête-homme a de tels sentimens.
 Il est bien doux pour mon cœur très-immonde
 De voir ici l'abondance à la ronde ,
 Mere des Arts & des heureux travaux ,
 Nous apporter de sa source féconde ,
 Et des besoins & des plaisirs nouveaux.
 L'or de la terre & les trésors de l'onde ;
 Leurs habitans & les peuples de l'air ,
 Tout sert au luxe . aux plaisirs de ce monde ,
 O le bon tems que ce siècle de fer !
 Le superflu , chose très-nécessaire ,
 A réuni l'un & l'autre hémisphère.
 Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux ,
 Qui du Texel , de Londres , de Bordeaux ,
 S'en vont chercher , par un heureux échange ,
 De nouveaux biens nés aux sources du Gange ;
 Tandis qu'au loin , vainqueurs des Musulmans ,
 Nos vins de France enyvrent les Sultans.
 Quand la nature étoit dans son enfance ,
 Nos bons Aïeux vivoient dans l'ignorance ,
 Ne connaissant ni le *tien* , ni le *mien*.
 Qu'auroient-ils pû connaître ? Ils n'avoient rien
 Ils étoient nus ; & c'est chose très-claire ,
 Que qui n'a rien , n'a nul partage à faire.
 Sobres étoient. Ah ! je le crois encor ,

Martialis

Martialo * n'est point du siècle d'or.
 D'un bon vin frais, ou la mousse, ou la sève,
 Ne grata point le tendre gosier d'Eve.
 La soie & l'or ne brilloient point chez eux ;
 Admirez-vous pour cela nos Ayeux ?
 Il leur manquoit l'industrie & l'aisance.
 Est-ce vertu ? C'étoit pure ignorance.
 Quel idiot, s'il avoit eu pour lors
 Quelque bon lit, auroit couché dehors ?
 Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon pere,
 Que faisois-tu dans les Jardins d'Eden ?
 Travaillois-tu pour ce sot genre-humain ?
 Caressois-tu Madame Eve, ma mere ?
 Avouez-moi que vous aviez tous deux
 Les ongles longs, un peu noirs & crasseux,
 La chevelure assez mal ordonnée,
 Le teint bruni ; la peau bize & rannée.
 Sans propreté, l'amour le plus heureux
 N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
 Bientôt lassés de leur belle aventure,
 Dessous un chêne ils soupent galamment,
 Avec de l'eau, du millet & du gland.
 Le repas fait, ils dorment sur la dure.
 Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant voulez-vous, mes amis,
 Sçavoir un peu dans nos jours tant maudits,
 Soit à Paris, soit dans Londre ou dans Rome,
 Quel est le train des jours d'un honnête-homme ?

* L'Auteur du Cuisinier Français.

Entrez chez lui , la foule des beaux Arts ,
 Enfans du goût , se montre à vos regards.
 De mille mains l'éclatante industrie ,
 De ces dehors orna la symétrie.
 L'heureux pinceau , le superbe dessein
 Du doux *Corrége* & du sçavant *Pouffin* ,
 Sont encadrés dans l'or d'une bordure ;
 C'est * *Bouchardon* qui fit cette figure ;
 Et cet argent fut poli par *Germain* , †
 Des *Gobelins* , l'aiguille & la teinture ,
 Dans ces tapis surpassent la peinture.
 Tous ces objets sont vingt fois répétés ,
 Dans des trumeaux tous brillans de clartés.
 De ce salon je vois par la fenêtre ,
 Dans des Jardins , des myrthes en berceaux ,
 Je vois jaillir les bondissantes eaux.
 Mais du logis j'entens sortir le Maître.
 Un char commode , avec graces orné ,
 Par deux chevaux rapidement traîné ,
 Paraît aux yeux une maison roulante ,
 Moitié dorée , & moitié transparente ;
 Nonchalamment je l'y vois promené.
 De deux ressorts la liante souplesse ,
 Sur le pavé le porte avec mollesse.
 Il court au bain ; les parfums les plus doux
 Rendent sa peau plus fraîche & plus polie ;
 Le plaisir presse , il vole au rendez-vous ,
 Chez *Camargo* , chez *Goffin* , chez *Julie*.

* Fameux Sculpteur , né à Chaumont en Champagne.

† Excellent Orfèvre , dont les desseins & les ouvrages
sont du plus grand goût.

D I V E R S E S.

195

Il est comblé d'amour & de faveurs.
 Il faut se rendre à ce Palais magique ,
 Où les beaux vers , la danse , la musique ,
 L'art de tromper les yeux par les couleurs ,
 L'art plus heureux de séduire les cœurs ,
 De cent plaisirs font un plaisir unique.
 Il va siffler quelque Opéra nouveau ,
 Ou malgré lui court admirer *Rameau*.
 Allons souper. Que ces brillans services ,
 Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
 Qu'un Cuisinier est un mortel divin !
 Cloris , *Æglé* , me versent de leur main
 D'un vin d'Aï , dont la mousse pressée ,
 De la bouteille avec force élançée ,
 Comme un éclair fait voler son bouchon.
 Il part , on rit , il frappe le plafond.
 De ce vin frais l'écume pétillante ,
 De nos Français est l'image brillante.
 Le lendemain donne d'autres desirs ,
 D'autres soupers , & de nouveaux plaisirs.

Ceci posé , *Mentor & Télémaque* ,
 Vantez-nous bien votre petite Itaque ,
 Votre Salente & vos murs malheureux ,
 Où vos Crétois , tristement vertueux ,
 Pauvres d'effet , & riches d'abstinence ,
 Manquent de tout pour avoir l'abondance.
 J'admire fort votre style flâteur ,
 Et votre prose , encor qu'un peu traînante.
 Mais , mon ami , je consens de grand cœur ,
 D'être fessé dans vos murs de Salente ,

R ij

Si je vais là pour chercher mon bonheur.
 Et vous, Jardin de ce premier bon-homme,
 Jardin fameux, par le Diable & la pomme,
 C'est bien en vain que tristement séduits,
Huet, *Calmet*, dans leur sçavante audace,
 Du Paradis ont recherché la place.
 Le Paradis Terrestre est où je suis.

D É F E N S E
 D U M O N D A I N ;
 O U
 L' A P O L O G I E D U L U X E .

A T A B L E hier, par un triste hazard,
 J'étois assis près d'un maître Caffard,
 Lequel me dit : Vous avez bien la mine
 D'aller un jour échauffer la cuisine
 De Lucifer ; & moi, Prédestiné,
 Je rirai bien quand vous serez damné.
 Damné ! Comment ? Pourquoi ? Pour vos folies.
 Vous avez dit en vos œuvres non pies,
 Dans certain conte en rimes barbouillé,
 Qu'au Paradis Adam étoit mouillé,
 Lorsqu'il pleuvoit sur notre premier pere ;
 Qu'Eve avec lui bûvoit de belle eau claire ;

Qu'ils avoient même, avant d'être déçus,
 La peau tannée & les ongles crochus.
 Vous avancez dans votre folle yvresse,
 Prêchant le luxe, & vantant la mollesse,
 Qu'il vaut bien mieux, ô blasphêmes maudits !
 Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
 Par quoi, mon fils, votre Muse pollue
 Sera rôtie, & c'est chose conclue.

Difant ces mots, son gosier altéré
 Humoit un vin, qui d'ambre coloré,
 Sentoit encor la grappe parfumée,
 Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
 Un carmin vif enluminoit son teint.
 Lors je lui dis : Pour Dieu, Monsieur le Saint,
 Quel est ce vin ? D'où vient-il, je vous prie ?
 D'où l'avez-vous ? Il vient de Canarie :
 C'est un nectar, un breuvage d'élû ;
 Dieu nous le donne, & Dieu veut qu'il soit bû.
 Et ce café, dont après cinq services
 Votre estomac goûte encor les délices ?
 Par le Seigneur il me fut destiné.
 Bon. Mais avant que Dieu vous l'ait donné,
 Ne faut-il pas que l'humaine industrie
 L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?
 La porcelaine, & la frêle beauté
 De cet émail à la Chine empâté,
 Par mille mains fut pour vous préparée,
 Cuite, recuite, & peinte & diaprée ;
 Cet argent fin, cizelé, gaudronné,
 En plat, en vase, en soucoupe tourné,

Fut arraché de la terre profonde ,
 Dans le Potosé , au sein d'un nouveau monde.
 Tout l'Univers a travaillé pour vous ,
 Afin qu'en paix dans votre heureux courroux ,
 Vous insultiez , pieux atrabilaire ,
 Au monde entier , épuisé pour vous plaire.

O faux dévot , véritable Mondain ,
 Connaissez-vous ; & dans votre prochain
 Ne blâmez plus ce que votre indolence
 Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
 Sçachez sur-tout que le Luxe enrichit
 Un grand Etat , s'il en perd un petit.
 Cette splendeur , cette pompe mondaine
 D'un regne heureux est la marque certaine.
 Le riche est né pour beaucoup dépenser ,
 Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
 Dans ces Jardins regardez ces cascades ,
 L'étonnement & l'amour des Naiades ;
 Voyez ces flots , dont les napes d'argent
 Vont inonder ce marbre blanchissant ;
 Les humbles prez s'abreuvent de cette onde ;
 La terre en est plus belle & plus féconde.
 Mais de ces eaux , si la source tarit ,
 L'herbe est séchée & la fleur se flétrit.
 Ainsi l'on voit en Angleterre , en France ,
 Par cent canaux circuler l'abondance ;
 Le goût du Luxe entre dans tous les rangs ;
 Le pauvre y vit des vanités des Grands ,
 Et le travail , gagé par la moleste ,
 S'ouvre à pas lents la route à la richesse.

J'entens ici des pédans à rabats,
 Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
 Qui me citant *Denis d'Halicarnasse*,
Dion, *Plutarque*, & même un peu d'*Horace*,
 Vont criaillant qu'un certain *Curius*,
Cincinnatus, & des Consuls en *Us*,
 Béchoient la terre au milieu des allarmes;
 Qu'ils manioient la charue & les armes;
 Et que les bleds tenoient à grand honneur
 D'être semés par la main d'un vainqueur.
 C'est fort bien dit, mes Maîtres : je veux croire
 Des vieux Romains la chimérique histoire.
 Mais, dites-moi, si les Dieux par hazard
 Faisoient combattre Auteuil & Vaugirard,
 Faudroit-il pas au retour de la guerre,
 Que le vainqueur vint labourer sa terre ?
 L'auguste Rome, avec tout son orgueil,
 Rome jadis étoit ce qu'est Auteuil.
 Quand ces enfans de Mars & de Sylvie,
 Pour quelques prez signalant leur furie,
 De leur Village alloient au champ de Mars,
 Ils arboroiert du foin * pour étendarts.
 Leur Jupiter, au tems du bon Roi Tulle,
 Etoit de bois, il fut d'or sous Luculle.
 N'allez donc pas avec simplicité
 Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
 Oh, que *Colbert* étoit un esprit sage !
 Certain butor conseilloit par ménage,

* Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *Manipulus*, étoit le premier étendart des Romains.

Qu'on abolit ces travaux précieux ,
 Des Lyonnais ouvrage industrieux.
 Du Conseiller l'absurde prud'homme
 Eût tout perdu par pure œconomie.
 Mais le Ministre , utile avec éclat ,
 Sçut par le Luxe enrichir notre Etat.
 De tous nos Arts il agrandit la source ,
 Et du Midy , du Levant & de l'Ourse ,
 Nos fiers voisins , de nos progrès jaloux ,
 Payoient l'esprit qu'ils admiroient en nous.
 Je veux ici vous parler d'un autre homme ,
 Tel que n'en vit Paris , Pekin , ni Rome ;
 C'est Salomon , ce Sage fortuné ,
 Roi Philosophe , & Platon couronné ,
 Qui connut tout , du cédre jusqu'à l'herbe ;
 Vit-on jamais un Luxe plus superbe !
 Il faisoit naître , au gré de ses desirs ,
 L'argent & l'or ; mais sur-tout les plaisirs.
 Mille beautés servoient à son usage.
 Mille ? On le dit , c'est beaucoup pour un Sage.
 Qu'on m'en donne une , & c'est assez pour moi ,
 Qui n'ait l'honneur d'être sage ni Roi.
 Parlant ainsi , je vis que les Convives
 Aimoient assez mes peintures naïves ;
 Mon doux béat très-peu me répondoit ,
 Rioit beaucoup , & beaucoup plus bûvoit ;
 Et tout chacun présent à cette fête ,
 Fit son profit de mon discours honnête.



S U R
L A P H Y S I Q U E
D E N E W T O N . *

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D U C H A S T E L E T .

TU m'appelles à toi, vaste & puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie,
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
Sur les pas des vertus & de la vérité.
Je quitte *Melpomène* & les jeux du Théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre.
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux *Rufus*, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée,
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains,
Des traits qu'il destinoit au reste des humains;
Que quatre fois par mois un ignorant *Zoïle*
Elève en frémissant une voix imbécile;
Je n'entens point leurs cris que la haine a formés.
Je ne vois point leurs pas dans la fange imprimés.

* Cette Lettre est imprimée au-devant des *Elémens de Newton*, donnés au Public par M. de Voltaire en 1738 & 1742.

Le charme tout-puissant de la Philosophie,
 Élève un esprit sage au-dessus de l'envie.
 Tranquille au haut des cieus , que *Newton* s'est soumis,
 Il ignore en effet s'il a des ennemis.
 Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
 L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière ;
 Déjà ces tourbillons , l'un par l'autre pressés ,
 Se mouvant sans espace , & sans règle entassés ,
 Ces fantômes sçavans à mes yeux disparoissent.
 Un jour plus pur me luit ; les mouvemens renaissent ;
 L'espace , qui de Dieu contient l'immensité ,
 Voit rouler dans son sein l'Univers limité ,
 Cet Univers si vaste à notre faible vûe ,
 Et qui n'est qu'un atôme , un point dans l'étendue.

Dieu parle , & le cahos se dissipe à sa voix.
 Vers un centre commun tout gravite à la fois.
 Ce ressort si puissant , l'ame de la nature ,
 Etoit enseveli dans une nuit obscure ;
 Le compas de *Newton* , mesurant l'Univers ,
 Leve enfin ce grand voile , & les Cieus sont ouverts.

Il découvre à mes yeux , par une main sçavante ,
 De l'astre des saisons la robe étincelante ;
 L'émeraude , l'azur , le pourpre , le rubis ,
 Sont l'immortel-tissu dont brillent ses habits.
 Chacun de ses raïons dans sa substance pure ,
 Porte en soi les couleurs dont se peint la nature ,
 Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux ,
 Ils animent le monde , ils emplissent les Cieus.

Confidens du Très-haut , substances éternelles ,
 Qui brûlez de ses feux , qui couvrez de vos aïles

Le Trône où votre Maître est assis parmi vous ,
Parlez ; du grand *Newton* n'étiez-vous point jaloux ?

La mer entend sa voix. Je voix l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le Ciel qui l'attire ;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts ;
La mer tombe, s'affaisse, & roule vers ses bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre ,
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez ; & revenant sans cesse ,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les Cieux ,
Des sages éblouis trompois les faibles yeux ,
Newton de ta carrière a marqué les limites ;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.

Terre, change de forme, & que la pesanteur ,
En abaissant le Pôle élève l'Equateur.
Pôle, immobile aux yeux, si lent dans votre course ,
Fuyez le char glacé des sept Astres de l'Ourse ; *
Embrassez dans le cours de vos longs mouvemens ,
Deux cens siècles entiers par-de-là six mille ans.

Que ces objets sont beaux ! Que notre ame épurée.
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel ,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.

Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre ,
Comment avez-vous pû, dans un âge encor tendre ,

* C'est la Période de la pression des Equinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cens ans, ou environ.

Malgré les vains plaisirs , ces écueils des beaux jours ;
 Prendre un vol si hardi , suivre un si vaste cours ,
 Marcher après *Newton* dans cette route obscure
 Du labyrinthe immense où se perd la nature ?
 Puissai-je auprès de vous , dans ce Temple écarté ,
 Aux regards des Français montrer la vérité.
 Tandis * qu'Algaroti , sûr d'instruire & de plaire ,
 Vers le Tybre étonné , conduit cette Etrangère ;
 Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits ,
 Le compas à la main j'en tracerai les traits ;
 De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle ;
 Cherchant à l'embellir , je la rendrais moins belle.
 Elle est , ainsi que vous , noble , simple & sans fard ,
 Au-dessus de l'éloge , au-dessus de mon art.

* M. Algaroti , jeune Vénitien , faisoit imprimer alors à Venise un Traité sur la Lumière , dans lequel il expliquoit l'Attraction. Il y a eu sept éditions de son Livre , lequel a été fort mal traduit en Français.



S U R

LES ÉVÉNEMENTS

DE L'ANNÉE M. DCC. XLIV.

DISCOURS EN VERS.

QUOI, verrai-je toujours des sottises en France ?
 Difoit l'hyver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du passé profond admirateur,
 Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
 Pourquoi, s'écrioit-il, le Roi va-t-il en Flandre ?
 Quelle étrange vertu qui s'obstine à défendre
 Les débris dangereux du Trône des *Césars*,
 Contre l'or des *Anglais* & le fer des *Houzards* ?
 Dans le jeune *CONTI*, quel excès de folie,
 D'escalader les monts qui gardent l'Italie,
 Et d'attaquer vers *Nice* un Roi victorieux,
 Sur ces sommets glacés dont le front touche aux cieux ?
 Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet *Icare* a-t-il prêté ses aîles ?
 A-t-il reçu du moins dans son dessein fatal,
 Pour briser les rochers, le secret d'*Annibal* ?
 Il gronde, & *CONTI* vole. Une ardente jeunesse
 Voyant peu les dangers que voit trop la vieilleffe,

Se précipite en foule autour de son Héros ;
 Du *Var* qui s'épouvante on traverse les flots ;
 De torrens en rochers , de montagne en abyfme ,
 Des Alpes en couroux on affiége la cime ;
 On y brave la foudre ; on voit de tous côtés ,
 Et la nature , & l'art , & l'ennemi domptés.
 C O N T I qu'on cenfuroit , & que l'Univers loue ,
 Est un autre Annibal qui n'a point de *Capouë*.
 Critiques orgueilleux , frondeurs , en eft-ce affés ?
 Avec *Nice & Demont* vous voilà terraffés.

Mais tandis que fous lui les Alpes s'applaniffent ,
 Que fur les flots voifins les Anglais en frémiſſent ,
 Vers les bords de l'*Eſcaut* L O U I S fait tout trem-
 bler.

Le *Batave* s'arrête & craint de le troubler.
 Miniſtres , Généraux , fuivent d'un même zèle ,
 Du Conſeil aux dangers , leur Prince & leur modèle.
 L'ombre du GRAND CONDE' , l'ombre du GRAND
 L O U I S ,

Dans les champs de la Flandre ont reconnu leur Fils.
 L'envie alors ſe tait , la médifance admire ;
Zoile , un jour du moins , renonce à la ſatyre ;
 Et le vieux Nouvellifte , une canne à la main ,
 Trace au Palais Royal , *Ypre* , *Furne & Menin*.

Ainſi loſqu'à Paris la tendre *Melpoméne*
 De quelque ouvrage heureux vient embellir la ſcène ,
 En dépit des ſifflets de cent Auteurs malins ,
 Le ſpectateur ſenſible applaudit des deux mains ;
 Ainſi , malgré *Buſſi* , ſes Chanſons & ſa haine ,
 Nos Aïeux admiroient *Luxembourg & Turenne*.

Le Français quelquefois est léger & moqueur ;
 Mais toujours le mérite eût des droits sur son cœur ;
 Son œil perçant & juste est prompt à le connaître ,
 Il l'aime en son égal , il l'adore en son Maître.
 La vertu sur le Trône est dans son plus beau jour ,
 Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.

- Nous l'avons bien prouvé , quand la fièvre fatale ,
 A l'œil creux , au teint sombre , à la marche inégale ,
 De ses tremblantes mains , Ministres du trépas ,
 Vint attaquer LOUIS au sortir des combats.
 Jadis *Germanicus* fit verser moins de larmes ;
 L'Univers éploré ressentit moins d'allarmes ,
 Et goûta moins l'excès de sa félicité ,
 Lorsqu'*Antonin* mourant reparut en santé.
 Dans nos emportemens de douleur & de joie ,
 Le cœur seul a parlé , l'amour seul se déploie.
 Paris n'a jamais vû de transports si divers ,
 Tant de feux d'artifice , & tant de mauvais vers.

Autrefois , ô GRAND ROI ! les Filles de Mé-
 moire ,

Chantant au pié du Trône , en égaloient la gloire.
 Que nous dégénérons de ce tems si chéri !
 L'éclat du Trône augmente , & le nôtre est flétri.
 O ! ma prose & mes vers , gardez-vous de paraître.
 Il est dur d'ennuyer son Héros & son Maître.
 Cependant nous avons la noble vanité
 De mener les Héros à l'immortalité ;
 Nous nous trompons beaucoup ; un Roi juste & qu'on
 aime ,
 Va sans nous à la gloire , & doit tout à lui-même.

Chaque âge le bénit ; le Vieillard expirant ,
 De ce Prince , à son Fils , fait l'éloge en pleurant ;
 Le Fils , éternisant des images si chères ,
 Raconte à ses neveux le bonheur de leurs peres ;
 Et ce nom , dont la terre aime à s'entretenir ,
 Est porté par l'amour aux siècles à venir.

Si pourtant, ô GRAND ROI ! quelqu'esprit moins
 vulgaire ,

Des vœux de tout un peuple , interprète sincère ,
 S'élevant jusqu'à vous par le grand Art des Vers ,
 Osoit , sans vous flâter , vous peindre à l'Univers ,
 Peut-être on vous verroit , séduit par l'harmonie ,
 Pardonner à l'éloge en faveur du génie ,
 Peut-être d'un regard le Parnasse excité ,
 De son lustre terni reprendroit la beauté.

L'œil du Maître peut tout ; c'est lui qui rend la vie |
 Au mérite expirant sous les dents de l'envie ;
 C'est lui dont les raïons ont cent fois éclairé
 Le modeste talent dans la foule ignoré.

Un Roi qui sçait regner, nous fait ce que nous sommes.
 Les regards des Héros produisent les grands hommes.



C E Q U E C' E S T

Q U E

L A V E R T U.

DISCOURS EN VERS.

LE nom de la Vertu retentit sur la terre,
On l'entend au Théâtre, au Barreau, dans la Chaire;
Jusqu'au milieu des Cours il parvient quelquefois;
Il s'est même glissé dans les Traités des Rois.
C'est un beau mot, sans doute, & qu'on se plaît d'en-
tendre,

Facile à prononcer, difficile à comprendre.
On trompe, on est trompé. Je crois voir des jettons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du Système,
De ce fou d'Ecoffais qui se duppa lui-même.
Qu'est-ce que la Vertu? Le meilleur Citoïen,
Brutus, se repentit d'être un homme de bien;
La Vertu, disoit-il, est un nom sans substance.

L'Ecole de Zénon dans sa fière ignorance
Prit jadis pour Vertu l'insensibilité.
Dans les champs Lévantins le Derviche hébété,
L'œil au Ciel, les bras hauts & l'esprit en prières
Du Seigneur en dansant invoque les lumières,

En tournant dans un cercle au nom de Mahomet ;
Croit de la Vertu même atteindre le sommet.

Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un Hermite à sandale , engraisé d'ignorance ,
Parlant du nez à Dieu , chante au dos d'un Lutrin ,
Cent Cantiques Hébreux mis en mauvais Latin.

Le Ciel puisse bénir sa piété profonde !
Mais quel en est le fruit ? Quel bien fait-il au monde ?
Malgré la sainteté de son auguste emploi ,
C'est n'être bon à rien , que n'être bon qu'à soi.

Quand l'Ennemi divin des Scribes & des Prêtres ,
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ;
De cet air insolent , qu'on nomme dignité ,
Le Romain demanda , *Qu'est-ce que Vérité ?*
L'Homme. Dieu, qui pouvoit l'instruire ou le confondre,
A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son silence éloquent disoit assez à tous ,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque pénétré d'une ardeur ingénue ,
Un simple Citoyen l'aborda dans la rue ,
Et que disciple sage , il prétendit sçavoir
Quel est l'état de l'homme , & quel est son devoir ;
Sur ce grand intérêt , sur ce point qui nous touche ,
Celui qui sçavoit tout , ouvrit alors la bouche ,
En dictant d'un seul mot ses Décrets solennels :
Aimez Dieu , lui dit-il ; mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & sa Loi ; c'est assez , le Ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime ;
Le monde est médifant , vain , léger , envieux ,
Le fuir est très-bien fait , le servir encor mieux.

A sa famille , aux siens , je veux qu'on soit utile.

Où vas-tu loin de moi , Fanatique indocile ?

Pourquoi ce tein jauni , ces regards effarés ,

Ces élans convulsifs & ces pas égarés ? *

Contre un siècle indévot , plein d'une sainte rage ,

Tu cours chez ta Béate à son cinquième étage ;

Quelques Saints possédés dans cet honnête lieu ,

Jurent , tordent les mains en l'honneur du bon Dieu ;

Sur leurs tréteaux montés , ils rendent des Oracles ,

Prédifent le passé , font cent autres Miracles. †

L'aveugle y vient pour voir , & des deux yeux privé ,

Retourne aux *Quinze-Vingts* marmotant son *Ave.*

Le boiteux saute & tombe ; & sa sainte famille

Le ramène en chantant , porté sur sa béquille.

Le sourd au front stupide , écoute & n'entend rien.

D'aïse alors tout pâmés de pauvres gens de bien ,

Qu'un sot voisin bénit & qu'un fourbe seconde ,

Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.

Je sçai que ce mystère a de nobles appas ,

Les Saints ont des plaisirs que je ne connais pas.

Les Miracles sont bons , mais soulager son frere ,

Mais tirer son ami du sein de la misère ,

Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus ,

C'est un plus grand miracle & qui ne se fait plus ,

Ce Magistrat , dit-on , est sévère , inflexible ,

Rien n'amollit jamais sa grande ame insensible.

J'entens ; il fait haïr sa place & son pouvoir ,

Il fait des malheureux par zèle & par devoir.

* Les Convulsionnaires.

Mais l'a-t-on jamais vû , sans qu'on le sollicite ;
 Courir d'un air affable au-devant du mérite ,
 Le choisir dans la foule & donner son appui
 A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui ?
 De quelques criminels il aura fait justice !
 C'est peu d'être équitable , il faut rendre service.
 Le Juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
 Le Ministre odieux d'un de nos meilleurs Rois ,
 Lui disoit en ces mots son avis despotique :
 Timante est en secret bien mauvais Catholique ;
 On a trouvé chez lui la Bible de Calvin ;
 A ce funeste excès vous devez mettre un frein ;
 Il faut qu'on l'emprisonne , ou du moins qu'on l'exile.
 Comme vous , dit le Roi , Timante m'est utile ;
 Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats ;
 Il m'a donné son sang , & vous n'en parlez pas.
 De ce Roi bienfaisant la prudence équitable ,
 Peint mieux que vingt Sermons la Vertu véritable.

Du nom de vertueux seriez-vous honoré ,
 Doux & discret Cyrus , en vous seul concentré ,
 Prêchant le sentiment , vous bornant à séduire ,
 Trop faible pour servir , trop paresseux pour nuire ,
 Honnête-homme indolent qui dans un doux loisir ,
 Loin du mal & du bien , vivez pour le plaisir ?
 Non , je donne ce titre au cœur tendre & sublime
 Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
 Il t'étoit dû sans doute , éloquent Pélisson ,
 Qui défendis Fouquet du fond de ta prison !
 Je te rends grâce , ô Ciel , dont la bonté propice
 M'accorda des amis dans le tems d'injustice ,

Des amis courageux dont la mâle vigueur
Repoussa les affaûts du calomniateur ,
Du Fanatique ardent , du ténébreux Zoïle ,
Du Ministre abusé par leur troupe imbécile ,
Et des petits Tyrans bouffis de vanité ,
Dont mon indépendance irritoit la fierté.
Oui , pendant quarante ans poursuivi par l'envie ,
Des amis vertueux ont consolé ma vie ,
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité ;
J'ai fait quelques ingrats & ne l'ai point été.

Certain Législateur , dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde ,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats ,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot est *bienfaisance* ; il me plaît , il rassemble ,
Si le cœur en est cru , bien des Vertus ensemble ;
Petits Grammairiens , grands Précepteurs des sots ,
Qui pesez la parole & mesurez les mots ;
Pareille expression vous semble hasardée ,
Mais l'Univers entier doit en chérir l'idée.



E P I T R E
A UN MINISTRE D'ETAT
S U R
L'ENCOURAGEMENT
D E S A R T S.

T O I qui mêlant toujours l'agréable à l'utile ,
Des plaisirs aux travaux passas d'un vol agile ,
Que j'aime à voir ton goût par des soins bienfaisans
Encourager les Arts à ta voix renaissans !
Sans accorder jamais d'injuste préférence ,
Entre tous ces rivaux tien toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accens ,
De sa riante sœur chéri les agrémens ;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie ,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit sçait se plier à tout ;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.
Je plains tout esprit faible, aveugle en sa manie ,
Qui dans un seul objet confina son génie ,
Et qui de son idole adorateur charmé ,
Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.
Entens-tu murmurer ce sauvage Algébriste ,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste,

Qui d'un calcul aride à peine encore instruit ,
 Sçait que quatre est à deux , comme seize est à huit ?
 Il méprise Racine , il insulte à Corneille ,
 Lully n'a point de sons pour sa pesante oreille ,
 Et Rubens vainement , sous ses pinceaux flatteurs ,
 De la belle nature assortit les couleurs.
 Des $x x$ redoublés admirant la puissance ,
 Il croit que Varignon fut seul utile en France ,
 Et s'étonne sur-tout , qu'inspiré par l'amour ,
 Sans algèbre autrefois Quinault charmât la Cour.

Avec non moins d'orgueil & non moins de folie , |
 Un élève d'Euterpe , un enfant de Thalie ,
 Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
 Ce qu'on a dit cent fois & toujours mieux que lui ,
 De sa frivole Muse admirateur unique ,
 Conçoit pour tout le reste un dégoût létargique ,
 Prend pour des arpenteurs Archimède & Newton ,
 Et voudroit mettre en Vers Aristote & Platon.
 Ce bœuf qui pesamment rumine ses problêmes ,
 Ce papillon folâtre , ennemi des systêmes ,
 Sont regardés tous deux avec un ris moqueur
 Par un bavard en robe , apprentif chicaneur ,
 Qui de papiers timbrés barbouilleur mercénaire ,
 Vous vend pour un écu sa plume & sa colére.

Pauvres fous ! vains esprits ! s'écrie avec hauteur
 Un ignorant fourré , fier du nom de Docteur ;
 Venez à moi , laissez Massillon , Bourdaloue ;
 Je veux vous convertir ; mais je veux qu'on me loue.
 Je divise en trois points le plus simple des cas ,
 J'ai vingt ans , sans l'entendre , expliqué S. Thomas.

Ainsi ces Charlatans , de leur art idolâtres ;
 Attroupent un vain peuple aux piés de leurs théâtres ;
 L'honnête-homme est plus juste, il approuve en autrui
 Les arts & les talens qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que Dieu , consommant son ouvrage ,
 Eût d'un souffle de vie animé son image ,
 Il se plût à créer des animaux divers ,
 L'aigle au regard perçant pour regner dans les airs ,
 Le paon pour étaler l'iris de son plumage ,
 Le coursier pour servir , le loup pour le carnage ,
 Le chien fidèle & prompt , l'âne docile & lent ,
 Et le taureau farouche , & l'animal bêlant ,
 Le chantre des forêts , la douce tourterelle ,
 Qu'on a cru faussement des amans le modèle ;
 L'homme les nomma tous , & par un heureux choix ,
 Discernant leurs instincts , assigna leurs emplois.

On conte que l'époux de la célèbre Hortence *
 Signala plaisamment sa fainte extravagance ;
 Craignant de faire un choix par sa foible raison ,
 Il tiroit aux trois dez les rangs de sa maison.
 Le fort , d'un Postillon faisoit un Secrétaire ,
 Son Cocher étonné devint homme d'affaire ,
 Un Docteur Hibernois , son très-digne Aumônier ,
 Rendit grace au destin qui le fit Cuifinier.
 On a vû quelquefois des choix aussi bizarres.
 Il est beaucoup d'emplois ; mais les talens sont rares.

* Le Duc Mazarin , mari d'Hortence Mancini , faisoit tous les ans une lotterie de plusieurs emplois de sa maison , & ce qu'on rapporte ici a un fondement très-véritable.

Si dans Rome avilie, un Empereur brutal
 Des faisceaux d'un Consul honora son cheval,
 Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
 Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
 L'ignorant a porté la robe du Cujas ;
 La mitre a décoré des têtes de Midas ;
 Et tel au gouvernail a présidé sans peine,
 Qui la rame à la main dût servir à la chaîne.
 Que jamais un tel choix ne te soit reproché ;
 Cherche, anime, prévien le mérite caché ;
 Ainsi dans les déserts un Botaniste habile
 Au milieu des chardons cueille une plante utile ;
 Ainsi ce grand Colbert, autrefois notre appui,
 Ranima cent talens qui périssoient sans lui.
 Soutien dans son déclin le siècle qu'il fit naître ;
 Sers comme lui les Arts, le Public & ton Maître.

E P I T R E

S U R

L A C A L O M N I E.

ECOUTEZ-MOI, respectable Emilie,
 Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié
 Du genre-humain sera votre ennemie.
 Vous possédez un sublime génie,
 On vous craindra ; votre tendre amitié
 Tome III.

* F

Est confiante, & vous serez trahie.
 Votre vertu dans sa démarche unie,
 Simple & sans fard, n'a point sacrifié
 A nos dévots ; craignez la calomnie.
 Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
 Aux traits malins que tout fat à la Cour
 Par passe-tems souffre & rend tour-à-tour.
 La Médifance est la fille immortelle
 De l'amour-propre & de l'oïfiveté.
 Ce monstre ailé paraît mâle & femelle.
 Toujours parlant & toujours écouté,
 Amusement & fléau de ce monde,
 Elle y préside, & sa vertu féconde
 Du plus stupide échauffe les propos ;
 Rebut du sage, elle est l'esprit des fots.
 En ricanant, cette maigre furie
 Va de sa langue épandre les venins
 Sur tous Etats. Mais trois sortes d'humains,
 Plus que le reste alimens de l'envie,
 Sont exposés à sa dent de harpie ;
 Les beaux esprits, les belles & les Grands,
 Sont de ses traits les objets différens.
 Quiconque en France avec éclat attire
 L'œil du public, est sûr de la satire.
 Un bon couplet, chez ce peuple falot,
 De tout mérite est l'infailible lot.

La jeune *Æglé*, de pompons couronnée,
 Devant un Prêtre à minuit amenée,
 Va dire un *Oui*, d'un air tout ingénu,
 A son mari qu'elle n'a jamais vû.

Le lendemain en triomphe on la mene
 Au Cours , au Bal , chez Bourbon , chez la Reine.

Le lendemain , sans trop sçavoir comme nt ,
 Dans tout Paris on lui donne un amant.

Roi la chansonne , & son nom par la ville
 Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.

Æglé s'en meurt ; ses cris sont superflus.
 Consolez-vous , Æglé , d'un tel outrage ;
 Vous pleurerez , hélas ! bien davantage ,
 Lorsque de vous on ne parlera plus.

Et nommez-moi la beauté , je vous prie ,
 De qui l'honneur fut toujours à couvert.

Lisez-moi Bayle à l'article Schomberg ,

* Vous y verrez que la Vierge Marie
 Des Chansonniers comme un autre a souffert ;
 Jérusalem a connu la satire.

Persans , Chinois , bâtisés , circoncis ,
 Prennent ses loix , la terre est son empire ;
 Mais croyez-moi , son Trône est à Paris.

Là tous les soirs la troupe vagabonde ,
 D'un peuple oisif , appelé le beau monde ,
 Va promener de réduit en réduit

L'inquiétude & l'ennui qui le suit.

Là sont en foule antiques mijaurées ,
 Jeunes oisons , & bégueules titrées ,
 Disant des riens d'un ton de perroquet ,

* Cette Calomnie , citée dans Bayle & dans l'Abbé Houteville , est tirée d'un ancien Livre Hébreu , intitulé *Toldos Jescut* , dans lequel on donne pour époux à cette Perionne sacrée , Jonathan ; & celui que Jonathan soupçonnoit , s'appelle Joseph Pancher.

Lorgnant des sots , & trichant au piquet.
 Blondins y sont , beaucoup plus femmes qu'elles ,
 Profondément remplis de bagatelles ,
 D'un air hautain , d'une bruyante voix ,
 Chantant , dansant , minaudant à la fois.
 Si par hazard quelque personne honnête ,
 D'un sens plus droit , & d'un goût plus heureux ,
 Des bons écrits ayant meublé sa tête ,
 Leur fait l'affront de penser à leurs yeux ;
 Tout aussi-tôt leur brillante cohue ,
 D'étonnement & de colère émue ,
 Bruyant essain de frélons envieux ,
 Pique & poursuit cette Abeille charmante ,
 Qui leur apporte , hélas ! trop imprudente ,
 Ce miel si pur & si peu fait pour eux.

Quant aux Héros , aux Princes , aux Ministres^s,
 Sujets usés de nos discours sinistres ,
 Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris ,
 Depuis César jusqu'au jeune L O U I S ,
 De *Richelieu* , jusqu'à l'ami d'Auguste ,
 Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.
 Ce grand *Colbert* , dont les soins vigilans
 Nous avoient plus enrichis en dix ans ,
 Que les Mignons , les Catins & les *Prêtres*
 N'ont en mille ans appauvri nos Ancêtres ;
 Cet homme unique , & l'auteur de l'appui
 D'une grandeur , où nous n'osions prétendre ,
 Vit tout l'Etat murmurer contre lui ;
 Et le Français osa troubler * la cendre

* Le peuple voulut déterrer M. Colbert à S. Eustache.

Du bienfaicteur qu'il révère aujourd'hui.

Lorsque LOUIS, qui d'un esprit si ferme,
Brava la mort comme ses ennemis,
De sa grandeur ayant subi le terme,
Vers sa Chapelle alloit à saint Denis ;
J'ai vû son peuple, aux nouveautés en proie
Yvre de vin, de folie & de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son Roi.

Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon Régent, qui gâta tout en France ;
Il étoit né pour la société,
Pour les beaux Arts & pour la volupté.

Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable ;
Et cependant, ô mensonge ! ô noirceur !
Nous avons vû la Ville & les Provinces,
Au plus aimable, au plus clément des Princes,
Donner les noms... Quelle absurde fureur !
Chacun les lit, ces Archives d'horreur,
Ces Vers impurs, appelés Philippiques,*
De l'imposture éternelles Chroniques !
Et nul Français n'est assez généreux
Pour s'élever, pour déposer contr'eux.

Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer.
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.

* Libelle diffamatoire en Vers, contre Monsieur le Duc
d'Orléans, Régent du Royaume.

Mais voulez-vous , après ce grand exemple ,
 Baïsser les yeux sur de moindres objets ?
 Des Souverains descendons aux sujets.
 Des beaux esprits ouvrons ici le temple ,
 Temple autrefois l'objet de mes souhaits ,
 Que de si loin Monsieur *Burdus* contemple ,
 Et que *Damis* ne visita jamais.

Entrons : d'abord on voit la Jaloufie ,
 Du Dieu des Vers la fille & l'ennemie ,
 Qui sous les traits de l'émulation ,
 Souffle l'orgueil , & porte sa furie
 Chez tous ces fous Courtisans d'Apollon.
 Voyez leur troupe inquiète , affamée ,
 Se déchirant , pour un peu de fumée ,
 Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel ,
 Que l'implacable & mordant Janséniste
 N'en a lancé sur le fin Moliniste ;
 Ou que *Doucin* , cet adroit Casuiste ,
 N'en a versé dessus *Pasquier Quesnel*.

Ce vieux rimeur , couvert d'ignominies ,
 Organe impur de tant de calomnies ,
 Cet ennemi du public outragé ,
 Puni sans cesse , & jamais corrigé ,
 Ce vil *Rufus* , * que jadis votre pere
 A par pitié tiré de la misère ,
 Et qui bientôt , serpent envénimé ,
 Piqua le sein qui l'avoit ranimé ;
 Lui , qui mêlant la rage à l'imprudence ,
 Devant *Thémis* accusa l'Innocence ;

* Rousseau.

L'affreux *Rufus*, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejeter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.

Et que feront tous les traits satiriques,
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces amas de larcins Marotiques,
Moitié Français & moitié Germaniques,
Pétris d'erreurs, & de haine & d'ennui ?
Quel est le but, l'effet, la récompense
De ces Recueils d'impure médifance ?
Le malheureux, délaissé des humains,
Meurt des poisons qu'ont préparé ses mains.

Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain *Boileau*, dans ses sévérités,
A de *Quinault* dénigré les beautés.
L'heureux *Quinault*, vainqueur de la satire,
Rit de sa haine & marche à ses côtés.
Moi même enfin, qu'une Cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je sçais jouïr, en dépit des cagots,
De quelque gloire, & même du repos.

De tout ceci que faudra-t-il conclure ?
O vous, Français, nés tous pour la censure,
Doux & polis, mais malins & jaloux,
Peuple indiscret, faut-il donc voir chez vous
Tant d'agrémens & si peu d'indulgence ?
Belle *Emilie*, ornement de la France,

Vous connaissez ce dangereux pays ;
 Nous y vivons parmi nos ennemis ;
 Au milieu d'eux brillez en assurance,
 A tous vos goûts prêtez-vous prudemment,
 A vos vertus livrez-vous hautement,
 Vous forcerez la censure au silence.

E P I T R E

E N V E R S

A M A D A M E D E * * * ,

Connue sous le nom de V O U S & T U .

PHILIS qu'est devenu ce tems,
 Où dans un fiacre promenée,
 Sans laquais, sans ajustemens,
 De tes graces seules ornée,
 Contente d'un mauvais soupé,
 Que tu changeois en ambrosie,
 Tu te livrois dans ta folie,
 A l'Amant heureux & trompé,
 Qui t'avoit consacré sa vie.
 Le Ciel ne te donnoit alors,
 Pour tout rang & pour tous trésors

DIVERSES.

229

Que la douce erreur de ton âge,
Deux retons, que le tendre amour
De sa main t'arrondit un jour,
Un cœur tendre, un esprit volage.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eut été friponne !
Tu le fus, objet gracieux,
Et que l'amour me le pardonne,
Tu sçais que je t'en aimois mieux.
Ah ! Madame, que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces heureux tems.
Ce rare Suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Phillis, est l'image du tems.
On diroit qu'il chasse l'escorte
Des tendres amours & des ris.
Sous vos magnifiques lambris,
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas ! Je les ai vû jadis
Entrer chez toi par la fenêtre
Et se jouer dans ton taudis.
Non, Madame, tous vos tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfèvrerie,
Et ces plats trop chers, que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets, où Martin
A surpassé l'Art de la Chine,

Vos vases Japonois & blancs,
 Toutes ces fragiles merveilles,
 Ces deux lustres de diamans,
 Qui pendent à vos deux oreilles,
 Et ces carcans & ces coliers,
 Et cette pompe enchanteresse,
 Ne valent pas un des baisers
 Que tu donnois dans ta jeunesse.

A

SON ALTESSE ROYALE

M A D A M E

LA PRINCESSE DE***.

SOUVENT la plus belle Princesse
 Languit dans l'âge du bonheur;
 L'étiquette de la grandeur,
 Quand rien n'occupe & n'intéresse,
 Laisse un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand Roi s'étonne,
 Entouré de Sujets soumis,
 Que tout l'éclat de sa Couronne
 Jamais en secret ne lui donne
 Le bonheur qu'il s'étoit promis.

On croiroit que le jeu console ;
Mais l'ennui vient à pas comptés ,
A la table du Cavagnole
S'asseoir entre deux Majestés.

On fait tristement grande chère ,
Sans dire & sans écouter rien ,
Tandis que l'hébéte vulgaire
Vous assiége , vous considère ,
Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain , quand l'hémisphère
Est brûlé des feux du Soleil ,
On s'arrache au bras du sommeil ,
Sans sçavoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait ,
On veut du monde , il embarrasse ;
Le plaisir fuit , le jour se passe ,
Sans sçavoir ce que l'on a fait.

O tems ! ô perte irréparable !
Quel est l'instant où nous vivons ?
Quoi ! la vie est si peu durable ,
Et les jours paraissent si longs ?

Princesse , au-dessus de votre âge ,
De deux Cours , auguste ornement ,
Vous employez utilement
Ce tems qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
 Que vous a donné la nature ;
 Les réflexions , la lecture ,
 En font le solide agrément ,
 Et son usage & sa parure.

S'occuper , c'est sçavoir jouir ;
 L'oïveté pese & tourmente ;
 L'ame est un feu qu'il faut nourrir ,
 Et qui s'éteint , s'il ne s'augmente.

L E T E M P L E

D E

L' A M I T I É.

DU fond d'un bois à la paix consacré ,
 Séjour heureux de la Cour ignoré ,
 S'élève un Temple , où l'art & ses prestiges
 N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges ,
 Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux ,
 Où tout est vrai , simple & fait pour les Dieux.

De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent ;
 A l'amitié leurs cœurs le dédièrent.
 Las ! ils pensoient dans leur crédulité ,
 Que par leur race il seroit fréquenté.
 En vieux langage on voit sur la façade
 Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade ,

Le médaillon du bon Piritouïs ,
Du sage Achate & du tendre Nifus ,
Tous grands Héros , tous amis véritables.
Ces noms sont beaux ; mais ils sont dans les Fables.
Les doctes Sœurs ne chantent qu'en ces lieux ,
Car on les siffle au superbe Empirée ;
On n'y voit point Mars & sa Cithérée ,
Car la Discorde est toujours avec eux :
L'Amitié vit avec très-peu de Dieux ,
Pour ses plaisirs la grandeur n'est parfaite.

A ses côtés , sa fidèle interprète ,
La Vérité , charitable & discrète ,
Toujours utile à qui veut l'écouter ,
Attend en vain qu'on l'ose consulter ;
Nul ne l'approche , & chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains ,
Où sont écrits les bienfaits des humains ,
Doux monumens d'estime & de tendresse ,
Donnés sans faste , acceptés sans bassesse ,
Du bienfaicteur noblement oubliés ,
Par son ami sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure.
L'histoire est courte , & le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture ,
Qu'on n'entend plus , & que le tems détruit.

Or des humains quelle est donc la manie ?
Toute amitié de leurs cœurs est bannie ,
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs discours.
Chacun se dit à son culte fidèle ,

Ses ennemis ne jurent que par elle ;
 Ainsi qu'on voit devers l'Etat Romain
 Des indévots chapelet à la main.
 On dit qu'un jour la Déesse en colère ,
 Voulut enfin que ces mignons chéris ,
 Si contents d'elle , & si sûrs de lui plaire ,
 Vinssent la voir en son sacré pourpris ;
 Fixa le jour , & promit un beau prix
 Pour chaque couple , au cœur noble , sincère ,
 Tendre comme elle , & digne d'être admis ,
 S'il se pouvoit , au rang des vrais amis.

Au jour nommé viennent d'un vol rapide ,
 Tous nos Français que la nouveauté guide.
 Un peuple immense inonde le parvis.
 Le Temple s'ouvre. On vit d'abord paraître
 Deux courtisans par l'intérêt unis ;
 Par l'amitié tous deux ils croyoient l'être.
 Vint un courier , qui dit qu'auprès du Maître
 Vâquoit alors un bon poste d'honneur ,
 Un noble emploi de Valet Grand Seigneur.
 Nos deux amis poliment se quittèrent ,
 Déesse , & prix , & temple abandonnèrent ;
 Chacun des deux en son ame jurant
 D'anéantir son très-cher concurrent.

Quatre dévots à la mine discrète ,
 Dos en arcade , & Missel à la main ,
 Unis en Dieu de charité parfaite ,
 Et tout brûlans de l'amour du prochain ,
 Psalmodioient & bâilloient en chemin.
 L'un , riche Abbé , Prélat à l'œil lubrique ,

Au menton triple , au col apoplectique ,
Porc engraisfé des dixmes de Sion ,
Oppressé fut d'une indigestion.
On confessa mon vieux ladre au plus vîte ;
D'huile il fut oint , aspergé d'eau-bénite ,
Dûment lesté par le Curé du lieu
Pour son voyage au pays du bon Dieu.
Ses trois amis gaiment lui marmotèrent
un *Oremus* ; en leur cœur dévorèrent
Son Bénéfice , & vers la Cour trotèrent.
Puis chacun d'eux , dévotement rival ,
Et se jurant fraternité sincère ,
Les yeux baissés va chez le Cardinal
De Jansénisme accuser son confrère.

Gais & brillans , après un long repas ,
Deux jeunes gens se tenant sous les bras ,
Lisant tout haut les lettres de leurs belles ,
D'un air galant , leur figure étaloient ,
En détonnant quelques Chansons nouvelles ;
Ainsi qu'au Bal à l'Autel ils alloient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent ,
De l'Amitié l'Autel ensanglantèrent ,
Et le moins fou , laissa , tout éperdu ,
Son tendre ami sur la place étendu.

Plus loin venoient , d'un air de complaisance ,
Lise & Cloé , qui dès leur tendre enfance ,
Se confioient leurs plaisirs , leurs humeurs ,
Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs ;
Se caressant , se parlant sans rien dire ,
Et sans sujet toujours prêtes à rire.

Mais toutes deux avoient le même Amant.
 A son nom seul , ô merveille soudaine !
 Lise & Cloé prirent tout doucement
 Le grand chemin du Temple de la Haine.

Enfin *Zaïre* y parut à son tour
 Avec ces yeux où languit la mollesse,
 Où le plaisir brille avec la tendresse.
 Ah ! que d'ennui, dit-elle, en ce séjour !
 Que fait ici cette triste Déesse ?
 Tout y languit ; je n'y vois point l'Amour.
 Elle sortit ; vingt rivaux la suivirent ,
 Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
 Dieu sçait alors où ma *Zaïre* alla.
 De l'Amitié le prix fut laissé là ;
 Et la Déesse en tout lieu célébrée,
 Jamais connue , & toujours désirée ,
 Gela de froid sur ses sacrés Autels.
 J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

E N V O I.

MON cœur , ami charmant & sage ,
 Au vôtre n'étoit point lié ,
 Lorsque j'ai dit qu'à l'Amitié
 Nul mortel ne rendoit hommage.
 Elle a maintenant à sa Cour
 Deux cœurs dignes du premier Age.
 Hélas ! le véritable amour
 En a-t-il beaucoup davantage ?

DE L'USAGE
DE
LA SCIENCE
DANS
LES PRINCES.
A MONSIEUR
LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE ;
DEPUIS ROI DE PRUSSE.

P RINCE, il est peu de Rois que les Muses instruisent,
Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
Le sang des Antonins sur la terre est tari ;
Car depuis ce Héros à Rome si chéri,
Ce Philosophe Roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des Princes, des Guerriers, des Sçavans le modèle,
Quel Roi sous un tel joug osant se captiver,
Dans les sources du vrai sçut jamais s'abreuver ?
Deux ou trois, tout-au-plus, prodiges dans l'Histoire,
Du nom de Philosophe ont mérité la gloire ;
Le reste est à vos yeux le vulgaire des Rois,
Esclaves des plaisirs, fiers oppresseurs des Loix,
Tome III.



Fardeaux de la nature , ou fléau de la terre ,
 Endormis sur le Trône , ou lançant le tonnerre.
 Le monde aux piés des Rois les voit sous un faux jour ,
 Qui sçait regner , sçait tout , si l'on en croit la Cour.
 Mais quel est en effet ce grand art politique ,
 Ce talent si vanté dans un Roi despotique ?
 Tranquile sur le Trône , il parle , on obéit ;
 S'il sourit , tout est gai ; s'il est triste , on frémit.
 Quoi ! régir d'un coup-d'œil une foule servile ,
 Est-ce un poids si pesant , un art si difficile ?
 Non. Mais fouler aux piés la coupe de l'erreur ,
 Dont veut vous enyvrer un ennemi flâteur ,
 Des Prélats courtisans confondre l'artifice ,
 Aux organes des Loix enseigner la justice ,
 Du séjour Doctoral chassant l'absurdité ,
 Dans son sein ténébreux placer la vérité ,
 Eclairer le sçavant , & soutenir le sage ,
 Voilà ce que j'admire , & c'est là votre ouvrage.
 L'ignorance , en un mot , flécrit toute grandeur.

Du dernier Roi d'Espagne un grave * Ambassadeur ,
 De deux sçavans Anglais reçut une prière.
 Ils vouloient dans l'Ecole , apportant la lumière ,
 De l'air qu'un long cristal enferme en sa hauteur ,
 Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur.
 Il pouvoit les aider dans ce sçavant voyage ;
 Il les prit pour des fous , lui seul étoit peu sage.
 Que dirai je d'un Pape & de sept Cardinaux ,
 D'un zèle Apostolique unissant les travaux ,

* Cette aventure se passa à Londres la première année du regne de Charles II. Roi d'Espagne.

Pour apprendre aux humains dans leurs augustes codes,
 Que c'étoit un péché de croire aux Antipodes ?
 Combien de Souverains , Chrétiens , & Musulmans ,
 Ont tremblé d'une éclipse , ont craint des Talismans ?
 Tout Monarque indolent , dédaigneux de s'instruire ,
 Est le jouet honteux de qui veut le séduire.

Un Astrologue , un Moine , un Chymiste effronté ,
 Se font un revenu de sa crédulité.

Il prodigue au dernier son or par avarice ;
 Il demande au premier , si Saturne propice ,
 D'un aspect fortuné regardant le Soleil ,
 Lui permet de dîner , ou l'appelle au Conseil.

Il est aux piés de l'autre ; & d'une ame soumise ,
 Par la crainte du Diable il enrichit l'Eglise.

Un pareil Souverain ressemble à ces faux Dieux ,
 Vils marbres adorés , ayant en vain des yeux ;
 Et le Prince éclairé que la raison domine ,
 Est un vivant portrait de l'essence divine.

Je sçai que dans un Roi , l'étude , le sçavoir ,
 N'est pas le seul mérite & l'unique devoir ;
 Mais qu'on me nomme enfin dans l'Histoire Sacrée ,
 Le Roi dont la mémoire est la plus révérée ,
 C'est ce Héros sçavant que Dieu même éclaira ,
 Qu'on chérit dans Sion , que la terre admira ,
 Qui mérita des Rois le volontaire hommage.

Son peuple étoit heureux , il vivoit sous un Sage.
 L'abondance à sa voix passant le sein des mers ,
 Voloit pour l'enrichir des bouts de l'Univers ,
 Comme à Londres , à Botleaux , de cent voiles suivie ,
 Elle apporte au printems les trésors de l'Asie.

Ce Roi que tant d'éclat ne pouvoit éblouir ,
 Sçut joindre à ses talens l'art heureux de jouïr.
 Ce sont là les leçons qu'un Roi prudent doit suivre,
 Le sçavoir en effet n'est rien sans l'art de vivre.
 Qu'un Roi n'aille donc point , épris d'un faux éclat ,
 Pâlissant sur un Livre , oublier son Etat.
 Que plus il est instruit , plus il aime sa gloire.

De ce Monarque Anglais vous connaissez l'histoire,
 Dans un fatal exil Jacques laissa périr
 Son gendre infortuné * qu'il eût pû secourir.
 Ah ! qu'il eût mieux valu , rassemblant ses armées ,
 Délivrer des Germains les Villes opprimées ,
 Venger de tant d'Etats les désolations ,
 Et tenir la balance entre les Nations ,
 Que d'aller des Docteurs briguant les vains suffrages ,
 Au doux Enfant Jesus dédier ses Ouvrages. †
 Un Monarque éclairé n'est pas un Roi pédant ,
 Il combat en Héros , il pense en vrai Sçavant.
 Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire ,
 Philosophe & Guerrier ; terrible & populaire.
 Ainsi ce grand César , Soldat , Prêtre , Orateur ,
 Fut du Peuple Romain l'oracle & le vainqueur ,
 Il feroit aujourd'hui votre modèle Auguste ,
 Et votre exemple en tout , s'il avoit été juste.

* Frédéric V. Electeur Palatin , élu Roi de Bohême , dé-
 fait à la bataille de Prague en 1619. & privé de ses Etats.

† Jacques I. dédia un petit Livre à l'Enfant Jesus ; le
 Pere Talon en dédia un à la Trinité ; c'étoit la mode alors.



LES IL FAUT.

IL faut penser, sans quoi l'homme devient,
Malgré son ame, un franc cheval de somme.
Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient ;
Car sans l'amour, il est triste d'être homme.

Il faut avoir un ami, qu'en tout tems,
Pour son bonheur, on écoute, on consulte,
Qui sçache rendre à votre ame en tumulte,
Les maux moins vifs & les plaisirs plus grands.

Il faut le soir un soupé délectable,
On l'on soit libre, où l'on goûte à propos
Les mets exquis, les bons vins, les bons mots ;
Et sans être yvre, il faut sortir de table.

Il faut la nuit dire tout ce qu'on sent,
Au tendre objet que votre cœur adore,
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir, pout y songer encore.

Mes chers Amis avouez que voilà
Ce qui feroit un assez douce vie ;
Or dès le jour que j'aimai ma Sylvie,
Sans plus chercher, j'ai trouvé tout cela.



A M O N S I E U R
LE MARÉCHAL
DUC DE RICHELIEU,

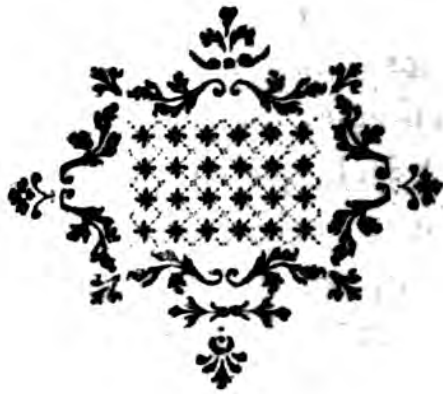
*A qui le Sénat de Gènes avoit érigé une Statue. **

JE la verrai cette Statue ,
Que Gène élève justement
Au Héraut qui l'a défendue.
Votre Grand-Oncle , moins brillant ,
Vit sa gloire moins étendue ;
Il seroit jaloux à la vûe
De cet unique Monument.
Dans l'âge frivole & charmant
Où le plaisir seul est d'usage ,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper si tendrement.
Pour modeler ce beau visage ,
Qui de Vénus ornoit la Cour ,
On eût pris celui de l'Amour ,
Et sur-tout de l'amour volage ;
Et quelques traits moins enfantins
Auroient été la vive image
Du Dieu qui préside aux Jardins.

* *A Luneville le 18. Novembre 1748.*

Ce double & charmant avantage
Peut diminuer à la fin ;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du Sculpteur la modeste main
Vous fera l'air moins libertin ;
C'est de quoi mon Héros enrage.
On ne peut filer tous ses jours
Sur le Trône heureux des Amours.
Tous les plaisirs sont de passage ;
Mais vous sçauvez regner toujours
Par l'esprit & par le courage.
Les traits du Richelieu coquet ,
De cette aimable créature ,
Se trouveront en mignature
Dans mille boîtes à portrait
Où *Macé* mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur ,
Du Héros , soutien de nos armes ,
Ceux du Pere , du Défenseur
D'une République en allarmes ,
Ceux de Richelieu son vengeur ,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.
Pardon. Je sens tout le travers
De la morale où je m'engage.
Pardon. Vous n'êtes pas si sage
Que je le prétens dans ces Vers.
Je ne veux pas que l'Univers
Vous croie un grave Personnage.
Après ce jour de Fontenoi ,
Où couvert de sang & de poudre ,

On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre Roi.
Lorsque prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi,
Les Anglais, l'Autriche, & l'Envie,
Vous revintes vite à Paris,
Mêler les myrthes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le tems & l'amour n'ont point d'aîles ;
Et vous servez encor les Belles,
Comme la France & les Génois.



M A D R I G A L.
 LES DEUX AMOURS.

CERTAIN Enfant , qu'avec crainte on caresse ,
 Et qu'on connaît à son malin souris ,
 Court en tous lieux , précédé par les Ris ;
 Mais trop souvent suivi de la Tristesse ,
 Dans les cœurs des Humains il entre avec souplesse ,
 Habite avec fierté , s'envole avec mépris.
 Il est un autre Amour , fils craintif de l'Estime ,
 Soumis dans ses chagrins , constant dans ses désirs ,
 Que la Vertu soutient , que la Candeur anime ,
 Qui résiste aux rigueurs , & croît par les plaisirs.
 De cet Amour le flambeau peut paraître
 Moins éclatant ; mais ses feux sont plus doux ;
 C'est là le Dieu que mon cœur veut pour maître ;
 Et je ne veux le servir que pour vous.

A U T R E.

DE votre esprit la force est si puissante ,
 Que vous pourriez vous passer de beauté ;
 De vos attraits la grace est si piquante ,
 Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
 Si votre cœur ne sçait pas comme on aime ,
 Ces dons charmans vous seront superflus ;
 Un sentiment est cent fois au dessus
 Et de l'Esprit , & de la Beauté même.

A U T R E.

A M A D A M E D E ***.

TO U T est égal ; & la nature sage
 Veut au niveau ranger tout les humains.
 Esprit , raison , beaux yeux , charmant visage ,
 Fleur de santé , doux loisir , jours serains ,
 Vous avez tout ; c'est là votre partage.
 Moi , je parais être un infortuné ,
 De la nature enfant abandonné ,
 Et n'avoir rien , semble mon appanage ;
 Mais vous m'aimez ; les Dieux m'ont tout donné.

A U T R E.

En envoyant les Oeuvres mystiques de Fénelon.

QU A N D de la *Guion* le charmant Directeur,
 Disoit au Monde : Aimez Dieu pour lui-même,
 Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur ;
 On ne crut point à cet Amour extrême ;
 On le traita de chimère & d'erreur ;
 On se trompoit : Je connais bien mon cœur ,
 Et c'est ainsi , belle *Eglé* , qu'il vous aime.



É P I T R E

A U R O I,

*Présentée à SA MAJESTÉ au Camp
devant Fribourg.*

V O U S, dont l'Europe entière aime ou craint la
Justice,
Brave & doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fièvre échappé, vous courez aux combats!
Vous volez à *Fribourg* ! En vain la *Peironie* *
Vous disoit : „ Arrêtez, ménagez votre vie ;
„ Il vous faut du régime, & non des soins guerriers,
„ Un Héros peut dormir couronné de lauriers.
Le zèle a beau parler, vous n'avez pû le croire.
Rebele aux Médecins, & fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
Le poids de la fatigue, & le feu des canons.
Tout l'Etat en frémit, & craint votre courage.
Vos ennemis, grand Roi, le craignent davantage.

* Premier Chirurgien du Roi.

Ah , n'effrayez que *Vienne* , & rassurez *Paris* !
 Rendez , rendez la joie à vos Peuples chéris ;
 Rendez-nous ce Héros qu'on admire & qu'on aime.

Un Sage nous a dit , que le seul bien suprême ,
 Le seul bien , qui du moins ressemble au vrai bonheur ,
 Le seul digne de l'homme , est de toucher un cœur.
 Si ce Sage eut raison , si la Philosophie
 Plaça dans l'amitié le charme de la vie ,
 Quel est donc , justes Dieux ! le Destin d'un bon Roi ,
 Qui dit , sans se flâter : Tous les cœurs sont à moi.
 A cet empire heureux , qu'il est beau de prétendre !
 Vous , qui le possédez , venez , daignez entendre ,
 Des bornes de l'*Alsace* aux remparts de Paris ,
 Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris.
 Accourez , contemplez ce Peuple dans la joie ,
 Bénissant le Héros que le Ciel lui renvoie.
 Ne le voyez-vous pas , tout ce Peuple à genoux ,
 Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous ,
 Tous nos cœurs enflâmés volant sur notre bouche ?
 C'est là le vrai triomphe , & le seul qui vous touche.

Cent Rois au Capitole en esclaves trainés ,
 Leurs Villes , leurs Trésors , & leurs Dieux enchaînés ,
 Ces chars étincelans , ces Prêtres , cette armée ,
 Ce Sénat insultant à la terre opprimée ,
 Ces Vaincus envoyés du spectacle au cercueil ,
 Ces triomphes de Rome étoient ceux de l'orgueil.
 Le vôtre est de l'amour , & la gloire en est pure.
 Un jour les effaçoit , le vôtre à jamais dure.
 Ils effrayoient le monde , & vous le rassurez ;
 Vous , l'image des Dieux sur la terre adorez ;

D I V E R S E S. 245

Vous, que dans l'âge d'or elle eût choisi pour Maître.
Goûtez les jours heureux que vos soins font renaître.
Que la Paix florissante embellisse leur cours.
Mars fait des jours brillans , la Paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du Vainqueur qui l'appelle ,
Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

1. Novembre 1744.



É P Î T R E
 A SON ALTESSE SERENISSIME
 MADAME LA DUCHESSE
 D U M A I N E,
 SUR LA BATAILLE
 D E L A U F E L D T,
 G A G N É E P A R
 L O U I S X V.

Le 2. Juillet 1747.

AUGUSTE Fille, & Mere des Héros,
 Vous ranimez ma voix faible & cassée,
 Et vous voulez que ma Muse lassée,
 Comme L O U I S ignore le repos?
 D'un craïon vrai vous m'ordonnez de peindre
 Son cœur modeste & ses brillans exploits,
 Et C U M B E R L A N D que l'on a vû deux fois
 Chercher ce Roi, l'admirer & le craindre.

Mais des bons Vers l'heureux tems est passé.
L'art des combats est l'art où l'on excelle.
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle ;
L O U I S s'éleve , & le siècle est baissé.
De Fontenoy , le nom plein d'harmonie ,
Pouvoit au moins seconder le Génie ;
Boileau pâlit au seul nom de Narden ,
Que diroit il ? si non loin d'Helderen
Il eût fallu suivre entre les deux Nettes
Bathiany si sçavant en retraites ,
Avec d'Estrée à Rosmal s'avancer ?
La gloire parle , & L O U I S me réveille.
Le nom du Roi charme toujours l'oreille ;
Mais que Laufeldt est rude à prononcer !
Eh , quel besoin de nos Panégyriques ,
Discours en Vers , Epîtres héroïques ,
Enregistrés , visés par Crébillon ;
Signés , M A R V I L L E ; & plus bas , *Apollon* ?
Puis quand ma voix par ses faits enhardie ,
L'auroit chanté sur le plus noble ton ,
Qu'aurais-je fait ? Blessé sa modestie ,
Sans ajoûter à l'éclat de son nom.
De votre Fils , je connais l'indulgence ,
Il agréera mon inutile encens ;
Car la bonté , la sœur de la vaillance ,
De vos Aïeux passa dans vos enfans ;
Mais tout Lecteur n'est pas si débonnaire ;
Et si j'avois , peut-être téméraire ,
Représenté vos fiers Catabiniers ,
Donnant l'exemple aux plus braves Guerriers ;

Si je peignois ce soutien de nos armes ,
 Ce Petit-Fils , ce Rival de Condé ;
 Du Dieu des Vers si j'étois secondé ,
 Comme il le fut par le Dieu des allarmes ,
 Plus d'un Censeur encore avec dépit ,
 M'accuseroit d'en avoir trop peu dit.
 Très-peu de gré , mille traits de satire
 Sont le loyer de quiconque ose écrire ;
 Mais pour son Prince , il faut sçavoir souffrir.
 Il est par-tout des risques à courir ;
 Et la censure avec plus d'injustice ,
 Va tous les jours acharner sa malice
 Sur des Héros , dont la fidélité
 L'a mieux servi que je ne l'ai chanté.
 Auteurs du tems , rompez donc le silence ;
 Osez sortir d'une morne indolence ,
 Quand L O U I S vole à des périls nouveaux.
 Si les la Tour , ainsi que les Vanlos ,
 Peignent ces traits qu'un Peuple heureux adore ;
 Peignez son ame , elle est plus belle encore.
 Représentez ce Conquérant humain ,
 Offrant la Paix le tonnerre à la main.
 Ne louez point , Auteurs , rendez justice ;
 Et comparant aux siècles reculez ,
 Le siècle heureux , les jours dont vous parlez ,
 Lisez César , vous connaîtrez M A U R I C E .
 Si de l'Etat vous aimez les vengeurs ,
 Si la Patrie est vivante en vos cœurs ,
 Voyez ce Chef , dont l'active prudence ,
 Venge à la fois Gènes , Parme & la France ;

Chantez Belle-Isle ; élevez dans vos Vers
 Un Monument au généreux Boufflers :
 Il est d'un sang qui fut l'appui du Trône ;
 Il eût pû l'être , & la faux du trépas
 Tranche ses jours échappés à Bellone ,
 Au sein des murs délivrés par son bras.
 Mais quelle voix assez forte , assez tendre ,
 Sçaura gémir sur l'héroïque cendre
 De ces Guerriers que Mars priva du jour
 Aux yeux d'un Roi , leur Pere & leur amour !
 O vous , sur-tout , infortuné Bavière ,
 Jeune Froulay , si digne de nos pleurs ,
 Qui chantera votre vertu guerrière !
 Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs !
 Anges des Cieux , Puissances immortelles ,
 Qui présidez à nos jours passagers ,
 Sauvez Lautrec au milieu des dangers ,
 Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes ;
 Déjà Rocoux vit déchirer son flanc ;
 Ayez pitié de cet âge si tendre ,
 Ne versez pas les restes de ce sang ,
 Que pour Louis il brûle de répandre ;
 De cent Guerriers conservez les beaux jours ;
 Ne frappez pas Bonac & d'Aubeterre ,
 Plus accablés sous de cruels secours ,
 Que sous les coups des foudres de la guerre.
 Mais , me dit-on , faut-il à tous propos ,
 Donner en Vers des listes de Héros ?
 Sçachez qu'en vain votre Muse affaiblie ,
 Cherche des Vers au vrai seul consacrés ;

On flâte peu ceux qu'on a célébrés ,
On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.

Ainsi toujours le danger suit mes pas :
Il faut livrer presque autant de combats
Qu'en a causé sur l'onde & sur la terre ,
Cette balance utile à l'Angleterre.

Cessez , cessez , digne sang de BOURBON ,
De ranimer mon timide Apollon ,
Et laissez-moi tout entier à l'Histoire.
C'est là qu'on peut , sans génie & sans art ,
Suivre L O U I S de l'Escaut jusqu'au Jart.
Je dirai tout ; car tout est à sa gloire.
Il fait la mienne , & je me garde bien
De ressembler à ce grand Satyrique , *
De son Héros discret Historien ,
Qui , pour écrire en stile véridique ,
Fut bien payé ; mais qui n'écrivit rien.

* Boileau.



A U R O I
D E P R U S S E . *

C E U X qui sont nés sous un Monarque,
Font tous semblant de l'adorer ;
Sa Majesté qui le remarque
Fait semblant de les honorer ;
Et de cette fausse-monnoye
Que le Courtisan donne au Roi
Et que le Prince lui renvoye ,
Chacun vit , ne songeant qu'à soi.
Mais lorsque la Philosophie ,
La séduisante Poësie ,
Le goût , l'esprit , l'amour des Arts ,
Rejoignent sous leurs Etendarts ,
A trois cens milles de distance
Votre très-Royale éloquence ,
Et mon goût pour tous vos talens ;
Quand sans crainte & sans espérance
Je sens en moi tous vos penchans ,
Et lorsqu'un peu de confiance
Refferre encor ces nœuds charmans ,
Enfin lorsque Berlin attire

* Du 1. Août 1744.

Tous mes sens à Cirey séduits ,
Alors ne pouvez-vous pas dire ,
On m'aime , tout Roi que je suis ?
Enfin l'Océan Germanique ,
Qui toujours des bons Hambourgeois
Sert si bien la République ,
Vers Embden sera sous vos Loix ,
Avec garnison Batavique.
Un tel mélange me confond ,
Je m'attendois peu , je vous jure ,
De voir de l'or avec du plomb ;
Mais votre creuset me rassure ;
A votre feu , qui tout épure ,
Bientôt le vil métal se fond ,
Et l'or vous demeure en nature.
Par-tout que de prospéritez !
Vous conquérez , vous héritez.
Des Ports de Mer & des Provinces ;
Vous mariez à de grands Princes
De très-adorables beautez ;
Vous faites nôces , & vous chantez
Sur votre lyre enchanteresse ,
Tantôt de Mars les cruautez ,
Et tantôt la douce molesse.
Vos sujets au sein du loisir ,
Goûtent les fruits de la victoire ;
Vous avez & fortune & gloire ;
Vous avez sur-tout du plaisir ;
Et cependant le Roi , mon Maître ,
Si digne avec vous de paraître.

Dans la liste des meilleurs Rois,
S'amuse à faire dans la Flandre
Ce que vous faisiez autrefois,
Quand trente canons à la fois
Mettoient des bastions en cendre.
C'est lui, qui secouru du Ciel,
Et sur-tout d'une armée entière,
A brisé la forte barrière
Qu'à notre Nation guerrière
Mettoit le bon Greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin,
Sans quoi le Pandoure inhumain
Viendrait s'enivrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand Roi, je vous l'avois bien dit,
Que mon Souverain magnanime
Dans l'Europe auroit du crédit
Et de grands droits à votre estime.
Son beau feu, dont un bon Prélat
A contenu les étincelles,
Vient de ses flâmes immortelles
Tout-d'un-coup répandre l'éclat.
Ainsi la brillante fusée
Est tranquille jusqu'au moment,
Où par son amorce embrasée
Elle éclaire le Firmament;
Et perçant dans les sombres voiles,
Semble se mêler aux étoiles
Qu'elle efface par son brillant.

C'est ainsi que vous enflamâtes
Tout l'horizon d'un nouveau Ciel,
Lorsqu'à Berlin vous commençâtes
A prendre ce vol immortel,
Devers la gloire où vous volâtes.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis,
A l'Europe toute incertaine.
Vous parûtes. Vingt Potentats
Se troublèrent dans leurs Etats,
En voyant ce grand Phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je benis leur cours;
Mais c'est de loin. Voilà ma peine.



E P I T R E

A

M A D A M E D E * * * .

V I V O N S pour nous , ma chère Rosalie ;
Que l'amitié , que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains ;
Ils sont si fots , si dangereux , si vains !
Ce tourbillon qu'on appelle le monde ,
Est si frivole , en tant d'erreurs abonde ,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas ,
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après-dîné , l'indolente Glicère
Sort , pour sortir , sans avoir rien à faire ;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char , où montant de côté ,
Son corps pressé gémit sous les barrières ,
D'un lourd panier qui passe aux deux portières ;
Chez son amie au grand trot elle va ,
Monte avec joie & s'en repent déjà ,
L'embrasse , & bâille , & puis lui dit ; Madame ,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame ,
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.

Si ce ne sont ces paroles expresse,
C'en est le sens ; quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu , sur le tems ,
Sur un Sermon , sur le prix des rubans ,
Ont épuisé leurs ames excédées ,
Elles chantoient déjà faute d'idées ;
Dans le néant leur cœur est absorbé ,
Quand dans la chambre entre Monsieur l'Abbé,
Fâde plaisant , galant , excroc , & Prêtre ,
Et du logis pour quelques mois le maître ;
Vient à la piste un Fat en manteau noir ,
Qui se rengorge & se lorgne au miroir ;
Nos deux pedans sont tous deux sûrs de plaire.
Un Officier arrive , & les fait taire ,
Prend la parole , & conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son Régiment
Si par malheur on n'eût pas fait retraite ,
Il vous le mène au col de la Boquette ,
A Nice , au Var , à Digne il le conduit.
Nul ne l'écoute , & le cruel poursuit.
Arrive Isis , dévote au maintien triste ,
A l'air sournois. Un petit Janséniste ,
Tout plein d'orgueil & de saint Augustin ,
Entre avec elle , en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage ,
Divers de goût , d'instinct & de ramage ,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix ;
Et dans les cris de la folle cohue
La médifance est à peine entendue.

Ce chamaillis de cent propos croisés
 Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
 Un profond calme, un stupide silence,
 Succède au bruit de leur impertinence,
 Chacun redoute un honnête entretien;
 On veut penser, & l'on ne pense à rien.
 O Roi David, * ô ressource assurée,
 Vien ranimer leur langueur desœuvrée!
 Grand Roi David, c'est toi dont les sixains
 Fixent l'esprit & le goût des humains.
 Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
 Noble, Bourgeois, Clerc, Prélat, Petit-Maître,
 Femmes sur-tout, chacun met son espoir,
 Dans tes cartons peints de rouge & de noir.
 Leur ame vuide est du moins amusée,
 Par l'avarice en plaisir déguisée.
 De ces exploits le beau monde occupé,
 Quitte à la fin le jeu pour le soupé;
 Chaque convive en liberté déploie
 A son voisin son insipide joie.
 L'homme machine, esprit qui tient du corps,
 En bien mangeant remonte ses ressorts,
 Avec le sang l'ame se renouvelle,
 Et l'estomac gouverne la cervelle.
 Ciel ! quels propos ! ce Pédant du Palais
 Blâme la guerre & se plaint de la paix.
 Ce vieux Crésus, en sablant du Champagne,
 Gémit des maux que souffre la campagne,

* Tous les jeux de Cartes sont à l'Enseigne du Roi David.

Et coufu d'or , dans le luxe plongé ,
 Plaint le païs de tailles surchargé.
 Monsieur l'Abbé vous entame une histoire ,
 Qu'il ne croit point , & qu'il veut faire croire ;
 On l'interrompt par un propos du jour ,
 Qu'un autre conte interrompt à son tour.
 De froids bons-mots , des équivoques fades ,
 Des colibets & des turlupinades ,
 Un rire faux que l'on prend pour gaîté ,
 Font le brillant de la société.
 C'est donc ainsi , troupe absurde & frivole ,
 Que nous ufons de ce tems qui s'envole ;
 C'est donc ainsi que nous perdons des jours ,
 Longs pour les sots , pour qui pense , si courts ;
 Mais que ferai-je ? Ou fuir loin de moi-même ?
 Il faut du monde ; on le condamne , on l'aime ;
 On ne peut vivre avec lui ni sans lui ;
 Notre ennemi le plus grand , c'est l'ennui ;
 Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquile ,
 Vole à la Cour , dégoûté de la Ville.
 Si dans Paris chacun parle au hazard ,
 Dans cette Cour on se tait avec art ,
 Et de la joie , ou fausse ou passagère ,
 On n'a pas même une image légère.
 Heureux qui peut de son Maître approcher ,
 Il n'a plus rien désormais à chercher.
 Mais Jupiter au fond de l'Empirée
 Cache aux humains sa présence adorée ;
 Il n'est permis qu'à quelques demi-Dieux
 D'entrer le soir aux cabinets des Cieux.

Faut-il aller , confondu dans la presse ,
Prier les Dieux de la seconde espèce ,
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien ,
Et qui portés sur ces rapides sphères ,
Que la fortune agite en sens contraires ,
L'esprit troublé de ce grand mouvement ,
N'ont pas le tems d'avoir un sentiment ?
A leur levé , pressez-vous pour attendre ,
Pour leur parler sans vous en faire entendre ,
Pour obtenir , après trois ans d'oubli ,
Dans l'antichambre un refus très-poli.

Non , dites-vous , la Cour , ni le beau monde ,
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fui pour jamais ces puissans dangereux ;
Fui les plaisirs qui sont trompeurs comme eux.
Bon Citoyen travaille pour la France ,
Et du Public attends ta récompense.
Qui ! le Public ! ce phantôme inconstant ,
Monstre à cent voix , cerbère dévorant ,
Qui flâte & mord , qui dresse par sottise
Une statue , & par dégoût la brise.
Tyran jaloux de quiconque le sert ,
Il profana la cendre de Colbert ,
Et prodiguant l'insolence & l'injure ,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge , il loue , il condamne au hazard ,
Toute vertu , tout mérite & tout art.
C'est lui qu'on vit de critiques avide ,
Deshonorer le chef-d'œuvre d'Armide ,

Et pour Judith , Pirame , & Régulus ,
 Abandonner Phédre & Britannicus ;
 Lui qui dix ans proscrivit Athalie ,
 Qui Protecteur d'une scène avilie ,
 Frappant des mains , bat à tort à travers ,
 Au mauvais sens qui hurle en mauvais Vers.
 Mais il revient , il répare sa honte ;
 Le tems l'éclaire , oui. Mais la mort plus prompte
 Ferme mes yeux dans ce siècle pervers ,
 En attendant que les siens soient ouverts.
 Chez nos Neveux on me rendra justice ;
 Mais moi vivant il faut que je jouisse.
 Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus ,
 Qu'importe un bruit , un nom qu'on n'entend plus ?
 L'ombre de Pope avec les Rois repose ,
 Un Peuple entier fait son apothéose ,
 Et son nom vole à l'immortalité ;
 Quand il vivoit , il fut persécuté.
 Ah ! cachons-nous ; passons avec les sages
 Le soir serain d'un jour mêlé d'orages ,
 Et dérobons à l'œil de l'envieux
 Le peu de tems que me laissent les Dieux.
 Tendre amitié , don du Ciel , beauté pure ,
 Porte un jour doux dans ma retraite obscure !
 Puissai-je vivre , & mourir dans tes bras ,
 Loin du méchant qui ne te connaît pas ,
 Loin du bigot , dont la peur dangereuse
 Corrompt la vie & rend la mort affreuse !



EPITRE AU PRINCE EUGENE:

E P I T R E

A U

P R I N C E E U G É N E .

GRAND PRINCE, qui dans cette Cour,
Où la Justice étoit éteinte,
Sçûtes inspirer de l'amour,
Même en nous donnant de la crainte;
Toi que Rousseau, si dignement,
A, dit-on, chanté sur sa lyre;
Eugène, je ne sçais comment
Je m'y prendrai pour vous écrire.
Oh! que nos Français sont contents
De votre dernière Victoire,
Et qu'ils chérissent votre gloire,
Quand ce n'est point à leurs dépens!
Poursuivez; des Musulmans
Rompez bientôt la barrière;
Faites mordre la poussière
Aux Circoncis insolens;
Et plein d'une ardeur guerrière,
Foulant aux piés les Turbans,
Achevez cette carrière
Au Sérail des Ottomans.

Vénus , & le Dieu des combats ,
 Vont vous en ouvrir la porte ;
 Les graces leur servent d'escorte ,
 Et l'amour vous tend les bras.
 Voyez-vous déjà paraître
 Tout ce peuple de beautés ,
 Esclaves des voluptés.
 D'un Amant , qui parle en maître ,
 Faites vite du mouchoir
 La faveur impérieuse
 A la beauté la plus heureuse ,
 Qui sçaura délasser le soir
 Votre Altesse victorieuse.

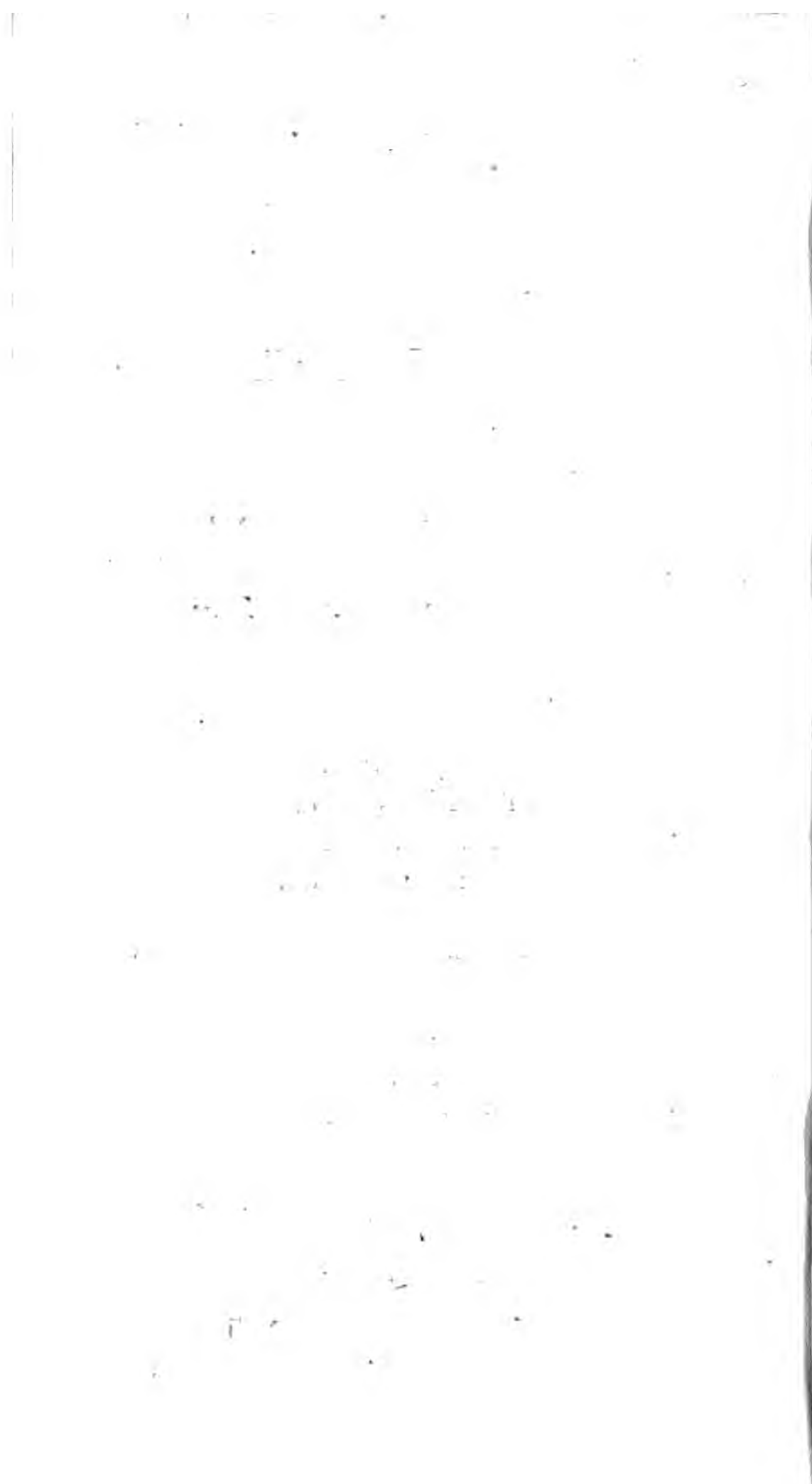
Du séminaire des Amours ,
 A la France votre patrie ,
 Daignez envoyer pour secours
 Quelques Belles de Circassie.
 Le saint Pere , de son côté ,
 Attend beaucoup de votre zèle ,
 Et prétend qu'avec charité ,
 Sous le joug de la vérité ,
 Vous rangiez un peuple infidèle ,
 Par vous mis dans le bon chemin ;
 On verra bientôt ces infâmes ,
 Ainsi que vous , boire du vin ,
 Et ne plus renfermer les femmes.
 Adieu , grand Prince , heureux guerrier ;
 Paré de myrthe & de laurier ,

Allez asservir le Bosphore.
Déjà le grand Turc est vaincu ;
Mais vous n'avez rien fait encore ,
Si vous ne le faites cocu.

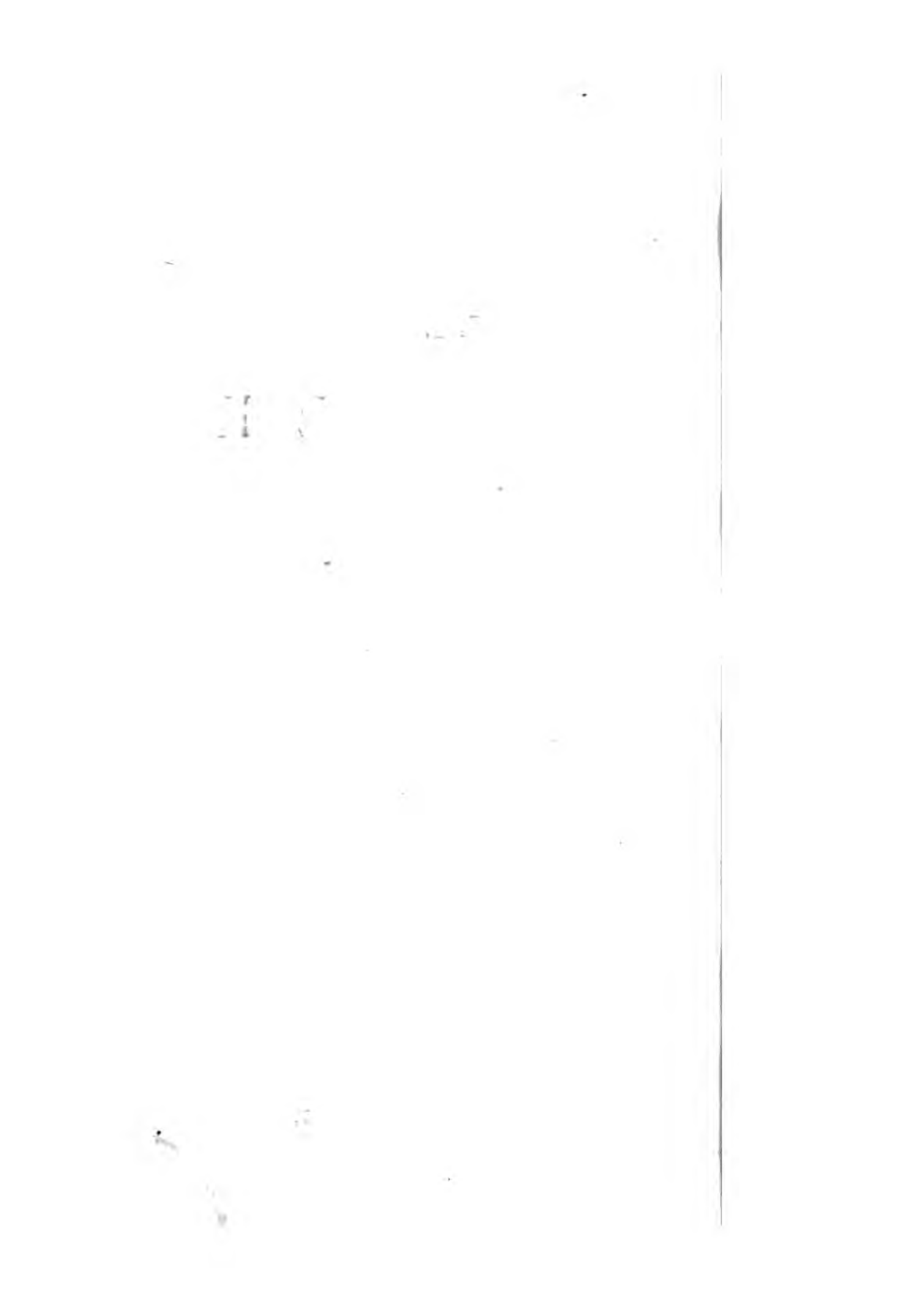
A M O N S I E U R

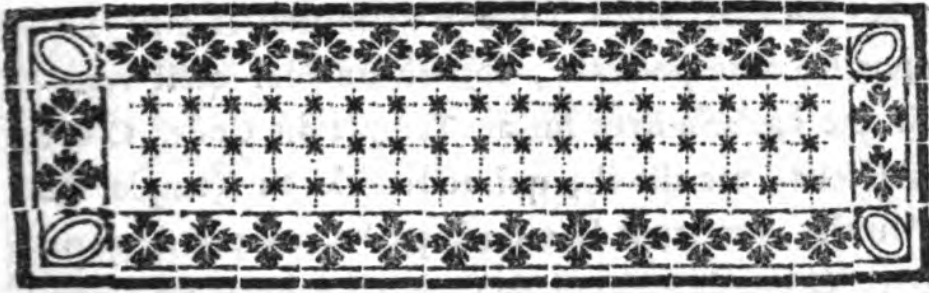
D E S M A H I S.

V O s jeunes mains cueillent des fleurs,
Dont je n'ai plus que les épines ;
Vous dormez dessous les Courrines
Et des Graces & des neuf Sœurs.
Je leur fais encor quelques mines,
Mais vous possédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe,
Je m'affoiblis, & vous croissez ;
Mais je descendrai du Parnasse
Content, si vous m'y remplacez.
Je jouïs peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours ;
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai : je fus comme vous ;
C'est beaucoup me vanter peut-être ;
Mais je ne serai point jaloux ;
Le plaisir permet-il de l'être ?



LE
T E M P L E
DU
G O Û T.





L E
T E M P L E
D U
G O Û T. *

LE Cardinal, Oracle de la France,
 Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui,
 Mais ce Nestor qui du Pinde est l'appui,
 Qui des Scavans a passé l'espérance,
 Qui les soutient, qui les anime tous,
 Qui les éclaire, & qui regne sur nous.
 Par les attraits de sa douce éloquence ;
 Ce Cardinal, qui sur un nouveau ton,
 En Vers Latins fait parler la Sagesse,
 Réunissant Virgile avec Platon,
 Vengeur du Ciel, & vainqueur de Lucrece. †

* Cet Ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions ; celle-ci est incomparablement la meilleure & la plus correcte.

† M. le Cardinal de Polignac a composé un Poëme Latin contre Lucrece. Tous les Gens de Lettres connaissent ces Vers qui sont au commencement :

*Pieridum si forte lepos austeram canentes
 Desicit, eloquio victi, re vincimus ipsa.*

Ce Cardinal enfin , que tout le monde doit reconnaître à ce portrait , me dit un jour qu'il vouloit que j'allasse avec lui au Temple du Goût. C'est un séjour , me dit-il , qui ressemble au Temple de l'Amitié , dont tout le monde parle , où peu de gens vont , & que la plûpart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise :
 Hélas ! je connais assez peu
 Les Loix de cet aimable Dieu ;
 Mais je sçai qu'il vous favorise ;
 Entre vos mains il a remis
 Les Clefs de son beau Paradis
 Et vous êtes , à mon avis ,
 Le vrai Pape de cette Eglise.
 Mais de l'autre Pape & de vous
 Dût Rome se mettre en courroux
 La différence est bien visible ;
 Car la Sorbonne ose affurer
 Que le Saint Pere peut errer ,
 Chose , à mon sens , assez possible ;
 Mais pour moi , quand je vous entens ,
 D'un ton si doux & si plausible ,
 Débiter vos discours brillans ,
 Je vous croirois presque infallible.

Ah ! me dit-il , l'infailibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point , & dans le Temple du Goût , pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. Mais , insistai-je encore , si vous me menez avec vous , je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit Pèlerinage ,
 Aussi-tôt on demandera
 Que je compose un gros Ouvrage.
Voltaire simplement fera
 Un récit court , qui ne fera
 Qu'un très-frivole badinage.
 Mais son récit on frondera ;
 A la Cour on murmurerà ;
 Et dans Paris on me prendra
 Pour un vieux conteur de voyage ,
 Qui vous dit , d'un air ingénu ,
 Ce qu'il n'a ni vû ni connu ,
 Et qui vous ment à chaque page.

Cependant , comme il ne faut jamais se refuser un
 plaisir honnête , dans la crainte de ce que les autres
 en pourront penser , je suivis le guide , qui me fai-
 soit l'honneur de me conduire.

Aimable Abbé vous fûtes du voyage ,
 Vous que le goût ne cesse d'inspirer ,
 Vous dont l'esprit si délicat , si sage ,
 Vous dont l'exemple a daigné me montrer
 Par quels chemins on peut , sans s'égarer ,
 Chercher ce Goût , ce Dieu que dans cet âge
 Mains beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles.
 D'abord nous trouvâmes Messieurs Baldus , Sciop-
 pius , Lexicocrassus , Scriblerius , une nuée de Com-
 mentateurs , qui restituoient des Passages . & qui
 compiloient de gros Volumes , à propos d'un mot
 qu'ils n'entendoient pas.

Là, j'apperçus les Daciens, * les Saumaïses, †
 Gens hérissés de scavantes fadaïses,
 Le teint jauni, les yeux rouges & secs,
 Le dos courbé sous un tas d'Auteurs Grecs;
 Tous noircis d'encre, & coëffés de poussière.
 Je leur criai de loin par la portière,
 N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
 Vous dégrasser? Nous, Messieurs? Point du tout.
 Ce n'est pas là, grace au Ciel, notre étude;
 Le Goût n'est rien. Nous avons l'habitude
 De rédiger au long, de point en point,
 Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces Messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète, & de Métrodore de Lampsaque, que Scaliger avoit estropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoisie, & nous continuâmes notre chemin.

* *Dacier* avoit une littérature fort grande: il connoissoit tout dans les Anciens, hors la grace & la finesse: ses Commentaires ont par-tout de l'érudition & jamais de goût; il traduit grossièrement les délicatesses d'Horace.

Si Horace dit à sa Maîtresse: *Miseri, quibus intentata nites*; *Dacier* dit: *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître.* Il traduit: *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus*: *C'est à présent qu'il faut boire, & que, sans rien craindre, il faut danser de toute sa force.* *Mox juniores querit adulteros*: *Elles ne sont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ses Notes soient d'un Scavant peu spirituel, son Livre est plein de recherches utiles, & on loue son travail en voyant son peu de génie.

† *Saumaïse* est un Auteur scavant, qu'on ne lit plus guères. Il commence ainsi sa défense du Roi d'Angleterre Charles I. *Anglais, qui vous renvoyez les Têtes des Rois comme des balles de Paume, qui jouez à la boule avec des Couronnes, & qui vous servez de Sceptres comme des marteaux.*

Nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous trouvâmes un homme entouré de Peintres, d'Architectes, de Sculpteurs, de Doreurs, de faux Connoisseurs, de Flatteurs. Ils tournoient le dos au Temple du Goût.

D'un air content, l'orgueil se reposoit,
 Se pavanoit sur son large visage,
 Et mon Craffus tout en ronflant disoit :
 J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage :
 Du Goût, Messieurs, j'en suis pourvû, sur-tout ;
 Je n'appris rien, je me connais à tout :
 Je suis un Aigle en conseil, en affaires ;
 Malgré les vents, les rocs & les Corsaires,
 J'ai dans le Port fait aborder ma nef.
 Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
 Un beau Palais fait pour moi, c'est tout dire,
 Où tous les Arts soient en foule entassés,
 Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
 L'argent est prêt. Je parle, obéissez.
 Il dit, & dort : aussi-tôt la canaille
 Autour de lui s'évertue & travaille.
 Certain Maçon, en Vitruve érigé,
 Lui trace un plan d'ornemens surchargé.
 Nul vestibule, encor moins de façade ;
 Mais vous aurez une longue enfilade ;
 Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur,
 Grands cabinets, salon sans profondeur,
 Petits trumaux, fenêtres à ma guise,
 Que l'on prendra pour des portes d'Eglise ;
 Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
 Et des Badauts à coup sur admiré.
 Réveillez-vous, Monseigneur, je vous prie,
 Crioit un Peintre : admirez l'industrie
 De mes talens ; Raphaël n'a jamais
 Entendu l'art d'embellir un Palais.

C'est moi qui sçait annoblir la nature.

Je couvrirai plat-fonds, voûte, vouffure,

Par cent Magots travaillés avec soin,

D'un pouce ou deux, pour être vûs de loin.

Craffus s'éveille, il regarde, il rédige

A tort, à droit, règle, approuve, corrige.

A ses côtés un petit curieux,

Lorgnette en main, disoit : Tournez les yeux,

Voyez ceci, c'est pour votre Chapelle ;

Sur ma parole, achetez ce Tableau,

C'est Dieu le Pere en sa gloire éternelle,

Peint galamment dans le goût du Vvatau.*

Et cependant, un fripon de Libraire,

Des beaux esprits écumeur mercenaire,

Tout Bellegarde à ses yeux étaloit,

Gacon, le Noble, & jusqu'à Desfontaines,

Recueils nouveaux, & Journaux à centaines,

Et Monseigneur vouloit lire, & bâilloit.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement,
& que nous allions arriver au Temple, sans autre
mauvaise fortune ; mais la route est plus dange-
reuse que je ne pensois. Nous trouvâmes bientôt une
nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable,

Dans l'étroit chemin du salut,

Est cent fois tenté par le Diable,

Avant d'arriver à son but.

C'étoit un concert que donnoit un homme de ro-

* Vvatau est un Peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites Figures qu'il a dessinées, & qu'il a très-bien groupées ; mais il n'a jamais rien fait de grand ; il en étoit incapable.

be, fou de la Musique, qu'il n'avoit jamais apprise, & encore plus fou de la Musique *Italienne*, qu'il ne connoissoit que par de mauvais airs inconnus à Rome, & estropiés en France par quelques filles de l'Opéra.

Il faisoit exécuter alors un long récitatif Français, mis en Musique par un Italien, qui ne sçavoit pas notre Langue. En vain on lui remontra que cette espèce de Musique, qui n'est qu'une déclamation notée, est nécessairement asservie au génie de la Langue, & qu'il n'y a rien de si ridicule que des Scènes Françaises chantées à l'*Italienne*, si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût Français.

La nature féconde, ingénieuse & sage,
 Par ses dons partagés ornant cet Univers,
 Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
 Ainsi que son esprit, tout Peuple a son langage,
 Ses sons & ses accens à sa voix ajustés,
 Des mains de la nature exactement norés ;
 L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
 Sur le ton des Français, il faut chanter en France ;
 Aux loix de notre Goût, Lully sçut se ranger ;
 Il embellit notre Art, au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme répondit en secouant la tête : Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, & voilà son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
 Plus ennemis de l'Art & du bon sens,
 Dégüeroient sur des tons glapiffans
 Des vers Français en fredons Italiques.

Une Bégueule en lorgnant se pâmoit ;
 Et certain fat , yvre de sa parure ,
 En se mirant chevrotait , fredonnoit ,
 Et de l'Index battant faux la mesure ,
 Crioit , *bravo* , lorsque l'on détonnoit.

Nous sortîmes au plus vite ; ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en posa
 Le fondement ferme & durable ;
 Puis jusqu'au Ciel on exhauffa
 Le faite de ce Temple aimable.
 L'Univers entier l'encensa.
 Le Romain , long-tems intraitable ,
 Dans ce séjour s'apprivoisa ;
 Le Musulman , plus implacable ,
 Conquit le Temple & le rasa.
 En Italie on ramassa
 Tous les débris que l'Infidèle
 Avec fureur en dispersa.
 Bien-tôt FRANCOIS PREMIER osa
 En bâtir un sur ce modèle.
 Sa postérité méprisa
 Cette Architecture si belle ;
 Richelieu vint , qui répara
 Le Temple abandonné par elle.
 LOUIS LE GRAND le décora.
 Colbert , son Ministre fidèle ,
 Dans ce Sanctuaire attira
 Des beaux Arts la Troupe immortelle.
 L'Europe jalouse admira
 Ce Temple en sa beauté nouvelle ;
 Mais je ne sçai s'il durera.

Je pourrois décrire ce Temple,
 Et détailler les ornemens
 Que le Voyageur y contemple ;
 Mais n'abusons point de l'exemple
 De tant de faiseurs de Romans,
 Sur-tout fuyons le verbiage
 De Monsieur de Félibien,
 Qui noie éloquemment un rien
 Dans un fatras de beau langage.
 Cet édifice précieux
 N'est point chargé des Antiquailles
 Que nos très-gotiques Aïeux
 Entassoient autour des murailles
 De leurs Temples grossiers comme eux.
 Il n'a point les défauts pompeux
 De la Chapelle de Versailles,
 Ce colifichet fastueux,
 Qui du peuple éblouit les yeux,
 Et dont le connaisseur se raille.

Il est plus aisé de dire ce que ce Temple n'est pas,
 que de faire connaître ce qu'il est. J'ajouterai seule-
 ment en général, pour éviter la difficulté :

Simple en étoit la noble Architecture ;
 Chaque ornement, à sa place arrêté,
 Y sembloit mis par la nécessité ;
 L'art s'y cachoit, sous l'air de la nature.
 L'œil satisfait embrassoit sa structure,
 Jamais surpris, & toujours enchanté.

Le Temple étoit environné d'une foule de Virtu-
 ses, d'Artistes, & de Juges de toute espèce, qui
 s'efforçoient d'entrer, mais qui n'entroient point.

Car la Critique , à l'œil sévère & juste ,
Gardant les clefs de cette porte auguste ,
D'un bras d'airain fièrement repouffoit
Le Peuple Goth , qui sans cesse avançoit.

Oh ! que d'hommes considérables , que de gens
du bel air , qui président si impérieusement à de pe-
tites sociétés , ne sont point reçus dans ce Temple !

On ne voit point dans son pourpris
Les Cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux esprits ,
Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons & les Scudéris , *
Contre les immortels Ecrits
Des Corneilles & des Racines.

On repouffoit aussi rudement ces ennemis obscurs
de tout mérite éclatant , ces insectes de la société ,
qui ne sont apperçus , que parce qu'ils piquent. Ils
auroient envié également *Rocroy* au grand *Condé* ,
Denain à *Villars* , & *Poliendete* à *Corneille*. Ils au-
roient exterminé le *Brun* , pour avoir fait le Ta-
bleau de la Famille de *Darius*. Ils ont forcé le cé-

* *Scudéri* étoit , comme de raison , ennemi déclaré de
Corneille. Il avoit une Cabale qui le mettoit fort au-dessus
de ce Pere du Théâtre. Il y a encore un mauvais Ouvrage
de *Sarrasin* , fait pour prouver que je ne sçai quelle Pièce
de *Scudéri* , nommée l'*Amour Tyrannique* , étoit le Chef-
d'œuvre de la Scène Française. Ce *Scudéri* se vançoit qu'il
y avoit eu quatre Portiers tués à une de ses Pièces , & il
disoit qu'il ne céderoit à *Corneille* , qu'en cas qu'on eût
tué cinq Portiers au *Cid* & aux *Horaces*.

A l'égard de *Pradon* , on sçait que sa *Phédre* fut d'abord
beaucoup mieux reçue que celle de *Racine* , & qu'il fallut
du temps pour faire céder la Cabale au mérite.

lébre le Moine à se tuer , pour avoir fait l'admirable Salon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë , que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
 L'intérêt , le soupçon , l'infâme calomnie ,
 Et souvent les Dévots , monstres plus odieux ,
 Entr'ouvrent en secret , d'un air mystérieux ,
 Les portes des Palais à leur Cabale impie.
 C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
 Un far leur applaudit , un méchant les appuie.
 Le mérite indigné qui se tait devant eux ,
 Verse en secret des pleurs que le tems seul effuye.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant : c'étoit une foule d'Ecrivains de tout rang , de tout état , & de tout âge , qui gratoient à la porte , & qui prioient la Critique de les laisser entrer. L'un apportoit un Roman Mathématique , l'autre une Harangue à l'Académie : celui-ci venoit de composer une Comédie Métaphysique ; celui-là tenoit un petit Recueil de ses Poësies , imprimé depuis long-tems *incognito* , avec une longue Approbation & un Privilège ; * cet autre venoit présenter un Mandement en style précieux , & étoit tout surpris qu'on se mit à rire , au lieu de lui demander sa bénédiction. Je suis le Révérend Pere. . . . disoit l'un : faite un peu place à Monseigneur , disoit l'autre.

* Beaucoup de mauvais Livres imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

Un raisonneur , avec un fauffet aigre ,
 Crioit : Messieurs , je fuis ce Jugé-intégre ,
 Qui toujours parle , argue & contredit ;
 Je viens fiffler tout ce qu'on applaudit.
 Lors la Critique apparut , & lui dit :
 Ami Bardou , vous êtes un grand Maître ,
 Mais n'entrerez en cet aimable lieu .
 Vous y venez pour fronder notre Dieu ;
 Contentez-vous de ne le pas connaître .

M. Bardou fe mit alors à crier : Tout le monde est trompé , & le fera . Il n'y a point de Dieu du Goût , & voici comme je le prouve . Alors il propofa , il divifa , il subdivifa , il distingua , il réfuma ; perfonne ne l'écouta ; & l'on s'empreffoit à la forte plus que jamais .

Parmi les flots de la foule infenfée ,
 De ce parvis obftinément chaffée ,
 Tout doucement venoit *la Motte-Houdard* ,
 Lequel difoit d'un ton de Papelard ;
*Ouvrez , Messieurs , c'est mon-Oedipe en profe ; **
Mes Vers font durs , d'accord ; mais forts de chofe .
De grace ouvrez ; je veux à Despréaux
Contre les Vers , dire avec goût deux mots .

Le Critique le reconnut , à la douceur de fon main-

* *Houdard de la Motte* fit en 1728 , un Oedipe en Profe , & un Oedipe en Vers . A l'égard de fon Oedipe en Profe , perfonne , que je fçache , n'a pû le lire . Son Oedipe en Vers fut joué trois fois . Il est imprimé avec fes autres Oeuvres Dramatiques , & l'Auteur a eu foïn de mettre dans un Avertiffement , que cette Pièce a été interrompue au milieu du plus grand fuccès . Cet Auteur a fait d'autres Ouvrages eftimés , quelques Odes très-belles , de jolis Opera , & des Differtations très-bien écrites .

tion & à la dureté de ses derniers Vers, & elle le
laissa quelque tems entre Perrault & Chapelain, qui
assiégeoient la porte depuis cinquante ans, en criant
contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre Versificateur, sou-
tenu par deux petits Satyres, & couvert de lauriers &
de chardons.

Je viens, dit-il, * pour rire & pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour, faisant le Diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entens là, dit la Critique. C'est
moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour
vous voir, & j'ai pris la saison du printems.

Car les jeunes Zéphirs, de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux. †

Plus il parloit ce langage, moins la porte s'ouvroit.
Quoi ! l'on me prend donc, dit-il,

Pour ¶ une grenouille aquatique,
Qui du fonds d'un petit thorax,
Va chantant pour toute Musique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax ?

Ah ! bon Dieu, s'écria la Critique, quel horrible
jargon ! Elle ne pût d'abord reconnaître celui qui
s'exprimoit ainsi ; on lui dit que c'étoit *Rousséau*,

* Vers de Rousseau.

† *Id. Ibid.*

¶ Vers de Rousseau.

dont les Muses avoient changé la voix en punition de ses méchancetés : elle ne pouvoit le croire , & refusoit d'ouvrir. Il s'écrioit en rougissant :

Adoucissez cette rigueur extrême ,
 Je viens chercher *Marot*, mon compagnon.
 J'eus , comme lui , quelque peu de guignon ;
 Le Dieu qui rime est le seul Dieu qui m'aime ;
 Connaissez-moi , je suis toujours le même.
 Voici des Vers contre l'Abbé *Bignon*. *
 O vous , Critique ! O vous , Déesse utile !
 C'étoit par vous que j'étois inspiré.
 En tout pays , en tout tems abhorré,
 Je n'ai que vous désormais pour asyle.

La Critique entendit ces paroles , rouvrit sa porte , & parla ainsi :

Rousseau , connais mieux la Critique ,
 Je suis juste , & ne fus jamais
 Semblable à ce Monstre caustique ,
 Qui t'arma de ses lâches traits ,
 Trempés au poison satyrique ,
 Dont tu t'enyvres à longs traits.
 Autrefois de ta félonie
 Thémis te donna le guerdon ;
 Par Arrêt , ta Muse est bannie , †

* Conseiller d'Etat , homme d'un mérite reconnu dans l'Europe , & Protecteur des Sciences. *Rousseau* avoit fait contre lui quelques mauvais Vers.

† On sçait que *Rousseau* fut condamné à l'amende honorable & au bannissement perpétuel , pour des Couplets infâmes faits contre ses Amis , & dont il accusa le Sieur *Saurin* de l'Académie des Sciences d'être l'Auteur. Les Curieux ont conservé les Pièces de ce Procès. Le Factum de *Rousseau* passé pour être extrêmement mal écrit. Celui de M. *Saurin* est un Chef-d'œuvre d'esprit & d'éloquence. *Rousseau* banni de France , s'est brouillé avec tous ses Protecteurs , & a continué de déclamer inutilement

Pour certains couplets de Chançon,
 Et pour un fort mauvais Factum
 Que te dicta la calomnie.
 Mais par l'équitable Apollon.
 Ta rage fut bientôt punie.
 Il te dépouilla du génie,
 Dont on dit qu'il t'avoit fait don;
 Il te priva de l'harmonie.
 Et tu n'as plus rien aujourd'hui,
 Que la faiblesse & la manie
 De rimer encor, malgré lui,
 Des Vers Tudesques qu'il renie.

Après avoir donné cet avis, la Critique décida que *Rousseau* passeroit devant *la Motte*, en qualité de versificateur; mais que *la Motte* auroit le pas, toutes les fois qu'il s'agiroit d'esprit & de raison.

Ces deux hommes si différens n'avoient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, & l'autre tressaillit de joie, à l'aspect d'un homme qui étoit depuis long tems dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'étoit le discret *Fontenelle*,
 Qui par les beaux Arts entouré,
 Répandoit sur eux, à son gré,
 Une clarté douce & nouvelle.
 D'une Planette, à tire-d'aîle,
 En ce moment il revenoit;
 Dans ces lieux où le Gout tenoit

contre ceux qui faisoient honneur à la France par leurs ouvrages, comme Messieurs de *Fontenelle*, *Crébillon*, *Desfouches*, *Dubas*, &c.

Le siège heureux de son Empire ;
 Avec *Quinault* il badinoit ,
 Avec *Mairan* il raisonnoit ,
 D'une main légère il prenoit
 Le compas , la plume & la lyre.

Eh quoi ! cria *Rousseau* , je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'Epigrammes ? Quoi ! le bon Goût souffrira dans son Temple l'Auteur des *Lettres du Ch. d'Her* , d'une *Passion d'Automne* , d'un *Clair de Lune* , d'un *Ruisseau Amant de la Prairie* , de la *Tragédie d'Aspar* , d'*Endymion* , &c ? Eh , non , dit la Critique , ce n'est pas l'Auteur de tout cela que tu vois , c'est celui des *Mondes* , Livre qui auroit dû t'instruire ; de *Thétis* & de *Pelée* , Opéra qui excite inutilement ton envie ; de *l'Histoire de l'Académie des Sciences* , que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une Epigramme , & *Fontenelle* le regarda , avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne sçait que rimer , & il alla prendre paisiblement sa place entre *Lucrece* & *Leibnitz* .
 * Je demandai , pourquoi *Leibnitz* étoit là ? On me :

* *Leibnitz* , né à *Leipsick* le 23. Juin 1646. mort à *Hanovre* le 14. Nov. 1716. Nul homme de Lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il étoit plus universel que *Nevvton* , quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand Mathématicien. Il joignit à une profonde étude de toutes les parties de la Physique , un grand goût pour les Belles-Lettres : il faisoit même des Vers Français. Il a paru s'égarer en Métaphysique ; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des Systèmes. Au reste , il dû sa fortune à sa réputation. Il jouïssoit de grosses pensions de l'Empereur d'Allemagne , de celui de *Moscovie* , du Roi d'Angleterre , & de plusieurs autres Souverains.

répondit ,

répondit , que c'étoit pour avoir fait d'assez bons Vers Latins , quoiqu'il fût Métaphysicien & Géomètre ; & que la Critique le souffroit en cette place , pour tâcher d'adoucir , par cet exemple , l'esprit dur de la plûpart de ses Confrères.

Cependant la Critique se tournant vers l'Auteur des Mondes , lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains Ouvrages de votre jeunesse , comme font ces Cyniques jaloux ; mais je suis la Critique , vous êtes chez le Dieu du Goût , & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu , du public , & de la mienne ; car nous sommes , à la longue , toujours tous trois d'accord.

Votre Muse sage & riante
Devroit aimer un peu moins l'art ;
Ne la gênez point par le fard ,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de *Lucrece* , il rougit d'abord en voyant le Cardinal son ennemi ; mais à peine l'eût-il entendu parler , qu'il l'aima. Il courut à lui , & lui dit en très-beaux Vers Latins , ce que je traduis ici en assez mauvais Vers Français.

Aveugle que j'étois , je crus voir la nature.
Je marchai dans la nuit , conduit par *Epicure*.
J'adorai , comme Dieu , ce mortel orgueilleux ,
Qui fit la guerre au Ciel , & détrôna les Dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle ,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu , je cède , & l'ame est immortelle ,
Aussi-bien que ton nom , mes Ecrits , & tes Vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment dans la Lan-
Tome III. Z

gue de *Lucrece*. Tous les Poètes Latins qui étoient là, le prirent pour un ancien Romain à son air & à son style ; mais les Poètes Français sont fort fâchés qu'on fasse des Vers dans une Langue qu'on ne parle plus, & disent que puisque *Lucrece*, né à Rome, embellissoit *Epicure* en Latin ; son adversaire, né à Paris, devoit le combattre en Français. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes jusqu'à l'Autel, & jusqu'au Trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu, qu'en vain j'implore,
 Ce Dieu charmant que l'on ignore,
 Quand on cherche à le définir ;
 Ce Dieu qu'on ne sçait point servir,
 Quand avec scrupule on l'adore,
 Que *la Fontaine* fait sentir,
 Et que *Vadius* cherche encore.

Il se plaisoit à consulter
 Ces graces simples & naïves,
 Dont la France doit se vanter ;
 Ces graces piquantes & vives,
 Que les Nations attentives
 Voulurent souvent imiter ;
 Qui de l'art ne sont point captives,
 Qui regnoient jadis à la Cour,
 Et que la nature & l'amour
 Avoient fait naître sur nos rives.
 Il est toujours environné
 De leur troupe tendre & légère ;
 C'est par leurs mains qu'il est orné,
 C'est par leurs charmes qu'il sçait plaire.
 Elles-mêmes l'ont couronné

D'un Diadème qu'au Parnasse
 Composâ jadis Apollon ,
 Du laurier du divin Maron ,
 Du lierre & du myrthe d'Horace ,
 Et des roses d'Anacréon.

Sur son front regne la sagesse.
 Le sentiment & la finesse
 Brillent tendrement dans ses yeux ;
 Son air est vif , ingénieux ;
 Il vous ressemble enfin , Sylvie ,
 A vous que je ne nomme pas ,
 De peur des cris & des éclats
 De cent Beautés que vos appas
 Font dessécher de jalousie.

Non , loin de lui Rollin dictoit *
 Quelques leçons à la jeunesse ,
 Et , quoiqu'en robe , on l'écouloit ,
 Chose assez rare à son espèce.
 Près de-là , dans un cabinet ,
 Que Girardon & le Puget †

* Charles Rollin , ancien Recteur de l'Université & Professeur-Royal , est le premier homme de l'Université qui ait écrit purement en Français pour l'instruction de la jeunesse , & qui ait recommandé l'étude de notre Langue , si nécessaire , & cependant si négligée dans les Ecoles. Son Livre du *Traité des Etudes* , respire le bon goût & la saine littérature presque par-tout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guères éloigné du bon goût , que quand il a voulu plaisanter , *Tome III. pag. 305.* en parlant de Cyrus. *Aussi-tôt , dit-il , on équipe le petit Cyrus en Echançon : il s'avance gravement la serviette sur l'épaule , & tenant la coupe délicatement entre trois doigts : J'ai appréhendé , dit le petit Cyrus , que cette liqueur ne fut du poison.* Comment cela ? *Oui , mon Papa.* Et en un autre endroit , en parlant des Jeux qu'on peut permettre aux enfans : *Une bale , un balon , un sabot , sont fort de leur goût. Depuis le toit jusqu'à la cave , tout parloit Latin chez Robert Etienne.* Il seroit à souhaiter qu'on corrigéât ces mauvaises plaisanteries dans la première édition qu'on fera de ce Livre , si estimable d'ailleurs.

† Girardon mettoit dans ses Statues plus de grace , &

Embellissoient de leur Sculpture ,
Le Poussin sagement peignoit , *
Le Brun fièrement desfinoit , †
Le Sueur entr'eux se plaçoit ; ¶
 On l'y regardoit sans murmure ;
 Et le Dieu , qui de l'œil suivoit
 Les traits de leurs mains libre & sûre ,
 En les admirant , se plaignoit
 De voir qu'à leur docte peinture ,
 Malgré leurs efforts , il manquoit
 Le coloris de la nature.

Puget plus d'expression. Les Bains d'Apolon sont de Girardon ; mais il n'a pas fait les Chevaux ; ils sont de *Marfi*, Sculpteur, digne d'avoir mêlé ses travaux avec *Girardon*. Le Milon & le Gladiateur sont de *Puget*.

* *Le Poussin*, né aux Andelis en 1594. n'eût de Maître que son génie, & quelques Estampes de Raphaël, qui lui tombèrent entre les mains. Le désir de consulter la belle Nature dans les Antiques, le fit aller à Rome, malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettoit à ce Voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'il ne vendoit que sept écus pièce. Appelé en France par le Secrétaire-d'Etat Desnoyers, il y établit le bon goût de la Peinture ; mais persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, & sans fortune. Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la Peinture. Ses Sacremens sont trop gris ; cependant il y a dans le Cabinet de M. le Duc d'Orléans un Ravissement de saint Paul du *Poussin*, qui fait pendant avec la Vision d'Ezéchiel de *Raphaël*, & qui est d'un coloris assez fort. Ce Tableau n'est point comparé du tout par celui de *Raphaël*, & on les voit tous deux avec un égal plaisir.

† *Le Brun*, disciple de Vouet, n'a péché que dans le coloris. Son Tableau de la Famille d'Alexandre est beaucoup mieux coloré que ses Batailles. Ce Peintre n'a pas un si grand goût de l'Antique, que le *Poussin* & *Raphaël* ; mais il a autant d'invention que *Raphaël*, & plus de vivacité que le *Poussin*. Les Estampes des Batailles d'Alexandre sont plus recherchées, que celles des Batailles de Constantin, par *Raphaël* & par *Jules Romain*.

¶ *Eustache le Sueur* étoit un excellent Peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait étoit dans le grand goût ; mais il manquoit encore de beau coloris.

Ces trois Peintres sont à la tête de l'Ecole Française.

Sous ses yeux, des Amours badins
 Ranimoient ses touches sçavantes,
 Avec un pinceau que leurs mains
 Trempoient dans les couleurs brillantes
 De la palette de *Rubens*. *

Je fus étonné de ne pas trouver dans le Sanctuaire bien des gens qui passoient, il y a soixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les *Pavillons*, les *Benferades*, les *Pé-lissons*, les *Ségrais*, † les *Saints Evremonds*, les *Balzacs*, les *Voitures*, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avoient autrefois, me dit un de mes guides; ils brilloient avant que les beaux jours des Belles-Lettres fussent arrivés; mais peu-à-peu ils ont cédé aux véritablement grands hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avoient guères que l'esprit de leur tems, & non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs faibles écrits
 Beaucoup de graces sont ternies;
 Ils sont comptés encor au rang des beaux esprits,
 Mais exclus du rang des génies.

* *Rubens* égale le *Titien* pour le coloris; mais il est fort au-dessous de nos Peintres Français pour la correction du dessein.

† *Ségrais* est un Poète très-faible; on ne lit point ses Eglogues, quoique *Boileau* les ait vantées. Son *Enéide* est du style de *Chapelain*. Il y a un Opera de lui. C'est *Roland & Angélique*, sous le titre de l'*Amour guéri par le Tems*. On voit ces Vers dans le Prologue.

Pour couronner leur tête
 En cette Fête,

Ségrais voulut un jour entrer dans le Sanctuaire en récitant ce Vers de *Despréaux*.

Que *Ségrais* dans l'Eglogue en charme les Forêts.

Mais la Critique ayant lû , par malheur pour lui, quelques pages de son *Enéide* en Vers Français , le renvoya assez durement , & laissa venir à sa place *Madame de la Fayette* , * qui avoit mis sous le nom de *Ségrais* le Roman aimable de *Zaïde* , & celui de la *Princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à *Péliston* d'avoir dit gravement tant de puérités dans son Histoire de l'Académie Française , & d'avoir rapporté comme des bons mots , des choses assez grossières. † Le doux , mais

*Allons dans nos Jardins
Avec les Lys de Charlemagne
Assembler les Jasmins
Qui parfument l'Espagne.*

La *Zaïde* est un Roman purement écrit , & entre les mains de tout le monde ; mais il n'est pas de lui.

* Voici ce que *M. Huet* , Evêque d'Avranches , rapporte , pag. 204. de ses *Commentaires* , édition d'Amsterdam. *Me. de la Fayette* négligea si fort la gloire qu'elle méritoit , qu'elle laissa sa *Zaïde* paraître sous le nom de *Ségrais* , & lorsque j'eus rapporté cette anecdote , quelques amis de *Ségrais* , qui ne sçavoient pas la vérité , se plainquirent de ce trait , comme d'un outrage fait à sa mémoire. Mais c'étoit un fait dont j'avois été long-tems témoin oculaire , & c'est ce que je suis en état de prouver par plusieurs Lettres de *Me. de la Fayette* , & par l'original du Manuscrit de *Zaïde* , dont elle m'envoyoit les feuilles à mesure qu'elle les composoit.

† Voici ce que *Péliston* rapporte comme des bons mots. Sur ce qu'on parloit de marier *Voiture* , fils d'un Marchand de Vin , à la fille d'un Pourvoyeur de chez le Roi.

faible *Pavillon*, fait sa Cour humblement à Madame *Deshoulières*, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal *Saint-Evremond* * n'ose parler de Vers à personne. *Balzac* affomme de longues phrases hyperboliques *Voiture* † & *Bensérade*, qui lui répondent

O que ce beau couple d'Amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs delices seront grandes !
Ils seront toujours en festin ;
Car si la Prou fournit les viandes,
Voiture fournira le vin.

Il ajoute, que Madame *Desflogé* jouant au jeu des Proverbes, dit à *Voiture* : Celui-ci ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre. Son Histoire de l'Académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment ; & ceux qui lisent ce Livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avoit alors quarante personnes intéressées à le louer.

* On sçait à quel point *Saint-Evremond* étoit mauvais Poète. Ses Comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avoit tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cens louis pour imprimer sa Comédie de *Sir Politick*.

† *Voiture* est celui de tous ces Illustres du tems passé qui eut le plus de gloire, & celui dont les Ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites Pièces de Vers, & peut-être autant de Lettres. Il passoit pour écrire des Lettres mieux que *Pline*, & ses Lettres ne valent guères mieux que celles de *le Pays* & de *Boursaut*. Voici quelques-uns de ses traits :
„ Lorsque vous me déchirez le cœur, & que vous le mer-
„ rez en mille pièces, il n'y en a pas une qui ne soit à
„ vous, & un de vos souris confit mes plus amères dou-
„ leurs. Le regret de ne vous plus voir me coûte, sans
„ mentir, plus de cent mille larmes. Sans mentir, je vous
„ conseille de vous faire Roi de Madère. Imaginez-vous
„ le plaisir d'avoir un Royaume tout de sucre. A dire le
„ vrai, nous y vivrions avec beaucoup plus de douceur.“
Il écrit à *Chapelain* : „ Et notez, quand il me vient en
„ la pensée, que c'est au plus judicieux homme de notre
„ siècle, au Pere de la Lione & de la Pucelle que j'écris,
„ les cheveux me dresse si fort à la tête, qu'il semble
„ d'un hérisson.“

par des pointes & des jeux de mots, dont ils rongif-
sent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchois le
fameux Comte de *Bussy*. Madame de *Sévigné*, qui est
aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit
que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit,
un peu trop vain, n'avoit jamais pû réussir à donner
au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le
Comte de *Bussy* avoit de Messire *Roger de Rabutin*.

Bussy, qui s'estime & qui s'aime
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop souvent de lui-même.*
Mais son fils, son aimable fils,
Dans le Temple est toujours admis;
Lui, qui, sans flâtrer, sans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle aussi bien
Que son pere croyoit écrire.

Souvent rien n'est si plat que sa Poésie:

Nous trouvâmes près Sercotte,
Cas étrange & vrai pourtant,
Des Bœufs qu'on voyoit broutant,
Dessus le haut d'une Motte;
Et plus bas quelques Cochons,
Et bon nombre de Moutons.

Cependant *Voiture* a été admiré, parce qu'il est venu
dans un tems où l'on commençoit à sortir de la bar-
barie, & où l'on couroit après l'esprit sans le connai-
tre. Il est vrai que *Despréaux* l'a comparé à *Horace*;
mais *Despréaux* étoit alors jeune. Il payoit volontiers ce
tribut à la réputation de *Voiture*, pour attaquer celle de
Chapelain, qui passoit alors pour le plus grand génie de
l'Europe.

* Il écrivit au Roi: „ Sire, un homme comme moi,

Je vis arriver en ce lieu
 Le brillant Abbé de *Chaulieu*,
 Qui chantoit en sortant de table.
 Il osoit caresser le Dieu,
 D'un air familier, mais aimable.
 Sa vive imagination
 Prodiguoit dans sa douce yvresse
 Des beautés sans correction, *
 Qui choquoient un peu la justesse,
 Mais respiroient la passion.
 La *Farre*, † avec plus de mollesse,

„ qui a de la naissance, de l'esprit & du courage. . . .
 „ j'ai de la naissance, & l'on dit que j'ai de l'esprit pour
 „ faire estimer ce que je dis. “

* L'Abbé de *Chaulieu* dans une Epître au Marquis de *la Farre*, connue dans le Public sous le titre du *Désiste*, dit :

*J'ai vu de près le Styx ; j'ai vu les Euménides ;
 Déjà venoient frapper mes oreilles timides
 Les affreux cris du Chien de l'Empire des Morts.*

Le moment d'après il fait le portrait d'un Confesseur, & parle d'un Dieu d'Israël. Dans une autre Pièce sur la Divinité, il dit :

*D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence ;
 Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
 Les ans que nous départ l'aveugle destinée.*

On trouve dans ses Poésies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois Pièces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment & d'imagination qui y sont répandues, en rachètent les défauts.

L'Abbé de *Chaulieu* mourut en 1720. âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

† Le Marquis de *la Farre*, Auteur des Mémoires qui portent son nom, & de quelques Pièces de Poésie, qui respirent la douceur de ses mœurs, étoit plus aimable homme, qu'aimable Poète. Il est mort en 1718. ses Poésies sont imprimées à la suite des Oeuvres de l'Abbé de *Chaulieu*, son intime ami, avec une Préface très-partiale & pleine de défauts.

En baissant sa lyre d'un ton ,
 Chantoit auprès de sa Maîtresse
 Quelques Vers sans précision ,
 Que le plaisir & la paresse
 Dîtoient sans l'aide d'Apollon.
 Auprès d'eux , le vif *Hamilton* , *
 Toujours armé d'un trait qui blesse ,
 Médisoit de l'humaine espèce ,
 Et même d'un peu mieux , dit-on.
 L'aisé , le tendre *Saint Aulaire* ,
 Plus vieux encor qu'*Anacréon* ,
 Avoit une voix plus légère.
 On voyoit les fleurs de Cithère ,
 Et celles du sacré Vallon
 Orner sa tête octogénaire.

Le Dieu aimoit fort tous ces Messieurs , & sur-
 tout ceux qui ne se piquoient de rien ; il avertissoit
Chaulieu de ne se croire que le premier des Poètes né-
 gligés , & non pas le premier des bons Poètes.

Ils faisoient conversation avec quelques uns des plus
 aimables hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont
 ni l'affectation de l'Hôtel de Rambouillet , † ni le
 tumulte qui regne parmi nos jeunes étourdis.

On y sçait fuir également
 Le précieux , le pédantisme ,
 L'air empesté du syllogisme ,
 Et l'air fou de l'empportement.

* Le Comte *Antoine Hamilton* , né à Caën en Norman-
 die , a fait des Vers pleins de feu & de légèreté. Il étoit
 fort satyrique. M. de S. Aulaire , à l'âge de plus de
 90. ans , faisoit encore des Chansons aimables.

† *Despréaux* alla réciter ses Ouvrages à l'Hôtel de Ram-
 bouillet. Il y trouva *Chapelain* , *Cottin* , & quelques
 gens de pareil goût , qui le reçurent fort mal.

C'est là qu'avec grace on allie
 Le vrai sçavoir à l'enjouement,
 Et la justesse à la faillie.
 L'esprit en cent façons se plie.
 On sçait lancer, rendre, effuyer
 Des traits d'aimable raillerie;
 Le bon sens, de peur d'ennuyer,
 Se déguise en plaisanterie.

Là se trouvoit *Chapelle*, ce génie plus débauché
 encore que délicat, plus naturel que poli, facile
 dans ses Vers, incorrect dans son style, libre dans
 ses idées. Il parloit toujours au Dieu du Goût sur
 les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit
 un jour :

Régalez mieux votre passion
 Pour ces syllabes enfilées,
 Qui chez *Richalet* étalées,
 Quelquefois sans invention,
 Disent avec profusion
 Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables, que je ren-
 contrai le Président *de Maisons*, homme très-éloigné
 de dire des riens, homme aimable & solide, qui
 avoit aimé tous les Arts.

O transports ! O plaisirs ! O momens pleins de charmes !
 Cher *Maisons*, m'écriai-je, en l'arrosant de larmes,
 C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas
 A la fleur de tes ans vint frapper dans mes bras.

La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
 Ah ! puisque le destin nous vouloit séparer ,
 C'étoit à toi de vivre , à moi seul d'expirer.
 Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière ,
 Le Ciel pour mon partage a choisi les douleurs ,
 Et sème de chagrins ma pénible carrière.
 La tienne étoit brillante & couverte de fleurs.
 Dans le sein des plaisirs , des arts & des honneurs ,
 Tu cultivois en paix les fruits de ta sagesse ,
 Ta vertu n'étoit point l'effet de ta faiblesse.
 Je ne te vis jamais offusquer ta raison
 Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
 L'homme est né pour l'erreur ; on voit la molle argile ,
 Sous la main du Potier , moins souple & moins docile ,
 Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers ,
 Précepteurs ignorans de ce faible Univers.
 Tu bravas leur empire , & tu ne scus te rendre
 Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié ,
 Et dans toi la nature avoit associé
 A l'esprit le plus ferme , un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'esprit , nous trouvâmes quelques
 Jésuites. Un Janséniste dira que les Jésuites se fou-
 rent par-tout ; mais le Dieu du Goût reçoit aussi
 leurs ennemis , & il est assez plaisant de voir dans
 ce Temple *Bourdaloue* , qui s'entretient avec Pascal
 sur le grand-art de joindre l'éloquence au raisonne-
 ment. Le P. *Bouhours* est derrière eux , marquant sur
 des tablettes toutes les fautes de langage , & toutes
 les négligences qui leur échappent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au Pere
Bouhours :

Quittez d'un Censeur pointilleux
 La pédantesque diligence ;
 Aimons jusqu'aux défauts heureux
 De leur mâle & libre éloquence.
 J'aime mieux errer avec eux,
 Que d'aller, Censeur scrupuleux,
 Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse , que je ne le rapporte ; mais nous autres Poètes , nous sommes souvent très-impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à voir les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs , exacte Prose ,
 Je ne me borne point à vous.
 N'avoir qu'un Goût est peu de chose.
 Beaux Arts , je vous invoque tous !
 Musique , Danse , Architecture ,
 Art de graver , docte Peinture ,
 Que vous m'inspirez de désirs !
 Beaux Arts , vous êtes des plaisirs ;
 Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les Muses présenter tour-à-tour sur l'Autel du Dieu , des Livres , des Dessins , & des Plans de toute espèce. On voit sur cet Autel le Plan de cette belle Façade du Louvre , dont on n'est point redevable au Cavalier *Bernin* , qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais , & qui fut construite par *Perrault* & par *Louis la Vau* , grands Artistes ,

trop peu connus. Là est le Dessein de la Porte saint Denis, dont la plûpart des Parisiens ne connaissent pas plus la beauté, que le nom de *François Blondel*, qui acheva ce Monument. Cette admirable Fontaine * qu'on regarde si peu, & qui est ornée des précieuses Sculptures de *Jean Gougeon*, mais qui le cède en tout à l'admirable Fontaine de Bouchardon, & qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres; le Portail de saint Gervais, chef-d'œuvre d'Architecture, auquel il manque une Eglise, une Place, & des Admirateurs, & qui devoit immortaliser le nom de *Desbrosses*, encore plus que le Palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti; tous ces Monumens négligés par un vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la Bibliothèque de ce Palais enchanté; elle n'étoit pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux & bizarre
De vieux Manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile & rare
D'Ecrivains qu'on n'a jamais lus.
Mais les Muses ont elles-mêmes
En leur rang placé ces Auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime & qu'on aime,
Et dont la Sageffe suprême,
N'a ni trop, ni trop peu de fleurs.

* La Fontaine Saint Innocent; l'Architecture est de *Lesfos*, Abbé de Claigni, & les Sculptures de *Jean Gougeon*.

Presque tous les Livres y sont corrigés & retranchés de la main des Muses. On y voit entr'autres l'Ouvrage de *Rabelais*, réduit tout-au-plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, & qui chante du même ton les Pseaumes de David & les Merveilles d'*Alix*, n'a plus que huit ou dix feuillets. *Voiture* & *Sarrazin* n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de *Bayle* se trouve dans un seul Tome, de son propre aveu; car ce judicieux Philosophe, ce Juge éclairé de tant d'Auteurs & de tant de Sectes, disoit souvent, qu'il n'auroit pas composé plus d'un *in-folio*, s'il n'avoit écrit que pour lui, & non pour les Libraires *

Enfin on nous fit passer dans l'intérieur du Sanctuaire. Là les Mystères du Dieu furent dévoilés: là je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité: un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupoient à corriger ces fautes de leurs Ecrits excellens, qui seroient des beautés dans des Ecrits médiocres.

L'aimable Auteur de *Télémaque* retranchoit des répétitions & des détails inutiles dans son Roman Moral, & rayoit le Titre du Poëme Epique que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de Poëme en Prose.

L'éloquent *Bossuet* vouloit bien rayer quelques fa-

* C'est ce que *Bayle* lui-même écrivit au Sieur des Maizeaux.

miliarités échappées à son génie vaste, impétueux & facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses Oraisons funébres; & il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime *Corneille*,
 Qui plût bien moins à notre oreille,
 Qu'à notre esprit qu'il étonna;
 Ce *Corneille* qui craïonna *
 L'ame d'Auguste, de Cinna,
 De Pompée & de Cornélie,
 Jettoit au feu sa Pulchérie,
 Agésilas & Suréna,
 Et sacrifioit sans faiblesse,
 Tous ses enfans infortunés,
 Fruits languissans de sa vieillesse,
 Trop indignes de leurs aînés.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
 Et parlant au cœur de plus près,
 Nous attachant sans nous surprendre,
 Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
 De Bajazet, de Xypharès,
 De Britannicus, d'Hyppolite.
 A peine il distingue leurs traits,
 Ils ont tous le même mérite,
 Tendres, galans, doux & discrets,
 Et l'Amour qui marche à leur suite
 Les croit des Courtisans Français.

Toi, favori de la nature,
 Toi, *la Fontaine*, Auteur charmant,
 Qui bravant & rime & mesure,
 Si négligé dans ta parure,

* Terme dont *Corneille* se sert dans une de ses Epitres.

N'en avois que plus d'agrément ;
 Sur tes Ecrits inimitables ,
 Di-nous quel est ton sentiment ;
 Eclaire notre jugement
 Sur tes Contes & sur tes Fables.

La Fontaine , qui avoit conservé la naïveté de son caractère , & qui dans le Temple du Goût joignoit un sentiment éclairé à cet heureux & singulier instinct , qui l'inspiroit pendant sa vie , retranchoit quelques-unes de ses Fables , mais en très-petite quantité. Il accourcissoit presque tous ses Contes , & déchiroit les trois quarts d'un gros Recueil d'Oeuvres posthumes imprimées par ces Editeurs , qui vivent des sottises des morts.

Là regnoit *Despréaux* , leur Maître en l'art d'écrire ,
 Lui qu'arma la raison des traits de la Satyre ;
 Qui , donnant le précepte & l'exemple à la fois ,
 Etablit d'Apollon les rigoureuses Loix.
 Il revoit ses enfans avec un œil sévère ;
 De la triste *Equivoque* il rougit d'être pere ,
 Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur ,
 Dont il défigura le vainqueur de Namur ;
 Lui-même il les efface , & semble encor nous dire ,
 Ou sçachez vous connaître , ou gardez vous d'écrire.

Despréaux , par un ordre exprès du Dieu du Goût , se reconcilioit avec *Quinault* , qui est le Poète des graces , comme *Despréaux* est le Poète de la raison.

Mais le sévère Satyrique
 Embrassoit encor , en grondant ,
 Cet aimable & tendre Lyrique ,
 Qui lui pardonnoit en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous , disoit *Despréaux* , que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces Opera si agréables. Cela peut bien être , dit *Quinault* ; mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait *Atys* ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés ,
Soyez vrai , précis , raisonnable ;
Que vos Ecrits soient respectés ;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué *Despréaux* , & embrassé tendrement *Quinault* , je vis l'inimitable *Moliere* , & j'osai lui dire :

Le sage , le discret *Térence* ,
Est le premier des Traducteurs :
Jamais dans sa froide élégance.
Des Romains il n'a peint les mœurs.
Tu fus le Peintre de la France.
Nos Bourgeois à fots préjugés ,
Nos petits Marquis rengorgés ,
Nos Robins toujours arrangés ,
Chez toi venoient se reconnaître ;
Et tu les aurois corrigés ,
Si l'esprit humain pouvoit l'être.

Ah ! disoit-il , pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple ! Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems ! J'aurois trouvé des dénouemens plus heureux ; j'aurois moins fait descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'Art montroient leur supériorité , en avouant ces erreurs , auxquelles

l'humanité est soumise & dont nul grand homme n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût est très-difficile à satisfaire ; mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les Ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

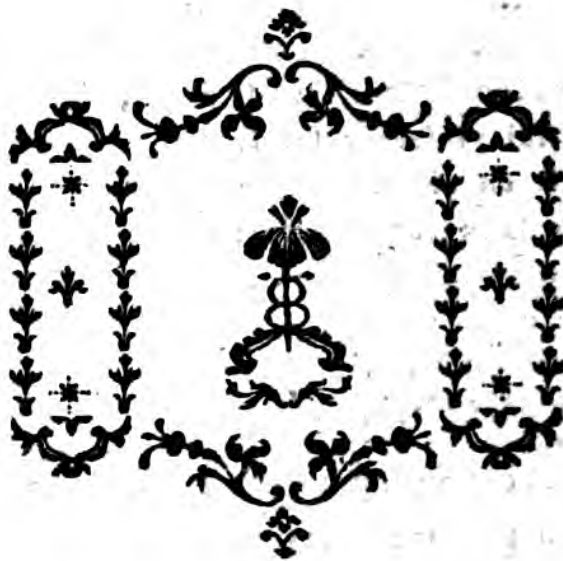
Nul Auteur avec lui n'a tort,
 Quand il a trouvé l'art de plaire.
 Il le critique sans colère
 Il l'applaudit avec transport.
 Melpomène étalant ses charmes,
 Vient lui présenter ses Héros,
 Et c'est en répandant des larmes
 Que ce Dieu connaît leurs défauts.
 Malheur à qui toujours raisonne,
 Et qui ne s'attendrit jamais !
 Dieu du Goût, ton divin Palais
 Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournerent, le Dieu leur parla à peu près dans ce sens ; car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
 Comblés des faveurs du Parnasse,
 Ne souffrez pas que dans Paris
 Mon rival usurpe ma place.
 Je sçai qu'à vos yeux éclairez
 Le faux Goût tremble de paraître ;
 Si jamais vous le rencontrez,
 Il est aisé de le connaître.
 Toujours accablé d'ornemens,
 Composant sa voix, son visage,
 Affecté dans ses agrémens,
 Et précieux dans son langage.

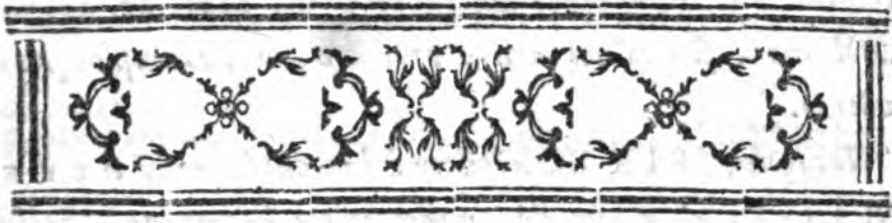
284 LE TEMPLE DU GOUT.

Il prend mon nom , mon étendard ;
Mais on voit assez l'imposture ;
Car il n'est que le fils de l'art ,
Moi , je le suis de la Nature.



LE
P O È M E
DE
F O N T E N O Y .





A U R O I.

S I R E,

Je n'avois osé dédier à VOTRE MAJESTE' les premiers Essais de cet Ouvrage. Je craignois sur-tout de déplaire au plus modeste des Vainqueurs : mais, SIRE, ce n'est point ici un Panégyrique ; c'est une peinture fidèle d'une partie de la Journée la plus glorieuse depuis la Bataille de Bovines. Ce sont les sentimens de la France, quoiqu'à peine exprimés ; c'est un Poëme sans exagération, & de grandes vérités, sans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de VOTRE MAJESTE' fera passer cette faible esquisse à la Postérité,

288 EPITRE AU ROI.

comme un Monument autentique de tant de belles Actions , faites en votre présence , à l'exemple des vôtres.

Daignez, SIRE, ajouter à la bonté que VOTRE MAJESTE' a eue de permettre cet hommage , celle d'agréer les profonds respects d'un de vos moindres Sujets , & du plus zélé de vos Admirateurs.

VOLTAIRE.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE Public sçait que cet Ouvrage, composé d'abord avec la rapidité que le zèle inspire, reçut des accroissemens à chaque édition qu'on en faisoit. Toutes les circonstances de la Victoire de Fontenoy, qu'on apprenoit à Paris de jour en jour, méritoient d'être célébrées, & ce qui n'étoit d'abord qu'une Pièce de cent Vers, est devenu un Poëme qui en contient plus de trois cens quarante; mais on y a gardé toujours le même ordre, qui consiste dans la Préparation, dans l'Action, & dans ce qui la termine. On n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant dans cette édition le portrait des Nations dont étoit composée l'armée ennemie, & en spécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les Nations dont LOUIS XV. a triomphé: par exemple, quand on dit des Hollandais, qu'ils avoient autrefois brisé le joug de l'*Autriche cruelle*, il est clair que c'est de l'Autriche, *alors cruelle envers eux*, que l'on parle: car assurément elle ne l'est pas aujourd'hui pour les Etats Généraux; & d'ailleurs, la Reine de Hongrie qui ajoûte tant à la

gloire de la Maison d'Autriche , sçait combien les Français respectent sa Personne & ses vertus , en étant forcés de la combattre.

Quand on a dit des Anglais : *Et la férocité le cède à la vertu* , on a eu soin d'avertir en Note , dans toutes les éditions , que ce reproche de férocité ne tomboit que sur le soldat.

En effet , il est très-véritable que lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoy , plusieurs soldats de cette nation crièrent : *No quarter, point de quartier*. On sçait encore , que quand M. de Sechelles seconda les intentions du Roi , avec une prévoyance si singulière , & qu'il fit préparer autant de secours pour les prisonniers ennemis blessés , que pour nos troupes , quelques fantassins Anglais s'acharnèrent encore contre nos soldats , dans les chariots même où l'on transportoit les vainqueurs & les vaincus blessés. Les Officiers , qui ont par-tout , à-peu-près , la même éducation dans toute l'Europe , ont aussi la même générosité ; mais il y a des pays où le peuple , abandonné à lui-même , est plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins loué la valeur & la conduite de cette Nation ; & sur-tout , on n'a cité le nom de M. le Duc de Cumberland , qu'avec l'éloge que sa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques Etrangers ont voulu persuader au public , que l'illustre Addison , dans son Poëme de la Campagne de Hochsted , avoit parlé plus honorablement de la Maison du Roi , que l'Auteur même du Poëme de Fontenoy. Ce reproche a été cause qu'on a cher-

ché l'Ouvrage de M. Addifon à la Bibliothèque de Sa Majesté , & on a été bien surpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges ; c'est vers le trois centième Vers. On ne les répétera point , & il est bien inutile d'y répondre ; la Maison du Roi leur a répondu par des victoires. On est très-éloigné de refuser à un grand Poëte & à un Philosophe très-éclairé , tel que M. Addifon , les éloges qu'il mérite ; mais il en mériteroit davantage , & il auroit plus honoré la Philosophie & la Poësie , s'il avoit plus ménagé dans son Poëme , des Têtes Couronnées , qu'un ennemi même doit toujours respecter , & s'il avoit songé que les louanges données aux vaincus , sont un laurier de plus pour les vainqueurs : il est à croire que quand M. Addifon fut Secrétaire d'Etat , le Ministre se repentit de ces indécences échappées à l'Auteur.

Si l'Ouvrage Anglais est trop rempli de fiel , celui-ci respire l'humanité. On a songé , en célébrant une Bataille , à inspirer des sentimens de bienfaisance. Malheur à celui qui ne pourroit se plaire qu'aux peintures de la destruction , & aux images des malheurs des hommes.

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne se trouvent point dans les autres parties du monde ; ils sont plus liés entr'eux ; ils ont des loix qui leur sont communes ; toutes les Maisons des Souverains sont alliées ; leurs Sujets voyagent continuellement , & entretiennent une liaison réciproque. Les Européens Chrétiens sont ce qu'étoient

les Grecs ; ils se font la guerre entr'eux ; mais ils conservent dans ces dissensions , d'ordinaire , tant de bienfiance & de politesse , que souvent un Français , un Anglais , un Allemand qui se rencontrent , paraissent être nés dans la même ville. Il est vrai que les Lacédémouiens & les Thébains étoient moins polis que le peuple d'Athènes ; mais enfin toutes les Nations de la Grèce se regardoient comme des alliées , qui ne se faisoient la guerre que dans l'espérance certaine de la paix : ils insultoient rarement à des ennemis , qui dans peu d'années devoient être leurs amis. C'est sur ce principe qu'on a tâché que cet Ouvrage fut un monument de la gloire du Roi , & non de la honte des Nations dont il triomphe : on seroit fâché d'avoir écrit contr'elles avec autant d'aigreur que quelques Français en ont mis dans leurs satyres contre cet Ouvrage d'un de leurs compatriotes ; mais la jalousie d'Auteur à Auteur est beaucoup plus grande que celle de Nation à Nation.

On a dit des Suisses , qu'ils sont *nos antiques amis & nos concitoyens* , parce qu'ils le sont depuis deux cens cinquante ans. On a dit que les étrangers qui servent dans nos armées , ont suivi l'exemple de la Maison du Roi & de nos autres troupes ; parce qu'en effet c'est toujours à la Nation qui combat pour son Prince à donner cet exemple , & que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la Nation Française la gloire de la valeur & de la politesse. On a osé imprimer que ce Vers :

Je vois cet Etranger qu'on croit né parmi nous.

étoit un compliment à un Général né en Saxe , *d'avoir l'air Français*. Il est bien question ici d'air & de bonne grace ! Quel est l'homme qui ne voit évidemment que ce Vers signifie que ce Général est aussi attaché au Roi que s'il étoit né son sujet ?

Cette critique est aussi judicieuse que celle de quelques personnes , qui prétendirent qu'il n'étoit pas *honnête* de dire que ce Général étoit dangereusement malade , lorsqu'en effet son courage lui fit oublier l'état douloureux où il étoit réduit , & le fit triompher de la faiblesse de son corps , ainsi que des ennemis du Roi.

Voilà tout ce que la bienfiance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'Auteur n'a eu d'autre vûe que de rendre fidèlement ce qui étoit venu à sa connaissance ; & son seul regret est de n'avoir pû , dans un si court espace de tems , & dans une Pièce de si peu d'étendue , célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler ; il ne pouvoit dire tout ; mais au moins ce qu'il a dit est vrai ; la moindre flatterie eût deshonoré un Ouvrage fondé sur la gloire de la Nation. Le plaisir de dire la vérité l'occupoit si entièrement , que ce ne fut qu'après six éditions qu'il envoya son Ouvrage à la plûpart de ceux qui y sont célébrés.

Tous ceux qui sont nommés , n'ont pas eu les occasions de se signaler également. Celui qui à la

ête de son Régiment , attendoit l'ordre de marcher , n'a pû rendre le même service qu'un Lieutenant-Général , qui étoit à portée de conseiller de fondre sur la colonne Anglaife , & qui partit pour la charger avec la Maifon du Roi. Mais fi la grande action de l'un mérite d'être rapportée , le courage impatient de l'autre ne doit pas être oublié. Tel eft loué en général fur fa valeur , tel autre fur un service rendu ; on a parlé des bleffures des uns , on a déploré la mort des autres.

Ce fut une juftice que rendit le célèbre M. Despréaux à ceux qui avoient été de l'expédition du paffage du Rhin. Il cite près de vingt noms ; il y en a ici plus de foixante ; & on en trouveroit quatre fois davantage , fi la nature de l'Ouvrage le comportoit.

Il fetoit bien étrange qu'il eût été permis à Homère , à Virgile , au Taffe , de décrire les bleffures de mille Guerriers imaginaires , & qu'il ne le fût pas de parler des Héros véritables , qui viennent de prodiguer leur fang , & parmi lesquels il y en a plusieurs avec qui l'Auteur avoit eu l'honneur de vivre , & qui lui ont laiffé de fincères regrets.

L'attention fcrupuleufe qu'on a apportée dans cette édition , doit fervir de garant de tous les faits qui font énoncés dans le Poème. Il n'en eft aucun qui ne doive être cher à la Nation , & à toutes les familles qu'ils regardent. En effet , qui n'eft touché fenfiblement en lifant le nom de fon fils , de fon frere , d'un parent cher , d'un ami tué ou bleffé , ou exposé dans cette Bataille , qui fera célèbre à jamais ; en lifant , dis-je , ce nom

dans un Ouvrage , qui tout faible qu'il est , a été honoré plus d'une fois des regards du Monarque , & que Sa Majesté n'a permis qu'il lui fût dédié , que parce qu'elle a oublié son éloge en faveur de celui des Officiers qui ont combattu & vaincu sous ses ordres.

C'est donc moins en Poète qu'en bon Citoyen qu'on a travaillé. On n'a point cru devoir orner ce Poème de longues fictions , sur-tout dans la première chaleur du Public , & dans un tems où l'Europe n'étoit occupée que des détails intéressans de cette victoire importante , achetée par tant de sang.

La fiction peut orner un sujet , ou moins grand , ou moins intéressant , ou , qui placé plus loin de nous , laisse l'esprit plus tranquille. Ainsi , lorsque Despréaux s'égayâ dans sa description du passage du Rhin , c'étoit trois mois après l'action ; & cette action , toute brillante qu'elle fût , n'est à comparer , ni pour l'importance , ni pour le danger , à une Bataille rangée , gagnée sur un Ennemi habile , intrépide & supérieur en nombre , par un Roi exposé , ainsi que son Fils , pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'est qu'après s'être laissé emporter aux premiers mouvemens de zèle , après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont si bien servi la Patrie dans ce grand jour , qu'on s'est permis d'insérer dans ce Poème un peu de ces fictions qui affaibliroient un tel sujet , si on vouloit les prodiguer ; & on ne dit ici en Prose que ce que M. Adisson lui-même a dit en Vers dans son fameux Poème de la Campagne d'Hochsted.

On peut , deux mille ans après la guerre de Troie , faire apporter par Vénus à Enée des armes que Vulcain a forgées , & qui rendent ce Héros invulnérable ; on peut lui faire rendre son épée par une Divinité , pour la plonger dans le sein de son ennemi. Tout le Conseil des Dieux peut s'assembler , tout l'Enfer peut se déchaîner ; Alecton peut enivrer tous les esprits des venins de sa rage ; mais ni notre siècle , ni un événement si récent , ni un Ouvrage si court ne permettent guères ces peintures , devenues les lieux communs de la Poësie. Il faut pardonner à un Citoyen pénétré , de faire parler son cœur plus que son imagination , & l'Auteur avoue qu'il s'est plus attendri , en disant :

Tu meurs , jeune Craon ; que le Ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frere.

que s'il avoit évoqué les Euménides , pour faire ôter la vie à un jeune guerrier aimable.

Il faut des Divinités dans un Poëme épique , & sur-tout quand il s'agit de Héros tabuleux. Mais ici le vrai Jupiter , le vrai Mars , c'est un Roi tranquile dans le plus grand danger , & qui hazarde sa vie pour un Peuple dont il est le Pere. C'est lui , c'est son Fils , ce sont ceux qui ont vaincu sous lui , & non Junon & Juturne , qu'on a voulu & qu'on a dû peindre. D'ailleurs le petit nombre de ceux qui connaissent notre Poësie , sçavent qu'il est bien plus aisé d'intéresser le Ciel , les Enfers & la Terre à une

Bataille, que de faire reconnaître, & de distinguer, par des images propres & sensibles, des Carabiniers, qui ont de gros fusils rayés, des Grenadiers, des Dragons qui combattent à pié & à cheval, de parler de retranchemens faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne; d'exprimer enfin ce qu'on n'a guères dit encore en Vers.

C'étoit ce que pensoit M. Addisson, bon Poète, & Critique judicieux. Il employa dans son Poème, qui a immortalisé la Campagne d'Hochsted, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en est permis dans le Poème de Fontenoy. Il sçavoit que le Duc de Marlboroug & le Prince Eugène se seroient très-peu fociés de voir des Dieux, où il étoit question des grandes actions des hommes. Il sçavoit qu'on relève par l'invention les exploits de l'antiquité, & qu'on court risque d'affaiblir ceux des Modernes par de froides allégories: il a mieux fait, il a intéressé l'Europe entière à son action.

Il en est à-peu-près de ces petits Poèmes de trois ou de quatre cens Vers sur les affaires présentes, comme d'une Tragédie; le fond doit être intéressant par lui-même, & les ornemens étrangers sont presque toujours superflus.

On a dû spécifier les différens Corps qui ont combattu, leurs armes, leur position, l'endroit où ils ont attaqué; dire que la colonne Anglaise a pénétré, exprimer comment elle a été enfoncée par la Maison du Roi, les Carabiniers, la Gendarmerie, le Régiment de Normandie, les Irlandais, &c. Si on

n'étoit pas entré dans ces détails , dont le fond est si héroïque , & qui sont cependant si difficiles à rendre , rien ne distingueroit la Bataille de Fontenoy d'avec celle de Tolbiac. M. Despréaux dans le passage du Rhin a dit :

Revel les suit de près ; sous ce Chef redouté ,
Marche des Cuirassiers l'escadron indompté.

On a peint ici les Carabiniers , au lieu de les appeler par leur nom , qui convient encore moins aux Vers que celui des Cuirassiers. On a même mieux aimé , dans cette dernière édition , caractériser les fonctions de l'Etat-Major , que de mettre en Vers les noms des Officiers de ce Corps qui ont été blessés.

Cependant on a osé appeller *la Maison du Roi* par son nom , sans se servir d'aucune autre image. Ce nom de *Maison du Roi* , qui contient tant de Corps invincibles , imprime une assez grande idée , sans qu'il soit besoin d'autre figure. M. Addison même ne l'appelle pas autrement. Mais il y a encore une autre raison de l'avoir nommée ; c'est la rapidité de l'action.

Vous , peuple de Héros , dont la foule s'avance ,
Louis , son Fils , l'Etat , l'Europe est en vos mains.
Maison du Roi , marchez , &c.

Si on avoit dit , *La Maison du Roi marche* ; cette expression eût été prosaïque & languissante.

On n'a pas voulu s'écarter un moment dans cet Ouvrage de la gravité du sujet. Despréaux, il est vrai, en traitant le passage du Rhin dans le goût de quelques-unes de ses Epîtres, a joint le plaisant à l'héroïque; car après avoir dit :

Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passés ;
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les Batailles,
Enguien, de son hymen, le seul & digne fruit, &c.

Il s'exprime ensuite ainsi.

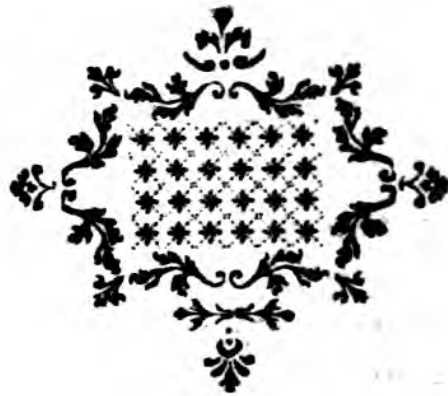
Bientôt.... Mais Vurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime ;
Finiſſons, il est tems ; aussi-bien, si la rime
Alloit, mal-à-propos, m'engager dans Arnheim,
Je n'en ſçai, pour sortir, de porte qu'Hildesheim.

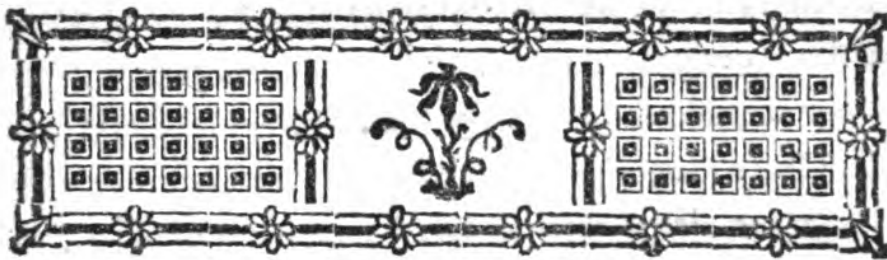
Les personnes qui ont paru souhaiter qu'on employât dans le récit de la Victoire de Fontenoy quelques traits de ce style familier de Boileau, n'ont pas, ce me semble, assez distingué les lieux & les tems, & n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une Epître & un Ouvrage d'un ton plus sérieux & plus sévère; ce qui a de la grace dans le genre Epistolaire, n'en a point dans le genre Héroïque.

On n'en dira pas davantage sur ce qui regarde l'art & le goût à la tête d'un Ouvrage où il s'a-

300 DISCOURS PRE'LIMINAIRE.

git des plus grands intérêts , & qui ne doit remplir l'esprit que de la gloire du Roi & du bonheur de la Patrie.





L E
P O È M E
D E
F O N T E N O Y .

Q U O I ! du siècle passé le fameux Satyrique,
 Aura fait retentir la trompette héroïque ;
 Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
 Ses défenseurs mourans , ses flots épouvantés ,
 Son Dieu même en fureur effrayé du passage ,
 Cédant à nos Aïeux son onde & son rivage ;
 Et vous , quand votre Roi , dans des plaines de sang ,
 Voit la mort devant lui voler de rang en rang ;
 Tandis que de Tournay foudroyant les murailles ,
 Il suspend les assauts pour courir aux Batailles ;
 Quand des bras de l'hymen s'élançant au trépas ,
 Son Fils , son digne Fils , suit de si près ses pas ;
 Vous , heureux par ses loix , & grand par sa vaillance ;
 Français , vous garderiez un indigne silence ?

Venez le contempler aux Champs de Fontenoy.
 O vous , Gloire , Vertu , Déeses de mon Roi ,

Redoutable Bellone & Minerve chérie ,
 Passion des grands cœurs , amour de la Patrie ,
 Pour couronner LOUIS , prêtez-moi vos lauriers.
 Enflâmez mon esprit du feu de nos Guerriers.
 Peignez de leurs exploits une éternelle image.
 Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage ;
 J'y vois ces Combattans que vous conduisez tous.

C'est là ce fier Saxon * qu'on croit né parmi nous ,
 Maurice , qui touchant à l'infemale rive ,
 Rappelle pour son Roi son ame fugitive ,
 Et qui demande à Mars , dont il a la valeur ,
 De vivre encore un jour & de mourir vainqueur.
 Conservez , justes Cieux , ses hautes destinées ;
 Pour LOUIS & pour nous prolongez ses années.

Déjà de la tranchée ** Harcourt est accouru ,
 Tout poste est assigné , tout danger est prévu ;
 Noailles † pour son Roi plein d'un amour fidèle ,
 Voit la France en son Maître & ne regarde qu'elle.
 Ce sang de tant de Rois , ce sang du grand Condé ,
 D'Eu , †† par qui des Français le tonnerre est guidé ,
 Pentièvre , † dont le zèle avoit devancé l'âge ,
 Qui déjà vers le Mein signala son courage ,
 Bavière avec de Pons , Boufflers & Luxembourg ,
 Vont , chacun dans leur place , attendre ce grand jour.

* Le Comte Maréchal de Saxe , dangereusement malade , étoit porté dans une gondole d'osier , quand ses douleurs & sa faiblesse l'empêchoient de se tenir à cheval. Il dit au Roi , qui l'embrassa , après le gain de la Bataille , les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.

** M. le Duc d'Harcourt avoit investi Tournay.

† Maréchal de France.

†† Grand Maître d'Artillerie.

‡ Il s'étoit signalé à la Bataille de Déringue.

Chacun porte l'espoir aux Guerriers qu'il commande.
 Le fortuné Danoy , * Chabanes , Gallerande ,
 Le vaillant Berenger , ce défenseur du Rhin ,
 Colbert , & du Chaila , tous nos Héros enfin , †
 Dans l'horreur de la nuit , dans celle du silence ,
 Demandent seulement que le péril commence.
 Le jour frappe déjà de ses rayons naissans
 De vingt Peuples unis les drapeaux menaçans.
 Le Belge qui jadis fortuné sous nos Princes ,
 Vit l'abondance alors enrichir nos Provinces ;
 Le Batave prudent , dans l'Inde respecté ,
 Puissant par son travail & par sa liberté ,
 Qui , long-tems opprimé par l'Autriche cruelle ,
 Ayant brisé son joug , s'arme aujourd'hui pour elle ;
 L'Hanoyrien constant , qui , formé pour servir ,
 Sçait souffrir & combattre , & sur-tout obéir ;
 L'Autrichien rempli de sa gloire passée ,
 De ses derniers Césars occupant sa pensée ;
 Sur-tout , ce peuple altier qui voit sur tant de mers
 Son commerce & sa gloire embrasser l'Univers ;
 Mais qui jaloux en vain des grandeurs de la France ,
 Croit porter dans ses mains la foudre & la balance ;
 Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit ,
 La haine les anime , & l'espoir les séduit.
 De l'Empire Français l'indomptable génie ,
 Brave auprès de son Roi leur foule réunie ,

* M. de Danoy fut retiré par sa Nourrice d'une foule de morts & de mourans sur le champ de Malplaquet , deux jours après la Bataille. C'est un fait certain : cette femme vint avec un Passeport , accompagnée d'un Sergent du Régiment du Roi , dans lequel étoit alors cet Officier.

† Les Lieutenans-Généraux , chacun à leur division.

Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
 Tous les Dieux allarmés sortent de leur séjour,
 Incertains pour quel Maître en ces plaines fécondes
 Vont croître leurs moissons, & vont couler leurs ondes.
 La fortune auprès d'eux d'un vol prompt & léger,
 Les lauriers dans les mains fend les plaines de l'air;
 Elle observe L O U I S , & voit avec colère,
 Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer L O U I S ,
 A déjà disposé ses bataillons hardis ;
 Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
 Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
 Ces antiques Héros, qui montés sur un char
 Combattoient en désordre, & marchaient au hazard :
 Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage ;
 Tels son rival & lui prudens avec courage,
 Déployant de leur art les terribles secrets,
 L'un vers l'autre avancés s'admiroient de plus près.

L'ESCAUT, les Ennemis, les remparts de la Ville,
 Tout présente la mort, & L O U I S est tranquile.
 Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
 D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,
 S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
 Que la terreur devance & la flâme environne,
 Comme un nuage épais, qui sur l'aîle des vents,
 Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ses flancs.
 Les voilà ces rivaux du grand nom de mon Maître,
 Plus farouches que nous, aussi vaillans peut-être,
 Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits !
 B O U R B O N S ! voici le tems de venger les Valois.

Dans

Dans un ordre effrayant trois attaques formées
 Sur trois terrains divers engagent les armées.
 Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
 A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
 La mort sur les deux camps étend sa main cruelle ;
 Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
 Chefs, Officiers, Soldats, l'un sur l'autre entassés,
 Sous le fer expirans, par le plomb renversés,
 Pouffent les derniers cris en demandant vengeance.

GRAMMONT, qui signaloit sa noble impatience,
 Grammont dans l'Elisée emporte la douleur
 D'ignorer en mourant si son Maître est vainqueur.
 De quoi lui serviront ces grands titres * de gloire,
 Ce Sceptre des Guerriers, honneur de sa mémoire,
 Ce rang, ces dignités, vanités des Héros,
 Que la mort avec eux précipite aux tombeaux ?
 Tu meurs, jeune Craon ; † que le Ciel moins sévère
 Veille sur les destins de ton généreux frere.
 Hélas ! cher Longaunay, ‡ quelle main, quel secours
 Peut arrêter ton sang & ranimer tes jours ?
 Ces Ministres de Mars, ¶ qui d'un vol si rapide
 S'élançoient à la voix de leur Chef intrépide,
 Sont, du plomb qui les suit, dans leur course arrêtés,
 Tels que des champs de l'air tombent précipités

* Il alloit être Maréchal de France.

† Dix-neuf Officiers du Régiment de Hainault ont été tués ou blessés. Son frere, le Prince de Beauveau, sert en Italie.

‡ M. de Longaunay, Colonel de nouveaux Grenadiers, mort depuis de ses blessures.

¶ Officiers de l'Etat-Major. Messieurs de Puisegur, de Mezière, de Saint Sauveur, de Saint George.

Des oiseaux tout sanglans palpitans sur la terre.
 Le fer atteint d'Avray. * Le jeune Daubeterre
 Voit de sa légion tous les Chefs indomptés,
 Sous le glaive & le feu mourans à ses côtés.
 Guerriers, que Chabillant avec Brancas rallie,
 Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !
 Je te rends graces, ô Mars ! Dieu de sang, Dieu cruel,
 La race de Colbert, † ce Ministre immortel,
 Echappe en ce carnage à ta main sanguinaire.
 Guerchy †† n'est point frappé, la vertu peut te plaire !
 Mais vous, brave ¶ Daché, quel sera votre sort ?
 Le Ciel sauve à son gré, donne & suspend la mort.
 Infortuné Lutteaux ! ¶¶ tout chargé de blessures,
 L'art qui veille à ta vie, ajoûte à tes tortures ;
 Tu meurs dans les tourmens ; nos cris mal entendus
 Te demandent au Ciel, & déjà tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore !
 Combien de jours brillans éclipés à l'aurore !
 Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs !
 Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs,
 Ils meurent, & nos jours sont heureux & tranquilles,
 La molle volupté, le luxe de nos Villes,
 Filent ces jours sérains, ces jours que nous devons
 Au sang de nos Guerriers, aux périls des Bourbons.

* Le Duc d'Avray, Colonel du Régiment de la Couronne.

† M. de Croissy, avec ses deux enfans & son neveu, M. Duplessis-Châtillon, blessés légèrement.

†† Tous les Officiers de son Régiment Royal des Vaisseaux, hors de combat ; lui seul ne fut point blessé.

¶ M. Daché (on l'écrît Dapchier) Lieutenant-Général.

¶¶ M. de Luttreux, Lieutenant-Général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses.
 Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses.
 Vous * qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ses coups,
 Revivez dans nos Chants, quand vous mourez pour
 nous.

Eh quel feroit, grand Dieu ! le Citoyen barbare,
 Prodigue de censure & de louange avare,
 Qui, peu touché des morts, & jaloux des vivans,
 Leur pourroit envier mes pleurs & mon encens ?
 Ah ! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence,
 Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France,
 Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
 Réveillez-vous, ingrats, LOUIS est en danger.

Le feu qui se déploie, & qui dans son passage,
 S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
 Les torrens débordés dans l'horreur des hyvers,
 Le flux impétueux des menaçantes mers,
 Ont un cours moins rapide, ont moins de violence
 Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance,
 Qui triomphe en marchant, qui le fer à la main,
 A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
 Rien n'a pû l'arrêter ; Mars pour lui se déclare.
 Le Roi voit le malheur, le brave & le répare.
 Son Fils, son seul espoir.. Ah ! cher Prince, arrêtez,
 Où portez-vous ainsi vos pas précipités ?
 Conservez cette vie au monde nécessaire.
 Louis craint pour son Fils, † le Fils craint pour son
 Pere ;

* M. du Brocard, Maréchal de Camp, commandant
 l'Artillerie.

† Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre
 C. c. ij.

Nos Guerriers tout sanglans frémissent pour tous
deux ,

Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous , † qui gardez mon Roi , vous qui vengez la
France ;

Vous , peuple de Héros , dont la foule s'avance ,

Accourez , c'est à vous de fixer les destins ;

LOUIS , son Fils , l'Etat , l'Europe est en vos mains.

Maison du Roi marchez , assurez la victoire ;

Soubise & Péquigny †† vous mènent à la gloire.

Paraissent vieux Soldats , ¶ dont les bras éprouvez

Lancent de loin la mort que de près vous bravez.

Venez , vaillante élite , honneur de nos armées ,

Partez , flèches de feu , grenades ¶¶ enflammées ,

Phalanges de LOUIS , écrasez sous vos coups

Ces Combattans si fiers & si dignes de vous.

Richelieu , qu'en tous lieux emporte son courage ,

Ardent , mais éclairé , vif à la fois & sage ,

le Roi & Monseigneur le Dauphin ; & un Domestique de
M. le Comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil
derrière eux.

† Les Gardes , les Gendarmes , les Chevaux-Légers ,
les Mousquetaires , sous M. de Montesson , Lieutenant-
Général. Deux bataillons des Gardes Françaises & Suis-
ses , &c.

†† M. le Prince de Soubise prit sur lui de seconder M.
le Comte de la Marck , dans la défense obstinée du poste
d'Antoin ; il alla ensuite se mettre à la tête des Gendar-
mes , comme M. de Péquigny à la tête des Chevaux-Lé-
gers , ce qui contribua beaucoup au gain de la Bataille.
¶ Carabiniers , Corps institué par Louis XIV. il tire
avec des Carabines rayées. On sçait avec quel éloge le
Roi les a nommés dans sa Lettre.

¶¶ Grenadiers à cheval , commandés par M. le Che-
valier de Grille ; ils marchent à la tête de la Maison de
Roi.

Favori de l'amour , de Minerve & de Mars ;
 Richelieu* vous appelle , il n'est plus de hazards ;
 Il vous appelle ; il voit d'un œil prudent & ferme ,
 Des succès ennemis & la cause & le terme ;
 Il vole , & sa vertu secondant vos grands cœurs ,
 Il vous marque la place où vous serez vainqueurs.
 D'un rempart de gazon , faible & prompt barrière ,
 Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière ,
 La Marck , † la Vauguion , ‡ Choiseuil , d'un même
 effort ,
 Arrêtent une armée & repoussent la mort.
 D'Argenson qu'enflammoient les regards de son Pere ,
 La gloire de l'Etat à tous les siens si chère ,
 Le danger de son Roi , le sang de ses Aïeux ,
 Assaillit par trois fois ce Corps audacieux ,
 Cette masse de feu qui semble impénétrable ;
 On l'arrête , il revient , ardent , infatigable ;
 Ainsi qu'aux premiers tems , par leurs coups redoublés ,
 Les béliers enfonçoient les remparts ébranlés.
 Ce brillant escadron , ¶¶ fameux par cent batailles ,
 Lui , par qui Catinat fut vainqueur à Marfailles ,
 Arrive , voit , combat , & soutient son grand nom.
 Tu suis du Chastellet , jeune Castelmoron , **

* Un Ministre d'Etat , qui n'a point quitté le Roi pendant la Bataille , a écrit ces propres mots : C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil & qui l'a exécuté.

† M. le Comte de la Marck au poste d'Antoin.

‡ Messieurs de la Vauguion , Choiseul-Meuse , &c. aux retranchemens faits à la hâte dans le Village de Fontenoy. M. de Créqui n'étoit point à ce poste , comme on l'avoit dit d'abord , mais à la tête des Carabiniers.

¶¶ Quatre escadrons de la Gendarmerie arrivoient après sept heures de marche , & attaquèrent.

** Un cheval fougueux avoit emporté le Porte-Bendard.

Toi , qui touches encore à l'âge de l'enfance ,
 Toi , qui d'un faible bras qu'affermis ta vaillance ,
 Reprens ces étendarts déchirés & sanglans ,
 Que l'orgueilleux Anglais emportoit dans ses rangs.
 C'est dans ces rangs affreux que Chévrier expire ;
 Monaco perd son sang & l'amour en soupire.
 Anglais , sur du Guesclin deux fois tombent vos coups ;
 Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant Héros , au milieu du carnage ,
 Renversé , relevé , s'est ouvert un passage ?
 Biron , * tels on voyoit dans les Plaines d'Ivry
 Tes immortels Aïeux suivre le grand Henry.
 Tel étoit ce Crillon , chargé d'honneurs suprêmes ,
 Nommé brave autrefois , par les braves eux-mêmes ,
 Tels étoient ces d'Aumonts , ces grands Montmorencis ,
 Ces Créquis si vantés , renaissans dans leurs Fils. †
 Tel se forma Turenne au grand art de la guerre ,
 Près d'un autre † Saxon , la terreur de la terre ,
 Quand la Justice & Mars , sous un autre Louis ,
 Frappoient l'Aigle d'Autriche & relevoient les Lys.

dans la colonne Anglaise ; M. de Castelmoron , âgé de 15 ans , lui cinquième , alla le reprendre au milieu du camp des Ennemis. M. de Bellef commandoit ces Escadrons de la Gendarmerie ; il y eut un cheval tué sous lui , aussi-bien que M. de Chimènes , en réformant une Brigade.

* M. le Duc de Biron eut le commandement de l'Infanterie , quand M. de Lutreaux fut hors de combat ; il chargea successivement à la tête de presque toutes les Brigades.

† M. de Luxembourg , M. de Loigni , & M. de Tingri.

‡ Le Duc de Saxe VVeimar , sous qui le Vicomte de Turenne fit ses premières Campagnes. M. de Turenne est arrière-neveu de ce grand-homme.

DE FONTENOY. 3 ED

Comment ces Courtifans , doux , enjoués , aimables ,
Sont-ils dans les combats des Lions indomptables ?
Quel assemblage heureux de graces , de valeur !
Boufflers , Meuze , d'Ayen , Duras bouillans d'ardeur ,
A la voix de LOUIS , courez , Troupe intrépide.
Que les Français font grands , quand leur Maître les
guide !

Ils l'aiment , ils vaineront , leur Pere est avec eux ;
Son courage n'est point cet instinct furieux ,
Ce courroux emporté , cette valeur commune ;
Maître de son esprit , il l'est de la fortune ,
Rien ne trouble ses sens , rien n'éblouit ses yeux.

Il marche , il est semblable à ce Maître des Dieux ,
Qui , frappant les Titans , & tonnant sur leurs têtes ,
D'un front majestueux dirigeoit les tempêtes ;
Il marche , & sous ses coups la terre au loin mugit ,
L'Escaut fuit , la Mer gronde , & le Ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais , que des antres de l'Ourse
Les vents affreux du Nord apportent dans leur course ,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux ,
CUMBERLAND, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous ;
Courage , rassemblez vos légions altières ,
Bataves , revenez , défendez vos barrières ;
Anglais , vous que la paix sembloit seule allarmer ,
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer ;
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance ?
Mais ils parlent en vain , lorsque LOUIS s'avance ,
Leur génie est dompté , l'Anglais est abattu ,
Et la férocité * le cède à la vertu.

* Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat ,

CLARE , avec l'Irlandais , qu'animent nos exemples ;
 Venge ses Rois trahis , sa Patrie & ses Temples .
 Peuple sage & fidèle , heureux Helvétiens , *
 Nos antiques amis & nos concitoyens ,
 Votre marche assurée , égale , inébranlable ,
 Des ardens Neultriens † suit la fougue indomptable ;
 Ce Danois , †† ce Héros , qui des frimats du Nord ,
 Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord ,
 Admire les Français qu'il est venu défendre .
 Mille cris redoublés près de lui font entendre ,
 Rendez-vous , ou mourez , tombez sous notre effort .
 C'en est fait , & l'Anglais craint Louis & la mort .

Allez , brave d'Estrée , † achevez cet ouvrage ,
 Enchaînez ces vaineus échappés au carnage ;
 Que du Roi qu'ils bravoient ils implorent l'appui .
 Ils seront fiers encor , ils n'ont cédé †† qu'à lui .

Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide , **
 Qui semblable au Dragon , qu'il eut jadis pour guide ,

& non sur les Officiers , qui sont aussi généreux que les nôtres . On m'a écrit , que lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoy , plusieurs soldats de ce Corps crioient , *no quarter , no quarter* , point de quartier .

* Les Régimens de Diesbak & de Betens , de Courten , &c. avec des Bataillons des Gardes Suisses .

† Le Régiment de Normandie , qui revenoit à la charge sur la colonne Anglaise , tandis que la Maison du Roi , la Gendarmerie , les Carabiniers , &c. fondoient sur elle .

†† M. de Lovendal .

‡ M. le Comte d'Estrée à la tête de sa Division , & M. de Brionne à la tête de son Régiment , avoient enfoncé les Grenadiers Anglais le sabre à la main .

‡‡ Depuis S. Louis aucun Roi de France n'avoit battu les Anglais en personne en bataille rangée .

** On envoya quelques Dragons à la poursuite : ce Corps étoit commandé par M. le Duc de Chévreuse , qui s'étoit distingué au combat de Sahy , où il avoit reçu trois blessures . L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine
 Toujours

Toujours prêt , toujours prompt , de pied ferme , en
courant ,

Donne de deux combats le spectacle effrayant.

C'est ainsi que l'on voit dans les champs des Numides ,

Différemment armés des chasseurs intrépides ;

Les coursiers écumans franchissent les guérets ;

On gravit sur les monts , on borde les fotêts ;

Les pièges sont dressés , on attend , on s'élance ;

Le javelot fend l'air & le plomb le devance ;

Les Léopards sanglans , percés de coups divers ,

D'affreux rugissemens font retentir les airs ;

Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah ! c'est assez de sang , de meurtre , de ravage ,

Sur des morts entassés , c'est marcher trop long-tems.

Noailles , * ramenez vos Soldats triomphans ;

Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses

Traîner dans notre camp ces machines affreuses ,

Ces foudres ennemis contre nous dirigés.

Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés ;

Qu'ils renversent par vous les murs de cette Ville ,

Du Batave indécis la Barrière & l'asile ,

Ces premiers † fondemens de l'Empire des Lis ,

Par les mains de mon Roi pour jamais affermis.

du mot *Dragon* , est qu'ils portèrent un Dragon dans leurs étendarts sous le Maréchal de Brissac , qui institua ce Corps dans les guerres du Piémont.

* Le Comte de Noailles attaqua de son côté la colonne d'Infanterie Anglaise avec une Brigade de Cavalerie , qui prit ensuite des canons.

† Tournay , principale Ville des Français , sous la première Race , dans laquelle on a trouvé le Tombeau de Childéric.

Déjà Tournay se rend , déjà Gand s'épouvante ;
 Charles-Quint s'en émeut ; son ombre gémissante
 Pousse un cri dans les airs & fuit de ce séjour ,
 Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
 Il fuit : mais quel objet pour cette ombre allarmée !
 Il voit ces vastes champs couverts de notre armée ,
 L'Anglais deux fois vaincu , cédant de toutes parts ,
 Dans les mains de LOUIS laissant ses étendarts ,
 Le Belge en vain caché dans ses Villes tremblantes ,
 Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
 Et son char de victoire , en ces vastes remparts , *
 Ecrasant le Berceau † du plus grand des Césars. ‡

Français , heureux Français , peuple doux & terrible,
 C'est peu qu'en vous guidant LOUIS soit invincible ,
 C'est peu que le front calme , & la mort dans les
 mains ,

Il ait lancé la foudre avec des yeux serains ;
 C'est peu d'être Vainqueur ; il est modeste & tendre ,
 Il honore de pleurs le sang qu'il fit répandre ;
 Entouré des Héros , qui suivirent ses pas ,
 Il prodigue l'éloge , & ne le reçoit pas ;
 Il veille sur des jours hazardés pour lui plaire ;
 Le Monarque est un Homme , & le Vainqueur un
 Pere.

* La Ville de Gand soumise à Sa Majesté le 11. Juillet ,
 après la défaite d'un Corps d'Anglais par M. du Chaila , à
 la tête des Brigades de Crillon & de Normandie , le Ré-
 giment de Graffins , &c.

† Charles-Quint naquit dans cette Ville en 1500. le
 25. Février , du Mariage de Philippe , Archiduc d'Au-
 triche , & de Jeanne de Castille , héritière d'Espagne.

‡ Des Césars Modernes.

Ces Captifs tout sanglans , portés par nos Soldats ,
 Par leur main triomphante arrachés au trépas ,
 Après ce jour de sang , d'horreur & de furie ,
 Ainsi qu'en leurs foyers au sein de leur Patrie ,
 Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs ;
 Consolés , secourus , servis par leurs Vainqueurs .

O grandeur véritable ! O victoire nouvelle !
 Eh ! quel cœur enyvré d'une haine cruelle ,
 Quel farouche Ennemi peut n'aimer pas mon Roi ,
 Et ne pas souhaiter d'être né sous sa Loi ?
 Il étendra son bras , il calmera l'Empire .

Déjà Vienne se taît , déjà Londres l'admire ;
 La Bavière confuse au bruit de ses exploits ,
 Gémit d'avoir quitté le Protecteur des Rois ;
 Naples est en sûreté , Turin dans les allarmes ;
 Tous les Rois de son sang triomphent par ses armes ;
 Et de l'Ebre à la Seine en tous lieux on entend :

LE PLUS AIME' DES ROIS EST AUSSI LE PLUS GRAND .

Ah ! qu'on ajoute encore à ce titre suprême ,
 Ce nom si cher au monde & si cher à lui-même ,
 Ce prix de ses vertus qui manque à sa valeur ,
 Ce titre auguste & saint de *Pacificateur* ;
 Que de ces jours si beaux , de qui nos jours dépendent ,
 La course soit tranquille & les bornes s'étendent .

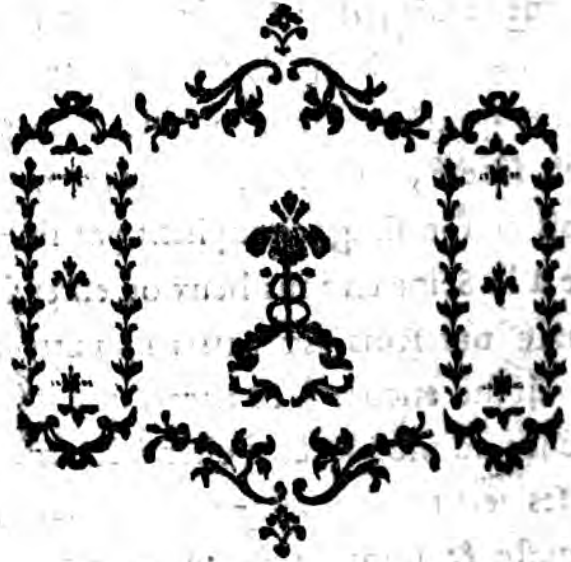
Ramenez ce Héros , ô vous qui l'imitiez ,
 Guerriers , qu'il vit combattre & vaincre à ses côtes .
 Les palmes dans les mains nos Peuples vous atten-
 dent ;

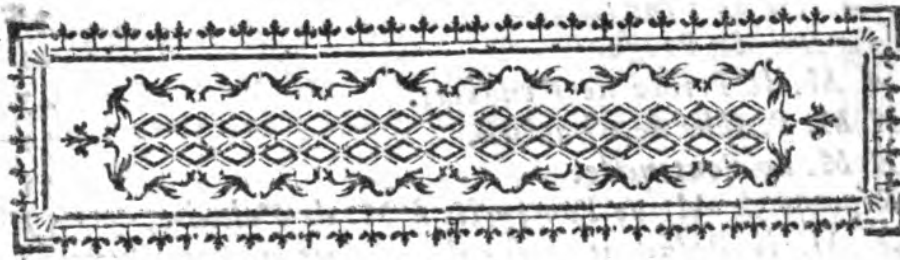
Nos cœurs volent vers vous , nos regards vous de-
 mandent ;

316 LE POEME DE FONTENOY.

Vos meres, vos enfans, près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente allégresse,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse;
Accourez, recevez à votre heureux retour,
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

Fin du Tome I I I.





T A B L E

D E S

P I E C E S

Contenues dans le Tome III.

L E T T R E S.

<i>Lettre de M. le Cardinal de Fleury à M. de Voltaire.</i>	Page 3
<i>Réponse de M. de Voltaire à Monseigneur le Cardinal de Fleury.</i>	5
<i>Lettre de M. le Cardinal Albéroni à M. de Voltaire.</i>	6
<i>Réponse de M. de Voltaire.</i>	7
<i>I. Lettre du Prince Royal de Prusse à M. de Voltaire.</i>	9
<i>Réponse de M. de Voltaire au Prince Royal de Prusse.</i>	14
<i>Au Roi de Prusse.</i>	20
<i>Lettre du Roi de Prusse à M. de Voltaire.</i>	23
<i>Au Roi de Prusse.</i>	25
<i>Au Roi de Prusse.</i>	29
<i>Au Roi de Prusse.</i>	32
<i>Au Roi de Prusse.</i>	35

<i>Au Roi de Prusse.</i>	38
<i>Au Roi de Prusse.</i>	45
<i>A M. le Prince de Vendôme.</i>	47
<i>A M. l'Abbé de Chauvieu.</i>	51
<i>A M. de Fontenelle.</i>	55
<i>Réponse de M. de Fontenelle à M. de Voltaire.</i>	57
<i>A M. le Président Hénault, Auteur d'un Ouvrage excellent sur l'Histoire de France.</i>	60
<i>A M. le Marquis de Galean des Issarts, Ambassadeur de France auprès du Roi de Pologne, Electeur de Saxe Auguste II. Roi de Pologne.</i>	63

L E T T R E S E N V E R S.

<i>Réponse à une Lettre dont le Roi de Prusse honore l'Auteur à son avènement à la Couronne.</i>	69
<i>Au Roi de Prusse.</i>	72
<i>Au Roi de Prusse.</i>	73
<i>A M. le Duc de Sully.</i>	77
<i>A M. le Duc de la Fenillade.</i>	80
<i>A M. le Maréchal de Villars.</i>	81
<i>A Madame de Gondrin, depuis Madame la Comtesse de Toulouse, sur le péril qu'elle avoit couru en traversant la Loire en 1719.</i>	84
<i>A M. de Genonville, sur une Maladie.</i>	86
<i>A Madame de Fontaine-Martel.</i>	88
<i>Lettre écrite de Plombières à M. Pallu, Intendant de Lyon.</i>	91
<i>A M. de Formont, en lui renvoyant les Oeuvres de Descartes & de Mallebranche.</i>	94
<i>A M. le Président Hénault.</i>	96

D I S C O U R S E N V E R S.

<i>I. Discours. De l'égalité des Conditions.</i>	103
<i>II. Discours. De la Liberté.</i>	109
<i>III. Discours. De l'Envie.</i>	115
<i>IV. Discours. De la Modération en tout : dans l'Étude, dans l'Ambition, dans les Plaisirs. A M. H.**</i>	122

DES PIÈCES. 319

- V. Discours. Sur la nature du Plaisir. Au Roi de Prusse, alors Prince Royal. 127
 VI. Discours. De la nature de l'Homme. 132

O D E S.

- Ode sur le Fanatisme. 141
 Ode pour Messieurs de l'Académie des Sciences, qui ont été au Cercle Polaire, déterminer la Figure de la Terre. 147
 Ode sur la Paix de 1736. 151
 Ode au Roi de Prusse, sur son avènement au Trône. 156
 Ode sur la Mort de l'Empereur Charles VI. 2. Novembre 1740. 159
 Ode à la Reine de Hongrie. Faite le 30. Juin 1742. 162
 Stances sur les Poètes Epiques. 165
 Stances. 167

P O E S I E S D I V E R S E S.

- Le Cadenat. 171
 L'Anti-Giton à Mademoiselle le Couvreur. 174
 Lettre sur la Tracasserie. A M. de Bussi, Evêque de Luçon. 177
 A M. de Gervasi, Médecin. 179
 Aux Mânes de M. de Génonville, Conseiller au Parlement, & intime Ami de l'Auteur. 182
 La Mort de Mademoiselle le Couvreur, fameuse Actrice. 184
 Réponse à une Dame, ou soi-disant telle. 187
 Au Camp devant Philipsbourg, le 3. Juillet 1734. 190
 Le Mondain. 191
 Défense du Mondain, ou l'Apologie du Luxe. 196
 Sur la Physique de Newton. A Madame la Marquise du Châtelet. 201
 Sur les Evénemens de l'année 1744. Discours en Vers. 205

320 TABLE DES PIÈCES.

<i>Ce que c'est que la Vertu. Discours en Vers.</i>	209
<i>Épître à *** sur l'encouragement des Arts.</i>	214
<i>Épître sur la Calomnie.</i>	217
<i>Épître en Vers à Madame de *** , connue sous le nom de Vous & Tu.</i>	224
<i>A Son Altesse Royale Madame la Princesse de ***.</i>	226
<i>Le Temple de l'Amitié.</i>	228
<i>Envoi.</i>	232
<i>De l'usage de la Science dans les Princes. A Monseigneur le Prince Royal de Prusse , depuis Roi de Prusse.</i>	233
<i>Les Il Faut.</i>	237
<i>A M. le Maréchal Duc de Richelieu , à qui le Sénat de Gènes avoit érigé une Statue.</i>	238
<i>Madrigal. Les deux Amours.</i>	241
<i>Autre.</i>	ibid.
<i>Autre.</i>	242
<i>Autre. En envoyant les Oeuvres mystiques de Fénelon.</i>	ibid.
<i>Épître au Roi , présentée à Sa Majesté au Camp devant Fribourg.</i>	243
<i>Épître à Son Altesse Sérénissime Madame la Duchesse du Maine , sur la Bataille de Laufeldt , gagnée par Louis XV. le 2. Juillet 1747.</i>	246
<i>Au Roi de Prusse.</i>	251
<i>Épître à Madame de ***.</i>	255
<i>Épître au Prince Eugène.</i>	243
<i>A M. Desmahis.</i>	245
<i>Le Temple du Goût.</i>	249
<i>Le Poëme de Fontenoy.</i>	285



74754886







Rebid J+D

4/1986

